

## VI STENDHAL ET VINCENZO SALVAGNOLI

Le 7 novembre 1823, Stendhal est donc à Florence. Il est descendu à l'Hôtel Porta Rossa, tenu par Madame Hombert<sup>1</sup>.

Dès ses premières visites dans la ville des Lorraine, il perçut avec une admirable acuité l'importance de la société libérale florentine, et plus particulièrement l'importance que revêtait cette institution privilégiée qu'était le Cabinet Vieusseux, un lieu en accord avec son orientation politique et idéologique. Le programme proposé par ce cabinet le stimulait fortement, et dans le périodique anglais « New Monthly Magazine », avec lequel il collaborait, il avait fait le compte rendu, en juin de cette même année, du prestigieux journal florentin *L'Antologia*, dont il mit en évidence les traits qui le distinguaient au sein du panorama italien et européen<sup>2</sup>.

Sans doute avait-il déjà eu l'occasion de rencontrer un jeune diplômé originaire d'Empoli, Vincenzo Salvagnoli, qui frappait par sa vivacité et sa finesse intellectuelles. Il était alors à Florence « pour faire son apprentissage d'avocat auprès du cabinet

---

<sup>1</sup> Du fait de la longueur du texte, il nous est impossible de donner les citations dans les deux langues. Nous vous les proposons donc uniquement en français.

L.F. BENEDETTO, *Nuove tracce di Stendhal a Florence*, cit. ; P.P. TROMPEO, *Postille al calendario fiorentino di Stendhal* in « Il Marzocco », n. 52 (25 décembre 1932). M<sup>me</sup> Fanny Margerie Humbert, plus connue sous le nom de Hombert, fut la propriétaire de différents hôtels, dont l'Hôtel de l'Europe (Palazzo Spini-Feroni) à Santa Trinita et l'ancien Porta Rossa, situé dans la rue du même nom. Les deux hôtels se trouvaient à proximité du Cabinet Vieusseux. Elle tenait aussi une auberge dans la via Lambertesca, près des Offices, où Beyle logea en 1819. L'écrivain ne manquera pas de recommander, à ceux qui se rendaient à Florence, les hôtels de M<sup>me</sup> Hombert, dont il estropiera souvent le nom en Imbert. (Cf. Y. DU PARC, *Quand Stendhal relisait les « Promenades dans Rome »*, Lausanne, Éd. du Grand-Chêne, 1959, p. 56 et suiv. ; Y. DU PARC, *Madame Hombert et la villa de l'Antella* in « Stendhal Club », n. 5 (15 octobre 1959), pp. 9-17 ; Y. DU PARC, *De Rome à l'Acropole avec Stendhal* in *Stendhal e la Toscana*, cit., pp. 161-79).

<sup>2</sup> *Antologia. Giornale Letterario, pubblicato a Firenze, da Vieusseux* in STENDHAL, *Chroniques pour l'Angleterre. Contributions à la presse britannique*. Tome II. – 1823-1824, cit., pp. 142-43. La revue, fondée en 1821, sera supprimée par la censure du grand-duc en 1833. (Cf. *Le riviste del Vieusseux*. Testi di G. FERRATA, L. DAL PANE, L. SALVATORELLI, Firenze, Vallecchi, 1960 ; A. GALANTE GARRONE, *I giornali della Restaurazione (1815-1847)* in *La stampa italiana del Risorgimento*. A cura di A. GALANTE GARRONE e F. DELLA PARUTA. Bari, Laterza, 1979, p. 3-246 ; G. SPADOLINI, *Fra Vieusseux e Ricasoli. Dalla vecchia alla « Nuova Antologia »*, cit. ; G. SPADOLINI, *L'idea d'Europa fra illuminismo e romanticismo. La stagione dell' « Antologia » di Vieusseux*, Firenze, Cassa di Risparmio, 1984 ; G. SPADOLINI, *La Firenze di Gino Capponi fra restaurazione e romanticismo. Gli anni dell' « Antologia »*, cit. ; P. BAGNOLI, *Lettere di Giuseppe Montanelli a Jean-Pierre Vieusseux (1831-60)*, I, in « Nuova Antologia », fasc. 2187 (lugl.-sett. 1993), pp. 364 e 377).

d'Ottavio Landi », qui se trouvait via del Ciliegio, l'actuelle via degli Alfani<sup>3</sup>, et qui jouissait d'une excellente réputation à l'époque.

---

<sup>3</sup> P. PUCCIONI, *Vincenzo Salvagnoli*, Torino, U.T.E, 1861, p. 20.

Le 31 janvier 1823, Vincenzo Salvagnoli signe ainsi le *Libro dei Soci* du Cabinet Vieusseux : « D. Vincenzo Salvagnoli - Via de' Maccheronj ». (*Registro n. 1, (1819-1825)* p. 85. Fondo Vieusseux. Archivio Contemporaneo A. Bonsanti del Cabinet J.-P. Vieusseux, Firenze). Vincenzo Salvagnoli, fils de Cosimo Ignazio Salvagnoli et de Silvia Genovesi de Santa Croce sull'Arno, était né dans la villa de famille à Corniola, dans les environs d'Empoli, en 1802. (Cette villa fut très célèbre et elle devint, au fil des années, le lieu de rencontre d'artistes et de lettrés. Par exemple, Gioacchino Rossini la cite dans une lettre envoyée de Bologne à Florence à Laudadio Della Ripa, le 15 octobre 1850 : « Salue cordialement de ma part le doux prof. Regnoli : dis-lui de se préparer à soutenir une guerre « saucimentaire » : je lui enverrai en temps voulu des saucisses 'felsinee' et d'autres bagatelles, afin que la couronne constituée d'amis communs, qui honorent ta table, puissent juger comme il se doit. J'espère écraser la Romagne et la tant célébrée Corniola de l'avocat Salvagnoli, dont tu me feras l'esclave ». Alessandro D'ancona, qui possède cette lettre, écrit la note suivante : « Laudadio Della Ripa, originaire de Pesaro, fut un grand ami de Rossini, qui, lorsqu'il demeurait à Florence, passait plusieurs heures par jour chez lui et allait souvent déjeuner chez lui, et toujours, quoi qu'il en soit, le vendredi. Les autres commensaux étaient le célèbre chirurgien, le prof. Giorgio Regnoli de Forlì et l'avocat Salvagnoli, auquel appartenait la villa de Corniola, près d'Empoli, que l'on rappelle ici. Cf. G. ROSSINI, *Lettere*. Pref. di M. MILA, Firenze, Passigli, [s.d.], p. 186). Vincenzo Salvagnoli avait soutenu sa maîtrise en droit en 1822 à l'Université de Pise où il avait suivi les cours sur les principes des lois, dont ceux de Giovanni Carmignani et Federico Del Rosso. Il devint membre de l'Accademia dei Georgofili, de l'Accademia della Crusca et d'autres prestigieuses associations. Elu sénateur du royaume en 1860, il s'éteindra à Pise en 1861, sans avoir pu prêter serment. (Cf. G. PROCACCI, *Della vita e degli scritti di Vincenzo Salvagnoli*, Firenze 1862 ; M. TABARRINI, *Vincenzo Salvagnoli*, in *Il Risorgimento Italiano. Biografie storico-politiche d'illustri italiani contemporanei, II*. Per cura di L. CARPI. Milano, Vallardi, 1886 ; C. RIDOLFI, *Di Vincenzo Salvagnoli, discorso all'inaugurazione della Bandiera dell'Associazione Monarchica Liberale D'Empoli "Vincenzo Salvagnoli"*, XX aprile MCM, Firenze, Ricci, 1900 ; A. D'ANCONA, *Ricordi storici del Risorgimento italiano*, cit. ; E. MANCINI, *Vincenzo Salvagnoli e la sua terra natale* in « Miscellanea Storica della Valdelsa », fasc. 2-3 (1918) ; ID. *Antonio Panizzi e Vincenzo Salvagnoli* in « Rassegna Nazionale » (16 lugl. 1917) ; E. MANCINI, *Un epigrammista toscano del Risorgimento*, in « Il Marzocco » (5 genn. 1919) ; E. MANCINI, *Vincenzo Salvagnoli nelle "Lettere dall'esilio" di Terenzio Mamiani* in « Miscellanea Storica della Valdelsa », fasc. 1-2 (1936) ; *Dizionario del Risorgimento nazionale, IV, cit.*, p. 185-86 ; F. MARTINI, *Confessioni e ricordi*, Firenze, Bemporad, 1922 ; A. DORIA, *Un Giobertiano di Toscana, Vincenzo Salvagnoli nei suoi rapporti con Vincenzo Gioberti* in « Archivio Storico Italiano », a. LXXX (1922), Firenze, R. Deputazione di Storia Patria, 1923 ; M. PUCCIONI, *Uomini del Risorgimento in Toscane* in « Miscellanea Storica della Valdelsa », fasc. 3, (1931) ; ID. *Vincenzo Salvagnoli e l'Unità d'Italia* in *ibid.* fasc.1-2 (1935) e 3 (1935) ; V. FABIANI, *G. Carducci e V. Salvagnoli con una lettera carducciana inedita* in *ibid.* fasc. 3 (1936) ; M. PUCCIONI, C. MASI, *Quattordici lettere di Vincenzo Salvagnoli a G. B. Giorgini* in *ibid.* fasc. 1-2, (1934) ; T. FRACASSINI, *Vincenzo Salvagnoli e Gioacchino Benini (lettere e ricordi)*, Prato 1940 ; T. FRACASSINI, *Vincenzo Salvagnoli visto da un romanziere del nostro tempo* in « Miscellanea Storica della Valdelsa » fasc. 1-2 (1942) ; E. MICHEL, *Maestri e scolari dell'Università di Pisa nel Risorgimento (1815-1840)*, Firenze, Sansoni, 1949, p. 17 e *passim* ; M. BINI, *Della Famiglia Salvagnoli*, in « Bollettino Storico D'Empoli » a. I, n. 1 (1957) ; a. II n. 3 (1958) ; a. IV, n. 1 (1960) ; M. BINI, *A un secolo dalla morte di Vincenzo Salvagnoli* in « Miscellanea Storica della Valdelsa », fasc. 1-2, (1961) ; G. BALDASSERONI, *Memorie*, Firenze, Le Monnier, 1959 ; R. CIAMPINI, *I Toscani del '59 : carteggi inediti di Cosimo Ridolfi, Ubaldino Peruzzi, Leopoldo Galeotti, Vincenzo Salvagnoli, Giuseppe Massari, Camillo*

Au cours du séjour suivant, qui eut lieu pendant l'hiver 1824, la relation que Stendhal entretenait avec Salvagnoli s'intensifia, tout comme son attention pour Florence ; cette fois encore, le prétexte de cette venue en Toscane fut la recension du poème allégorique *Cadmo*, du latiniste et helléniste Pietro Bagnoli (qui, au sein du débat linguistique en cours, représentera, avec Giovan Battista Niccolini, le courant desdits « néo-toscanistes »), recension qui paraîtra le premier février dans le « New Monthly Magazine ». C'est toutefois pendant son nouveau voyage à Florence, effectué trois ans plus tard, que l'on atteste pour la première fois que Beyle « devint plus intime avec le jeune Salvagnoli »<sup>4</sup>. Ce fut une amitié sincère et profonde qui ne prit fin qu'avec la mort de l'auteur de la *Chartreuse*. Stendhal appréciait au plus haut point la personnalité de ce « poète, avocat, libéral, napoléonien, causeur mordant et brillant, excellent guide dans la société florentine »<sup>5</sup>, avec lequel il pouvait s'entretenir sur les sujets les plus divers ; en effet, ce jeune homme « imprégné [...] de culture française, qui avait grandi dans l'admiration de la philosophie du XVIII<sup>e</sup> siècle »<sup>6</sup>, lui inspirait le plus vif intérêt.

Dans sa lettre à Jean-Pierre Vieusseux, écrite la veille de son départ, le 22 décembre 1827, Stendhal ne manque pas de mentionner le nom de Salvagnoli parmi

---

*Cavour*, Roma, Ed. di Storia e Letteratura, 1959 ; G. MASSARI, *Diario dalle cento voci, (1858-1860)*, Cappelli, Bologna, 1959 ; M. TABARRINI, *Diario*, Firenze, Le Monnier, 1959 ; G. PROCACCI, *Vincenzo Salvagnoli* in L. LAZZERI, *Storia di Empoli*, Bologna, Atesa, 1979 (ristampa anastatica dell'ed. del 1873 pubblicata a Empoli da Monti) ; P. BAGNOLI, *Democrazia e Stato nel pensiero politico di Giuseppe Montanelli, (1813 -1862)*, Firenze, Olschki, 1989 ; P. BAGNOLI, *Lettere di Giuseppe Montanelli a Jean-Pierre Vieusseux (1831-60)*, III, cit., fasc. 2189 (genn.-mar. 1994), p. 280 ; E. BENUCCI, *Antonio Ranieri all'amico Vincenzo Salvagnoli. Dal carteggio* in *Atti e Memorie dell'Accademia Toscana di Scienze e Lettere La Colombaria*, vol. LXII, N.S. - XLVIII, a. 1997, Firenze, Olschki, MCMXCVIII ; A. BOTTACIN, *Un'amicizia fiorentina di Stendhal. Vincenzo Salvagnoli* in « Nuova Antologia », a. 134°, fasc. 2209-10 (genn.-mar e apr.-giu. 1999), p. 244-73 e 265-75 ; A. BOTTACIN, *Salvagnoli e Stendhal* in « Il Segno di Empoli », a. 12, n. 40 (9-10 mar. 2000) ; A. BOTTACIN, *Due lettere inedite di Hortense Allart a Vincenzo Salvagnoli*, cit. ; A. BOTTACIN, *Una comune amicizia di Stendhal e Vincenzo Salvagnoli: i marchesi Potenziani. Con documnti inediti* in *Il Risorgimento nazionale di Vincenzo Salvagnoli. Politica, cultura giuridica ed economica nella Toscana dell'Ottocento*, Pisa, Pacini, 2004 ; R.P. COPPINI, *L'Università di Pisa negli anni venti* in *Leopardi a Pisa*. A cura di F. CERAGIOLI, Milano, Electa, 1997, p. 222-31 ; ID. *Vincenzo Salvagnoli dalla democrazia dei sentimenti alla concretezza del progetto istituzionale* in *Inventario dell'Archivio Salvagnoli Marchetti*, cit., p. 7-15 ; S. TERRENI, *Sezione V- Vincenzo Salvagnoli* in *ibid.* p. 145-150.

<sup>4</sup> A. BALDINI, *Il Sor Pietro, Cosimo Papareschi e Tuttaditutti*, cit. ; A. D'ANCONA, *Stendhal e l'Italia*, cit., pp. 1-35.

<sup>5</sup> M. CROUZET, *Stendhal ou Monsieur Moi-même*, cit., p. 439. (Cf. en outre T. FRACASSINI *L'amore di Stendhal per Firenze e l'amicizia di Vincenzo Salvagnoli*, cit. ; C. PELLEGRINI, *Stendhal et Vincenzo Salvagnoli* in *Discours et Communications. Journées Stendhaliennes Internationales de Grenoble*, (26-28 mai 1955) ; C. PELLEGRINI, *Nel mondo di Stendhal* in « Nuova Antologia », fasc. 1259 (nov. 1955) ; C. PELLEGRINI, *Stendhal e Vincenzo Salvagnoli* in *Da Constant a Croce*, Pisa, Nistri-Lischi, 1959).

<sup>6</sup> E. MANCINI, *Tra carteggi del Risorgimento. Lettere inedite di V. Salvagnoli a J.-P. Vieusseux* in « Miscellanea Storica della Valdelsa », fasc. 2-3 (1926), p. 100.

les « bons habitants du palais Buondelmonti »<sup>7</sup>, et il le charge d'ailleurs de saluer cet ami. On retrouve la même mention dans la missive qu'il a adressée à Alphonse Gonssolin qui résidait alors à Florence, place Santa Croce<sup>8</sup>, le 17 janvier 1828, missive envoyée de l'Isola Bella, la plus célèbre des îles Borromées, où il s'était rendu après son départ forcé de Milan, du fait qu'il y était mal vu des Autrichiens.<sup>9</sup>

Lorsque son cousin Romain Colomb part le 18 mars 1828 pour l'Italie, espérant se soulager ainsi de ses pénibles migraines, c'est l'occasion pour Stendhal, en touriste curieux et intelligent observateur qu'il était, de lui tracer un itinéraire de Turin à la Campanie, où les étapes respirent les choix personnels de l'égotiste. Une fois à Florence, le cousin en question est à nouveau prié de « porter les lettres de MM. Vieusseux, Salvagnoli, marquise Bartolomeo »<sup>10</sup>.

Entre temps, Vincenzo Salvagnoli était devenu avocat, et ce très précisément en 1826. Il exerça quelque temps à Empoli, puis il s'installa à Florence « où il élut domicile »<sup>11</sup> et entra dans la meilleure société, qui l'acclamait pour sa finesse et pour le « feu de l'éloquence »<sup>12</sup> qui caractérisait son activité de juriste et d'homme politique. Sa beauté, son allure distinguée – ses tailleurs étaient parisiens – et son goût pour le beau sexe, firent de lui un véritable tombeur de femmes<sup>13</sup>.

La « marquise Bartolomeo », dont les lettres furent remises à Stendhal par l'intermédiaire de Romain Colomb, était Isabella Roncioni Bartolommei qui fut intimement liée au gentilhomme d'Empoli. Il est fort probable que Stendhal l'eût rencontrée à Rome, alors qu'elle avait ses entrées dans les salons favorables à la papauté, dont le salon prestigieux de Pauline Bonaparte princesse Borghèse<sup>14</sup>, et il avait commencé à la fréquenter. Effectivement, au cours de son séjour florentin

---

<sup>7</sup> STENDHAL, *Correspondance, II, cit.*, p. 131.

<sup>8</sup> L'avocat Alphonse-Louis Gonssolin, « un jeune Français, [...] natif du Cher et ami de Duvergier de Hauranne », fut introduit par Stendhal dans le salon parisien de Madame Ancelot et vécut quelque temps à Florence pour des raisons de santé. (H. MARTINEAU, *Le cœur de Stendhal, II, cit.*, p. 110 ; Cf. en outre, A. CHUQUET, *Stendhal-Beylle*, Paris, Plon, 1902, p. 177 ; A. CASATI, *Tra gli autografi. Cousin, Stendhal e l'« Antologia »*, cit., pp. 25-26 ; P.P. TROMPEO, *Stendhal e il Tommaseo in Nell'Italia romantica sulle orme di Stendhal*, cit., p.190-91 ; P. JOURDA, *Vieusseux et ses correspondants français*, cit., p. 3 e *passim*. ; L.F. BENEDETTO, *Un compagno di soggiorno fiorentino dello Stendhal*, cit. ; *Carteggio inedito fra N. Tommaseo e J.-P. Vieusseux (1835-39)*, I, cit., p. 27 e 32 ; *Carteggio inedito fra Niccolò Tommaseo e il Marchese Gino Capponi, I, (1833-1874)*. A cura di I. DEL LUNGO e P. PRUNAS. Bologna, Zanichelli, 1911, pp. 174, 200, 207).

<sup>9</sup> STENDHAL, *Correspondance, II, cit.*, p. 134.

<sup>10</sup> *Petit Guide d'Italie* publié par R. D'ILLIERS, cit., p. 19. [Tr. it. STENDHAL, *Piccola Guida per il Viaggio in Italia (1828)*, cit., p. 24].

<sup>11</sup> P. PUCCIONI, *Vincenzo Salvagnoli*, cit., p. 24.

<sup>12</sup> *Ibid.* p. 28.

<sup>13</sup> Sur le donjuanisme de Salvagnoli, Cf. M. BINI, *op. cit.*, p. 227.

<sup>14</sup> Cf. E. BENUCCI, *Isabella Roncioni, «la divina fanciulla» foscoliana in Una «privata Conversazione» : l'Accademia Roncioni e Vittorio Alfieri*. A cura di A. AGOSTINI e A. PANAJIA. Con saggi di E. BENUCCI, A. FABRIZI, D. STIAFFINI. Pisa, Felici, 2001, p. 97-116.

pendant l'automne 1827, Beyle demanda à son ami Adolphe de Mareste de se rendre chez le libraire parisien, M. Sautelet, et de lui demander d'envoyer deux exemplaires de *l'Histoire de la Peinture en Italie* et un de la *Vie de Rossini* « À Madame la marquise Bartolomeo, Via Larga, Florence » - en ajoutant - « on m'accable de prévenances, et je ne sais comment marquer ma reconnaissance »<sup>15</sup>. Stendhal lui signa et lui dédia un exemplaire de *l'Histoire de la Peinture en Italie*<sup>16</sup>.

Dans une missive datée du douze décembre 1820, que Vincenzo Salvagnoli envoya à son père de Pise, où il faisait ses études, il fait allusion à « Roncioni de' Bartolommei, *pour laquelle Foscolo fit les lettres d'Ortis* »<sup>17</sup>, ce qui laisse entendre qu'il la connaissait déjà. Foscolo fit sa connaissance alors qu'elle était très jeune encore, peut-être à la fin de l'année 1800, et, selon Giovan Battista Niccolini, un ami intime de Ugo Foscolo, la rencontre eut lieu au cours d'un voyage en diligence de Florence à Pise, où Madame Roncioni était née en 1781 : sa famille vivait en effet entre son palais situé sur les quais de l'Arno, sa superbe villa de Pugnano et sa

---

<sup>15</sup> STENDHAL, *Correspondance, II, cit.*, p. 130. Cf. en outre ID. *Correspondance, III, cit.*, p. 812. Le Palais Bartolommei, construit sur un projet de Gherardo Silvani, se trouve aux numéros 22-24 de l'actuelle Via Cavour, l'ancienne via Larga.

<sup>16</sup> Comme nous l'indique Massimo Colesanti, Président de la Fondazione Primoli de Rome, que je remercie vivement, parmi les volumes ayant appartenu à Stendhal et conservés dans ce même Fonds figure le second volume de *Les Soirées de Neuilly*, annoté de sa main. « *Les Soirées de Neuilly* » - écrit Colesanti - « furent publiées, en deux volumes, à Paris, par l'éditeur Moutardier, en 1827-28, et remportèrent un tel succès de public, qu'on les réimprima plusieurs fois. Elles paraissent publiées par «M. de Fongerey», et ornées d'un portrait de cette personne et d'un facsimile de son écriture. En réalité, les auteurs en étaient les jeunes François Cavé et Adolphe Dittmer, qui collaboraient alors en qualité de chroniqueurs de théâtre, au « Globe », et qui étaient liés à Stendhal, à son école, à cette petite secte de jeunes romantiques qui cherchait à traduire dans la pratique théâtrale les «théories» de leur chef de file reconnu, exposées dans les deux libelles de *Racine et Shakespeare* ». Parmi les différentes notes de Stendhal, il y en a une « autographe, écrite à la plume, elle aussi autobiographique [qui] se trouve au début, sur la page du faux-titre : / To her Ladyship/ the Marchioness Bartolomeo./ via Larga ». (M. COLESANTI, «*Sfortuna*» di Stendhal. *Con esame di coscienza e qualche inedito in più* in « Saggi e Studi di letteratura francese ». A cura di M. COLESANTI e A.M. SCAIOLA, n. 70, Roma, Bulzoni (2002), p. 54). Ce chercheur souligne également que, comme il l'avait fait pour ses autres œuvres, Stendhal « pensait donc lui envoyer cet ex[emplaire] aussi, mais les notes attestent qu'il renonça ensuite au projet ». (M. COLESANTI, *ibid.*, p. 56). Pour ce qui est de la provenance du volume, Colesanti écrit, dans la publication récente, et fort soignée, du Catalogue du Fonds : « Nous croyons que Stendhal l'avait dans sa bibliothèque de Civitavecchia, et il ne figure pas dans la liste de 1839 dans la mesure où Stendhal, de toute évidence, ne l'a pas amené avec lui à Paris, comme il l'a fait pour d'autres livres à lui. Vendu ensuite à Civitavecchia ou à Rome, il a dû passer dans d'autres mains avant d'arriver dans la boutique du marchand de bricoles du Tritone, où le comte l'a «découvert» en 1896 ». (*Catalogo del Fondo Stendhaliano. Biblioteca Primoli, I*. A cura di M. COLESANTI. Roma, Ed. di Storia e Letteratura, 2002, p. 55). Il serait possible de trouver davantage d'informations sur cette amitié stendhalienne dans les archives privées de la villa de famille de la marquise à Pugnano, près de Pise, qui ne sont pas aisées, toutefois, à consulter.

<sup>17</sup> L. MANNUCCI, *Una ignorata relazione amorosa di Vincenzo Salvagnoli con Isabella Roncioni Bartolommei, I*, in « Bollettino Storico D'Empoli », n. 2 (1957), p. 99.

résidence florentine de la rue des Balestrieri, aujourd'hui via del Proconsolo<sup>18</sup>. Au vu des difficultés financières de la famille, son père la promet au riche marquis florentin Pietro Leopoldo Bartolommei, qu'elle épousera, sans amour, en 1801. Foscolo, qui l'aima passionnément<sup>19</sup>, l'appelait la « divine enfant »<sup>20</sup> du fait de sa grande beauté. Il la décrit dans ses poèmes et s'inspira d'elle pour le personnage de Teresa (second prénom de la marquise) dans ses *Ultime lettere di Jacopo Ortis*<sup>21</sup>, comme l'écrit Salvagnoli, qui eut une profonde relation amoureuse avec Isabella, pourtant déjà âgée de quarante ans et mère de deux enfants, Lorenzo, d'une santé fragile, et Enrichetta, qui se maria avec le comte Passerini di Cortona. Isabella s'éteignit à Florence en 1849 ; elle repose dans l'église de Santo Spirito. On n'ignore pas que Salvagnoli eut tout d'abord une liaison avec la sœur de cette dernière, Maddalena.

La première lettre qui ait été retrouvée, qui avait été échangée entre la ravissante marquise et le jeune avocat, est datée du 2 octobre 1823, mais il est certain qu'elle fut précédée d'autres missives. Leur relation aurait pris fin vers la fin de l'année 1824<sup>22</sup>, et les premières failles sont déjà perceptibles dans les lettres que Madame Roncioni écrit en mai. C'est Isabella qui, par peur du scandale, prit l'initiative de la rupture, ce qui laissa Salvagnoli dans un état de grande prostration, comme on peut le lire dans la lettre envoyée à son ami siennois, l'avocat Raimondo Buoninsegni, écrite à Florence le 18 avril 1826, donc plus d'un an après la fin de leur liaison<sup>23</sup>. Cependant, il restera une profonde amitié entre eux ; ils se sont échangé d'autres lettres jusqu'en 1828 et comme on peut le remarquer dans la correspondance entre Stendhal et Salvagnoli, la marquise et sa famille sont souvent mentionnées.

Grâce à son « fin badinage »<sup>24</sup>, Vincenzo Salvagnoli devient bientôt une des personnalités saillantes des rencontres hebdomadaires du Cabinet Vieusseux, qu'il appelait ironiquement « la chapelle de San Cappone (Chapon) », une claire allusion au

---

<sup>18</sup> Cf. R. WIS, *Isabella Roncioni-Bartolommei nella realtà* in « Aevum », a. LV, n. 3 (septembre-décembre 1981), p. 526-39 ; A. PANAJIA-G. VEZZOSI, *Memorie di famiglia*, Pisa, ETS-Vallerini, 1994, p. 179-98 ; E. BENUCCI, *Isabella Roncioni, «la divina fanciulla» foscoliana*, cit.

<sup>19</sup> *Gli amori di Ugo Foscolo nelle sue lettere*. Ricerche e studi di G. CHIARINI. Bologna, Zanichelli, 1892.

<sup>20</sup> Nous retrouvons cette expression dans les *Ultime lettere di Jacopo Ortis*. (A cura di G. NICOLETTI. Firenze, Giunti, 1887, p. 12).

<sup>21</sup> « Moi j'ai connu », écrit Enrico Montazio « la vieille comtesse Passerini, fille de la marquise Roncioni Bartolommei, et elle m'a raconté que lorsqu'elle fut un peu plus grande, sa mère lui confia volontiers ses envies, ses délires, le désespoir du pauvre Ugo, qui se faisait conduire par Niccolini sous les fenêtres de l'habitation de la marquise, qui se trouvait dans la via dei Bartolommei, près de l'église de Santa Maria in Campo, et là, assis sur un siège en pierre, il passait la nuit à pleurer, à soupirer, à gémir, jusqu'à ce que les vigiles, qui faisaient leur surveillance de nuit, l'enlevaient de force et le ramenaient chez lui ». (Cit. in E. MANCINI, *Una ignota relazione amorosa di Vincenzo Salvagnoli con Isabella Roncioni Bartolommei*, I, cit., p. 102).

<sup>22</sup> *Ibid.* I, n. 4 (1958), p. 287 ; E. MANCINI, *Tre amori segreti del Salvagnoli* in « Nuova Antologia », a. 85, n. 1797 (1950), p. 60-68.

<sup>23</sup> *Ibid.* III, n. 6 (1959), p. 414.

<sup>24</sup> P. PRUNAS, *op. cit.*, p. 168.

marquis Gino Capponi. Il fit partie du groupe des jeunes de l'*Antologia*, à laquelle il collabora sur le plan légal, en signant V.S., V.S.M. ou simplement S. : c'est ainsi qu'il signera son premier article important, en novembre 1824, sur la libre défense des accusés<sup>25</sup>, ainsi que la lettre au directeur de l'*Antologia* sur une *Memoria (Éloge funèbre)* de l'avocat Mugnai, en juillet 1825. Au sein de l'atmosphère familière qui enveloppait le Palais Buondelmonti, l'avocat d'Empoli était appelé *Cencio*, nom qu'utilisait aussi dans l'intimité la marquise Bartolommei<sup>26</sup>. En 1828, il fut nommé membre de l'Académie des Géorgophiles et, si l'on en croit Puccioni, il aurait participé aux mouvements révolutionnaires de l'Italie centrale en février 1831, mouvements qui eurent de profonds retentissements en Toscane. Il est certain qu'il fut bien vite considéré dans le Grand-duché comme un libéral dangereux<sup>27</sup>.

Il ne fait aucun doute, cependant, que son amitié pour Stendhal s'était encore renforcée en 1831 – bien que le dernier séjour du romancier grenoblois à Florence daté de 1827 – comme le confirme le fait que Francesco Domenico Guerrazzi, dans une lettre à Salvagnoli, datée Livourne, 22 janvier 1831, demande instamment à être annoncé à Stendhal, et dans des termes qui révèlent leur familiarité : « Je te prie à nouveau », écrit Guerrazzi, de bien vouloir me faire une lettre d'introduction pour le faux Stendhal [*sic.*] (Bell) avec lequel je voudrais établir une correspondance littéraire vu la grande connaissance qu'il a de notre pays et l'amour qu'il lui porte ; je te demande vivement de me rendre ces deux services<sup>28</sup>, et dans tous les cas, le second. Sois-en remercié. Adieu »<sup>29</sup>.

---

<sup>25</sup> *Della libera difesa degli accusati* fut le premier texte important écrit par le jeune avocat d'Empoli, âgé de vingt-deux ans à peine. Prunas rappelle qu'il avait déjà rédigé un texte écrit sur ce même argument en juin de l'année précédente. (*Ibid.* p. 98). Parmi les autres rares collaborations, je cite celle dans le n. 82 de l'*Antologia*, d'octobre 1827, rédigée pour la défense d'Alfieri. (Cf. en outre C. MASI, *Amicizie di Vincenzo Salvagnoli, I. Salvagnoli e G.B. Niccolini, cit.* ; R. CIAMPINI, *Gian Pietro Vieusseux. I suoi viaggi, i suoi giornali, i suoi amici, cit.*, p. 210 e *passim*).

<sup>26</sup> A. BALDINI, *op. cit.*, p. 12 ; L. MANNUCCI, *op. cit.*, II, p. 268 e 279.

<sup>27</sup> P. PUCCIONI, *Vincenzo Salvagnoli, cit.*, p. 30.

<sup>28</sup> Guerrazzi s'appuie sur ce qui a été écrit dans la première partie de la missive.

<sup>29</sup> La date est « L. 22 G.o 1831 ». Il y a une référence à cette lettre dans L.F. BENEDETTO, *Arrigo Beyle Milanese, cit.*, p. 68-69. Cette dernière fut retrouvée par le chercheur lui-même « en copie parmi les papiers de Salvagnoli du Museo Storico del Risorgimento in Roma ». Nous avons retrouvé l'original dans les Archives Salvagnoli-Marchetti d'Empoli (ACE, Archivio Salvagnoli Marchetti, 77,4 in *Inventario dell'Archivio Salvagnoli Marchetti, cit.*, p. 176). La lettre n'est pas cataloguée dans l'*Epistolario di F.D. Guerrazzi*. A cura di L. TOSCHI. Firenze, Olschki, 1978. Quant à « Bell », il est important de souligner que Stendhal lui-même simplifiait parfois son nom de famille en « Bel », utilisé aussi comme pseudonyme. Par exemple : « Écrivez à M. Bel, Palazzo Conti, Roma », ou encore « Adressez al Signor Bel, Palazzo Conti, Minerva Roma ». (Lettre à M<sup>me</sup> Ducrest de Villeneuve, 4 mars [1835] et lettre à J.-J. Ampère, C[ivita]-V[ecchia], 24 mars [1835] in STENDHAL, *Correspondance, III, cit.*, pp. 14 e 29). Même dans les registres contenant les résultats des procès de la Commission Spéciale pour l'Inquisition des Carbonari de la Lombardie-Vénétie, déposés dans les Archives d'État de Milan, Stendhal était signalé sous les noms de « Debel et de Bell ». (Cf. M. COLESANTI, *M. Beyle, Bayle, Beile ou Bèle in Stendhal fra eruditi e poeti*, [Caltanissetta-Roma], S. Sciascia Editore, [1959] ; B. PINCHERLE, *In*

Il ne demeure aucune trace de la correspondance entre Stendhal et Guerrazzi ; mais il ne faut pas exclure pour autant qu'ils se soient rencontrés par l'intermédiaire de Salvagnoli lui-même, vu qu'à partir de 1831, la présence de Stendhal dans la ville toscane, comme nous l'avons vu, est assez constante. Le fait est que, dans une autre lettre encore adressée à l'avocat d'Empoli, et datée de janvier 1840, (lue par Benedetto dans les Archives de Corniola, et à présent déposée aux Archives Salvagnoli Marchetti d'Empoli), où, comme le remarque ce chercheur, il est fait allusion à *l'Abbesse de Castro*, à *Vittoria Accoramboni* et aux *Cenci*, Guerrazzi continue à témoigner, envers l'auteur de *Le Rouge et le Noir*, une profonde estime et une admiration incontestée<sup>30</sup>.

Sa nomination comme consul de France auprès des États romains<sup>31</sup>, après sa courte mission consulaire à Trieste, le rapproche davantage encore de Florence. Son installation même de Trieste à Civitavecchia est l'occasion pour Stendhal de séjourner brièvement dans la ville des Lorraine, avant de se rendre dans son nouveau siège le 17 avril, comme l'atteste une de ses notes sur la couverture de Goldsmith's *Roman History* : « Du 30 mars au 18 avril 1831 de Trieste à C[ivita]-V[ecchi]a par Venise, Ferrare, Bologne, Florence et Sienne ». <sup>32</sup> En outre, dans une lettre écrite le dix-huit avril de Civitavecchia à Adolphe de Mareste, il déclare : « J'ai passé cinq jours à Florence, sans avoir le temps de monter à la Galerie ou au palais Pitti », ce qui laisse présumer que sa visite à Florence avait commencé le 8 ou le 9 avril.<sup>33</sup>

---

*compagnia di Stendhal*, Milano, All'Insegna del Pesce d'Oro, MCMLXVII, p. 261 e 434 ; C. PELLEGRINI, *Stendhal e Vincenzo Salvagnoli*, cit., p. 199-200).

Francesco Domenico Guerrazzi (1804-1873), écrivain et homme politique, est l'auteur de romans historiques. Patriote, il prit part aux insurrections de 1848. En 1848-49, il constitua à Florence, après la fuite du Grand-duc, un gouvernement provisoire avec Montanelli et Mazzoni, puis il fut élu dictateur. Au retour du Grand-duc, il fut exilé en Corse, d'où il s'enfuit et vécut à Gênes.

<sup>30</sup> « À propos de ton ami Stendhal (sic.), ou Bell, il doit t'avoir envoyé certains de ses récits romains ; je désire très ardemment les lire ; si tu les as, envoie-les-moi par la voiture Cresi ». (Cit. in L.F. BENEDETTO, *Arrigo Beyle Milanese*, cit., p. 71-72).

<sup>31</sup> Cf. L. FARGES, *Stendhal diplomate*, cit., p. 95-121 ; BETHIER DE SAUVIGNY, *A travers la grande et la petite histoire. Quand M. Henri Beyle alias Stendhal, nommé consul de France à Civita-Vecchia, inquiète la police pontificale* in « La Croix » (18-19 novembre 1951) ; F. BARBARANELLI, *Henri Beyle Stendhal Console di Francia a Civitavecchia*, Civitavecchia. A cura dell'Amministrazione Comunale, 1963 ; *Stendhal e il "suo" cancelliere. Carteggio inedito (1831-1836 e 1839-40)*. A cura di A. COLLET in « Micromégas », n. 38-39-40 (janvier-décembre 1987) ; A. BOTTACIN, *La biblioteca di Stendhal a Civitavecchia* in *Stendhal. Labirinto dell'illusione*, cit. ; *Corrispondenza Stendhaliana di Donato Bucci*. A cura di G. F. GRECHI. Milano, All'Insegna Del Pesce d'Oro, 1993.

<sup>32</sup> STENDHAL, *Journal (1818-1842)*, cit., p. 155. Il s'agit du volume : DR. GOLDSMITH'S, *Roman History*, abridged by Himself, for The Use of Schools. A new Edition corrected. London : and sold at Brussels, by Peter Joseph De Mat, Bookseller, Great Square, 1816. (*Catalogo del Fondo Stendhaliano Bucci*, cit., p. 100).

<sup>33</sup> STENDHAL, *Correspondance*, II, cit., p. 278.

La profonde passion qu'il éprouve pour Giulia<sup>34</sup> le mène souvent à Sienne également, et c'est encore à l'occasion d'une visite rendue à cette charmante aristocrate que Beyle revient à Florence pendant l'été<sup>35</sup>. Il signe une première fois le *Libro dei Soci* le 18 août : « M. Beyle une semaine payé un écu le 18 août [sic.] », et il réitère la même opération le 25 août et le 4 septembre<sup>36</sup>. Il est désormais un *habitué* de ce cercle de culture et de conversation qu'est le Palais Buondelmonti, où il passe une grande partie de ses journées, en se consacrant à la lecture des nombreux journaux italiens et étrangers, et des volumes de la bibliothèque que Jean-Pierre Vieusseux mettait à la disposition des membres de son club, « dans une sorte de rendez-vous idéal avec l'Europe, avec l'Europe cultivée et avancée »<sup>37</sup>. Henri Beyle eut ainsi la possibilité de renforcer de plus en plus fortement son amitié pour Vincenzo Salvagnoli.

Bien vite, Stendhal élit domicile à Rome. À partir du mois de novembre de cette même année, il partage avec le peintre genevois, Abraham Constantin, qu'il a également présenté à Salvagnoli, un appartement situé au Palais de Cavalieri, à l'Argentina<sup>38</sup>. Il écrira en effet, de Trieste, à Adolphe de Marestre : « Le séjour d'*Abeille* est abominable. Il y a une grosse tour bâtie par le pape Barberin dont les armes, comme vous savez, sont cet insecte ailé qui, dérobant aux fleurs leurs parfums les plus doux, etc. Donc l'air est abominable à Abeille ; mais, avec la permission d'habiter six mois la ville éternelle qui en voit de grises *today* et avec douze mille et non pas dix, je serai content »<sup>39</sup>. Stendhal, qui est parvenu à vaincre l'ennui de la vie provinciale que l'on mène à Civitavecchia, a désormais des points de

---

<sup>34</sup> F. BOYER, *Giulia ou le mariage manqué* in « Mercure de France » (1 oct. 1930), pp. 81-90 ; L.F. BENEDETTO, *Indiscrétions sur Giulia*, cit. ; L.F. BENEDETTO, *I viaggi a Siena del console Beyle*, cit. ; H. MARTINEAU, *Les voyages à Sienne du consul Beyle* in « Le Divan » (1935) ; C. CORDIÉ, *Interpretazioni di Stendhal*, cit., p. 77-79 e *passim* ; F. MICHEL, *Les Amours de Sienne*, Paris, Le Divan, 1950 ; H. MARTINEAU, *Le cœur de Stendhal, II*, cit., p. 168 et suiv. ; C. CORDIÉ, *Stendhal et Giulia Rinieri de' Rocchi*, cit. ; L. RINIERI DE' ROCCHI, G. STEGAGNO, *Storia di Giulia. Nuove indiscrezioni stendhaliane dell'Archivio di casa Rinieri de' Rocchi*, cit.

<sup>35</sup> Cf. H. MARTINEAU, *Stendhal et la Toscane* in *Stendhal e la Toscana*, cit. pp. 3-21.

<sup>36</sup> L.F. BENEDETTO, *Nuove tracce di Stendhal a Firenze*, cit.

<sup>37</sup> G. SPADOLINI, *Fra Vieusseux e Ricasoli. Dalla vecchia alla « Nuova Antologia »*, cit., p. 15.

<sup>38</sup> Cf. F. BOYER, *Logements de Stendhal à Rome (1831-1842)*, Paris, Éd. du Stendhal-Club, n.5, 1924 et in *Éditions du Stendhal Club (1922-1935)*, cit. ; R. BOPPE, *Stendhal à Rome. Les débuts d'un consul (1831-1833)*, Paris, Éd. des Horizons de France, 1944 ; P.P. TROMPEO, *Stendhal a Roma* in *Nell'Italia romantica sulle orme di Stendhal*, cit., p. 217-69 ; G.F. GRECHI, *Les logis romains de Stendhal (1831-1836)* in « Stendhal Club » n. 50 (15 janvier 1971), p. 152-60 ; M. COLESANTI, *Stendhal e l'energia romana* in *Stendhal a Roma*, Roma, Ed. dell'Elefante, 1983, p. 23-28 ; M-COLESANTI, *Roma nella narrativa di Stendhal* in « Studi Romani », XXXII (genn.- giu. 1984), p. 27-38 ; M. COLESANTI, *La Roma di Stendhal* in *Stendhal, Roma, l'Italia*, cit., p. 19-28. Sur Abraham Constantin, célèbre reproducteur de Raphaël, Cf. D. PLAN, *op. cit.*

<sup>39</sup> STENDHAL, *Correspondance, II*, p. 240. La lettre est datée : « Corfou, les 26 et 27 janvier. [Trieste, les 26 et 27 février 1831.] ».

référence précis dans son pays de prédilection, et l'un d'eux est sans aucun doute Florence qui « à peu à peu [...] l'avait conquis. Le salon de Vieusseux lui redonnait, sous une forme plus imposante encore, la loge de l'abbé de Breme à la Scala »<sup>40</sup>.

C'est encore dans une lettre à Vieusseux, écrite de Civitavecchia le 19 février 1832, où Stendhal demande que l'on accueille au Palais Buondelmonti le botaniste Adrien de Jussieu, que l'écrivain annonce un voyage en Toscane l'été suivant<sup>41</sup>. Le fait qu'il fréquente, avec son ami Salvagnoli, les milieux libéraux renforce davantage encore les soupçons nourris à l'encontre du jacobin Henri Beyle, car, comme l'observe Benedetto, « on craignait que Beyle n'eût pour mission secrète d'être en contact avec les libéraux, autrement dit qu'il ait pour tâche de contribuer à faire renaître, au sein du parti libéral italien, la confiance dans la monarchie de Juillet qu'avaient entachée les événements des deux dernières années »<sup>42</sup>.

L'inspecteur Giovanni Chiarini est en effet chargé, par la police du Grand-duché, de suivre et surveiller chacun des déplacements du diplomate français au cours de ses visites à Florence, ce qui nous a laissé, par ailleurs, un témoignage du plus haut intérêt pour connaître les itinéraires de Stendhal<sup>43</sup>. La première relation porte la date de vendredi 17 août 1832 : Stendhal est arrivé de Sienne, il descend à la Locanda Svizzera, située dans la via Larga dei Legnaiuoli (appelée ensuite via dei Belli Sporti, puis via de' Tornabuoni), et il se rend deux fois au Cabinet Vieusseux. Parmi ses visites du lundi 20 août figure celle du cercle piazza Santa Trinita ; il se rend ensuite à la Galleria degli Uffizi, et il déjeune avec un « jeune étranger [...] à la Trattoria di Vigna in Via Porta Rossa »<sup>44</sup>. Il va ensuite au caffè del Bottegone sur la piazza del Duomo<sup>45</sup>, et retourne au Cabinet Vieusseux.

Dans la troisième relation du mardi 21 août, la journée de Stendhal commence de bon matin ; après son petit déjeuner au caffè delle Colonnine, dans la via dei

---

<sup>40</sup> L. F. BENEDETTO, *Giornate fiorentine dello Stendhal*, cit., 541.

<sup>41</sup> STENDHAL, *Correspondance*, II, cit., p. 390. Adrien de Jussieu (1797-1853), appartenant à la célèbre famille de botanistes, membre de l'Institut, fut professeur de botanique au Jardin du Roi. Il est probable que Stendhal l'ait connu à Paris en 1822 au « grenier littéraire » de Delécluze ; il le reverra à Rome en septembre 1831, avec Jean-Jacques Ampère, au cours de leur voyage en Italie. C'est à cette occasion que Stendhal écrit à Vieusseux. (Cf. H. MARTINEAU, *Le cœur de Stendhal*, II, cit., p. 54 et 240 ; L.F. BENEDETTO, *Nuove tracce di Stendhal a Firenze*, cit.)

<sup>42</sup> L.F. BENEDETTO, *Giornate fiorentine dello Stendhal*, cit., p. 543 ; R. DE CESARE, *Il console Beyle in alcuni dispacci dell'ambasciatore austriaco a Roma e del governatore di Lombardia (juin 1831-juin 1833)* in « Studi Francesi », XXVIII (septembre-décembre 1984), p. 470-77.

<sup>43</sup> L.F. BENEDETTO, *Giornate fiorentine dello Stendhal*, cit., p. 543-53.

<sup>44</sup> *Ibid.* p. 543. « Le soir, chez Vigne, [ les Florentins ] dînent pour 2 pauls 1/2 ou 3 pauls (le paul vaut 55 cent.) ». (STENDHAL, *Rome, Naples et Florence en 1817*, cit., p. 85).

<sup>45</sup> Le café du Bottegone, « à l'angle de la Piazza del Duomo et de via Martelli, [...] où avai[en]t pris le célèbre sorbet la Comtesse d'Albany et Madame de Staël, à leur retour des Cascine ». (A. MOLINARI PRADELLI, *Osterie e locande di Firenze*, Roma, Newton Compton, 1982, p. 309).

Legnaiuoli<sup>46</sup>, il s'arrête a Santa Croce. Il fait ensuite une pause au « Caffé Guarnacci [sic.] »<sup>47</sup>, d'où il va au Cabinet Vieusseux. En fin d'après-midi, il se rend au Palazzo Torrigiani su' Renai, l'habitation du marquis Pietro, qui lui avait été présenté par Salvagnoli lui-même<sup>48</sup>. L'inspecteur Chiarini continue à rédiger ses minutieux rapports jusqu'au 25 août, date où « il crut opportun de suspendre momentanément la surveillance, le surveillant lui ayant laissé entendre que Beyle pourrait s'apercevoir qu'il est suivi »<sup>49</sup>.

Entre le 22 et le 25 août, le fonctionnaire grenoblois retourne se promener sur les lieux qui ont été mentionnés précédemment, et l'on peut remarquer notamment sa fréquentation assidue du Cabinet Vieusseux, un lieu privilégié pour ses ferments d'innovation, pour son profond libéralisme et ses rencontres créatives avec un public cosmopolite qui y reconnaissait déjà « une moderne "politique de l'image", réalisée dans le but de plus en plus délibéré de créer un circuit continu : écriture-lecture, intellectuel-consommateur culturel, gravitant de façon toujours plus évidente autour du pivot qu'est l'Institut florentin »<sup>50</sup>.

Dans une note manuscrite de Stendhal, apposée dans l'exemplaire Tavernier des *Promenades dans Rome*, datée du 26 octobre 1832, on peut lire : « Tems [sic.] adorable. J'écris à Salv[agnoli] de R[ome] »<sup>51</sup>. C'est en effet de ce jour que date la rédaction d'une lettre écrite à Vincenzo Salvagnoli, la première parmi celles qui soient restées<sup>52</sup>.

Par ailleurs, comme le montre bien Elisabetta Insabato dans son introduction de l'*Inventario Salvagnoli Marchetti*, au moment de la mort de l'avocat d'Empoli, advenue le 21 mars 1861, « se posa le problème [...] de valoriser le remarquable patrimoine culturel qu'il avait accumulé »<sup>53</sup>. Antonio Salvagnoli, le frère de Vincenzo, évoque, dans sa réponse à la lettre de condoléances de Bettino Ricasoli<sup>54</sup>, la possibilité de

---

<sup>46</sup> « 1827, 31 mai, on inaugure le café delle *Colonne* de Gaspero Doney, de S. Trinita au Palazzo Strozzi (il tenait déjà le café del Casinò dei Nobili et celui de via del Cocommero). (Annonce parue dans l'ancienne « Gazzetta Toscana », in *ibid.* p. 298).

<sup>47</sup> L. F. BENEDETTO, *Giornate fiorentine dello Stendhal*, cit., p. 543-44. « 1830, mai. Giovanni Guanacci a agrandi son café situé en face du palais inachevé : boissons, glaces, même après la fermeture des théâtres ». (*Annuncio...*, cit. in *ibid.*).

<sup>48</sup> Cf. H. MARTINEAU, *Le cœur de Stendhal*, II, cit., p. 263.

<sup>49</sup> L.F. BENEDETTO, *Giornate fiorentine dello Stendhal*, cit., p. 544.

<sup>50</sup> L. MASCILLI MIGLIORINI, *L'organisation du travail intellectuel en Italie pendant la Restauration : le « Cabinet scientifico Letterario » de J.-P. Vieusseux à Florence* in « Romantisme », n. 47 (1985), p. 66.

<sup>51</sup> Y. DU PARC, *Quand Stendhal relisait les «Promenades dans Rome»*, cit., p. 46.

<sup>52</sup> STENDHAL, *Correspondance*, II, cit., p. 481-82.

<sup>53</sup> E. INSABATO, Introduction à l'Inventaire *dans Inventario dell'Archivio Salvagnoli Marchetti*, cit., p. 39.

<sup>54</sup> Cf. M. PUCCIONI, *L'unità d'Italia nel pensiero e nell'azione di Bettino Ricasoli*, Firenze, Vallecchi, 1932 ; G. SPADOLINI, *Il liberalismo di Ricasoli* in « L'Osservatore » (1955), p. 12-25 ; *Ricasoli e il suo*

publier les études inédites de Vincenzo, qui fut aussi Ministre des Affaires Écclésiastiques dans le gouvernement toscan présidé par Ricasoli lui-même, qui pria Zanobi Bicchierai et Marco Tabarrini d'imprimer ces précieux documents, mais en vain<sup>55</sup>. Puis la gestion de l'Archivio di Corniola fut confiée jusqu'en 1888 au neveu de Vincenzo, Cosimo, fils de Francesco ; c'est à lui que s'adressa Bettino Ricasoli « pour chercher à concrétiser la publication des écrits de Vincenzo et continuer à analyser d'autres documents conservés au Corniola »<sup>56</sup>, mais l'on n'obtint aucun résultat par manque, semble-t-il, de fonds. Cependant, ces documents suscitaient de plus en plus d'intérêt parmi les historiens. On commença à publier les premiers volumes de lettres, même si on le faisait sans ordre précis et de manière très fragmentaire. Ce n'est qu'en 1904 que l'on reprit en main le projet de publier la correspondance de Salvagnoli, grâce à l'intérêt que lui portait Alessandro D'Ancona, auquel on remit d'ailleurs un grand nombre de lettres, « dont il est impossible de prouver qu'elles aient été rendues à la famille »<sup>57</sup>. Vers 1907, D'Ancona associa ses recherches à celles de Ferdinando Martini (il s'est en effet établi un intense échange épistolaire entre ces deux personnages). Ils commencèrent à travailler dans ce sens, mais les circonstances firent que les documents furent dispersés et le projet tomba à l'eau. Cette dispersion continua aussi au vingtième siècle ; en effet, la plupart des matériaux remis par les héritiers aux éventuels chercheurs n'entraient pas dans les archives, comme l'explique en détail Insabato<sup>58</sup>. C'est ainsi que les documents de Salvagnoli furent perdus en grande partie et seules quelques lettres parurent dans différentes publications, dont la plus grande partie des missives échangées entre ce dernier et Stendhal<sup>59</sup>. Ainsi est-on privé, comme le souligne Mancini, de « la

---

*tempo*. Atti del Convegno Internazionale di Studi Ricasoliani. Firenze, Olschki, 1980, con interventi di C. PAZZAGLI, A. AQUARONE, E. MORELLI, C. CECCUTI, G. SPADOLINI, Z. CIUFFOLETTI, E. SESTAN.

<sup>55</sup> Cf. E. INSABATO, *op. cit.*, p. 41-46.

<sup>56</sup> *Ibid.* p. 46.

<sup>57</sup> *Ibid.* p. 51.

<sup>58</sup> *Ibid.* p. 56-58.

<sup>59</sup> Cf. G. MONTANELLI, *Memorie sull'Italia e specialmente sulla Toscana dal 1814 al 1850*, I, Torino, SEI, 1853, p. 277-79 ; A. GENNARELLI, *Epistolario politico toscano*, Firenze, Mariani, 1863, p. 130-33 ; S. BIANCIARDI, *F.S. Orlandini nella sua vita e nei suoi scritti*, Firenze, G. Barbera, 1868, p. 298, 305, 318 ; *Lettere ad Antonio Panizzi di uomini illustri e di amici italiani (1823-70)* pubblicate da G. FAGAN. Firenze, G. Barbera, 1880 ; *Lettere di Gino Capponi e di altri a lui* raccolte e pubblicate da A. CARRARESI. Firenze, Le Monnier, 1882 ; M. MINGHETTI, *Miei ricordi*, Torino, L. Roux e C., 1889, voll. I e III ; *Niccola Nicolini e gli studi giuridici nella prima metà del secolo XIX. Scritti e lettere raccolte ed illustrate da F. NICOLINI*. Napoli, Giannini e F., 1907 ; A. D'ANCONA, *Ricordi storici del Risorgimento italiano*, *cit.*, p. 183 ; *In memoria di Piero Puccioni inaugurandosi per cura del Comune di Firenze la lapide sulla casa che fu sua. XXVII Aprile MCMXXIV*, Firenze, Tip. Carpigiani e Zipoli, 1924 ; A. DORIA, *Carteggio inedito Salvagnoli-Ricasoli* in « Il Risorgimento italiano », vol. XVIII, fasc. III-IV (1925) ; E. MANCINI, *Tra carteggi del Risorgimento. Lettere inedite di Antonio Panizzi a Vincenzo Salvagnoli* in « Miscellanea Storica della Valdelsa », fasc. 2-3 (1925) ; E. MANCINI, *Tra carteggi del Risorgimento. Lettere inedite di V. Salvagnoli a J.-P. Vieusseux* in *ibid.* fasc. 2-3, (1926) e fasc. 1 (1927).

connaissance complète d'une correspondance qui devait sans aucun doute figurer parmi les documents les plus importants de ces trente années historiques, allant de l'insurrection sanglante de 1831 à la proclamation du Royaume d'Italie, vu que Salvagnoli (1802-1861) entretenait une correspondance très régulière avec Villemain, Stendhal [*sic.*], Barrot, Merrimée [*sic.*] [...], pour ne nommer que les étrangers, et avec ceux qui parmi nous se firent un nom dans la politique et dans les lettres »<sup>60</sup>.

Cependant, vers les années quarante, Corrado Masi, un historien originaire d'Empoli, commença à publier une partie de la correspondance. Cette œuvre fut poursuivie à sa mort par Mario Bini, qui fit imprimer quelques manuscrits autographes importants de Stendhal. Ce n'est qu'en 1983 qu'après de longues années et maintes vicissitudes, l'ensemble des matériaux, qui avait été partagé entre les différents héritiers, fut physiquement réuni dans les locaux des Archives Historiques de la Commune d'Empoli, par les soins de Libertario Guerrini et Augusto Antoniella, qui établirent une première liste. Guerrini continua à travailler sur les documents de Salvagnoli en vue de les réordonner, et effectua ainsi un travail irremplaçable au plan de l'archivage. En 2002, à l'occasion du second centenaire de la naissance de Vincenzo Salvagnoli, est paru l'inventaire des archives familiales des Salvagnoli Marchetti, issu du travail minutieux de Guerrini, d'Elisabetta Insabato et Vanna Arrighi, et grâce également à la dévotion de Stefania Terreni, responsable de l'Archivio Comunale di Empoli, à qui j'exprime ici toute ma gratitude pour sa disponibilité et pour l'aide fondamentale qu'elle m'a apportée dans mes recherches souvent désespérées<sup>61</sup>.

Après cette longue digression qui met en évidence les difficultés que l'on rencontre lorsque l'on intervient sur les écrits de Vincenzo Salvagnoli, je propose de revenir à sa correspondance avec Henri Beyle, en partant d'une lettre adressée à « Monsieur Salvagnoli poète et avocat à Florence » rédigée, comme nous l'avons déjà mentionné, à Rome, le 26 octobre 1832. Cette missive fut tout d'abord publiée en 1855 par Romain Colomb, cousin et exécuteur testamentaire de Stendhal, dans la *Correspondance inédite*, puis par Paupe et, avec sa date exacte, par Martineau <sup>62</sup>. Ce

---

<sup>60</sup> E. MANCINI, *Tra carteggi del Risorgimento. Lettere inedite di V. Salvagnoli a J.-P. Vieusseux, cit.*, fasc. 2-3 (1926) p. 94-95. Outre les documents déposés à Empoli, la Biblioteca Nazionale Centrale de Florence conserve les textes suivants de Vincenzo Salvagnoli : *Discorsi sull'Alfieri*, N.A. 834 Cass. 6, n. 4 ; *Miscellanea*, Cass. 6, n. 5 ; *Scritti vari in prosa*, N.A. 834 Cass. 4, n. 16-41 ; *Versi vari*, N.A. 834 Cass. 1, n. 1-19 e N.A. 834 Cass. 2, n. 1-73. Dans l'Archivio Contemporaneo A. Bonsanti du Cabinet Vieusseux de Florence, le Fondo Montanelli (n. 702) conserve une lettre autographe de Salvagnoli à Giuseppe Montanelli, datée du 22 novembre 1847[?].

<sup>61</sup> Cf. *Inventario dell'Archivio Salvagnoli Marchetti, cit.* Les matériaux ont été divisés en dix sections, qui mettent bien en évidence la richesse de ce legs, très haut témoignage de notre Risorgimento.

<sup>62</sup> [STENDHAL], *Correspondance inédite, II. Lettres à ses amis* in *Œuvres Complètes inédites et posthumes de Stendhal, cit.* La lettre qui paraît datée « le [...] octobre 1831 », se trouve aux pages 143-44 du second volume, et elle a été insérée dans *Correspondance de Stendhal, III*, publiée par A. PAUPE et P.A. CHERAMY sur les originaux de diverses collections, Paris, Bosse, 1908, p. 61-62, avec

dernier soutient, par ailleurs, que ce qu'il reste n'est qu'un fragment de l'écrit original que Stendhal adressa à l'avocat d'Empoli, écrit qui devait être bien plus consistant, et il ajouta même qu'il ne fut peut-être jamais envoyé : « Il dut au contraire » - comme le pressent cet éminent chercheur - « remplacer ce projet de lettre par les lettres suivantes des 29 octobre et 2 novembre, dont les termes reprennent par endroits ceux-mêmes de ce fragment »<sup>63</sup>.

Le fait que cette lettre ait été envoyée ou non n'est pas déterminant, mais cette dernière demeure une solide introduction à un plus ample discours. Il est vrai que, comme l'affirme Martineau, elle retrace en synthèse les lignes fondamentales de ce qui fit, à nouveau, l'objet des missives suivantes. Et, surtout, son intérêt majeur réside dans la fonction qu'elle revêt dans le jeu de l'écriture stendhalienne où l'auteur veut évaluer à quel point son ami florentin est disposé à traduire en « beau style italien » ce qui est encore simplement présenté comme « une idée », qu'il devait remanier ensuite et amplifier - comme l'espérait Stendhal - avant qu'elle ne fût insérée dans un numéro de l'*Antologia*, ce qui ne se produira pas, pour la raison aussi que la revue fut supprimée. Le texte en question, qui est d'une importance indéniable pour lui et qui devait être joint à cette missive, est le *Projet d'article sur Le Rouge et le Noir*, dont Stendhal date la composition du « 18 octobre - 3 novembre 1832 », et qu'il faut interpréter comme un dispositif censé faire de l'effet et comme un acte provocateur de défense de son roman<sup>64</sup>.

En fait, ce pli parviendra à Salvagnoli plus tard, comme on le lit dans une lettre envoyée à Beyle par le secrétaire consulaire Lysimaque Tavernier, datée du 2

---

la même date et avec l'ajout du lieu de provenance, « Civita-Vecchia » ; enfin, elle a été placée par H. Martineau dans le huitième volume, aux pages 25-26 de la *Correspondance de Stendhal*. (Établissement du texte et préface par H. MARTINEAU. Paris, Le Divan, 1933-34, 10 vol.), avec la date : « Civita-Vecchia, le ... Octobre 1832 ». Comme on peut le lire dans l'adresse de la lettre, Stendhal aussi considérait Vincenzo Salvagnoli comme un poète. « Il est né poète », écrit Fracassini - « doté d'une veine aisée, qu'il improvise ou qu'il se fie à l'artifice des vers élaborés pour embellir de nobles concepts de formes très ornées ». (T. FRACASSINI, *Vincenzo Salvagnoli Poeta* in « Miscellanea Storica della Valdelsa », fasc. 3 (1937), p. 51). Salvagnoli était un admirateur d'Alfieri et de Ugo Foscolo, et dès sa jeunesse, il composa des écrits lyriques de différents genres, en se consacrant aussi à de brèves compositions dramatiques ; il joua, entre autres, de petits rôles de théâtre comme dans le *Figliol Prodigio* (*Le fils prodigue*), un divertissement mimique dansant représenté, en novembre 1840, au Teatro Imperiale e Reale de San Miniato al Tedesco. Parmi les interprètes figuraient Eleonora de' Pazzi dans le rôle du *Maître de Musique* et Salvagnoli dans celui du *Poète*. (*Ibid.* p. 64).

<sup>63</sup> *Correspondance de Stendhal*, VIII, cit., p. 26.

<sup>64</sup> STENDHAL, *Le Rouge et le Noir. Chronique de 1830* in *Romans et Nouvelles*, I, cit., p. 700-14. Ce texte bref a été publié pour la première fois par R. DAVIS dans *Le Rouge et le Noir. Chronique des chroniques par M. de Stendhal*, Paris, R. Davis, 1928, p. 25-100, puis édité par Henri Martineau in STENDHAL, *Mélanges de littérature*, II. Établissement du texte et préface par H. MARTINEAU. Paris, Le Divan, MCMXXXIII, pp. 337-76, 2 vol., pour paraître ensuite en appendice au roman. (Cf. L.F. BENEDETTO, *Storia di un'autocritica stendhaliana* in « Leonardo », anno IV (1933), p. 4-5 et H. MARTINEAU, *Le cœur de Stendhal*, II, cit., p. 263).

novembre 1832, et rédigée en ces termes : « Monsieur Le Consul, / je possède les deux paquets que vous m'avez envoyés pour Mr Salvaniouis ; j'ai reçu le premier par le Cap[itai]ne Gazzola et le second par la poste ; ces deux paquets partiront le 4 par le *F[rances]co 1e*, je prendrai toutes les mesures nécessaires afin que ces deux paquets parviennent en toute sûreté à leur destination et vous pouvez rester tranquille sur ce point »<sup>65</sup>.

La seconde lettre, envoyée de Rome et datée du 29 octobre 1832<sup>66</sup>, est signée P. Vignet ; Stendhal est inquiet pour l'état de santé de Salvagnoli, qui s'était aggravé le mois précédent, et il espère pouvoir bientôt l'accueillir à Rome, vu que l'avocat montre qu'il a « la bosse de l'éloquence et non celle des voyages », et il saisit cette occasion pour lui décrire sa dernière excursion dans la péninsule. Il l'informe en effet qu'il rentre « d'un voyage au lac Fucino, 70 milles de tour »<sup>67</sup>.

Du 7 au 20 octobre<sup>68</sup>, le consul français avait en effet visité les Abruzzes<sup>69</sup>, une région dont il entendit parler, une des premières fois, par Léon Lambert, qu'il avait connu à Marseille, une ville où, ivre d'amour, il s'était rendu pour suivre une actrice, Mélanie Guilbert, et où il résidera de juillet 1805 à mai de l'année suivante. Lambert lui fut présenté par le négociant grenoblois Louis Tivollier<sup>70</sup>, chez lequel il fut employé jusqu'à ce qu'il obtînt un poste auprès de l'administration militaire de Naples, quasiment au moment où Stendhal quittait Marseille. Il naquit de cette

---

<sup>65</sup> *Stendhal e il « suo » cancelliere, cit.*, p. 69. Annie Collet précise que : « Ce Mr. Salvaniouis est vraisemblablement Vincenzo Salvagnoli, auquel Stendhal annonce l'arrivée de deux paquets dans sa lettre du 2 novembre 1832 ». Cette dernière rejoint Martineau et d'autres critiques sur le fait que la lettre du 26 octobre n'a probablement pas été envoyée à Salvagnoli.

<sup>66</sup> Cette missive a été publiée pour la première fois dans *Le Rouge et le Noir, Chronique des chroniques, cit.*, p. 13-17 ; *Correspondance de Stendhal, VIII, cit.*, p. 27-30. Dans cette édition, établie sous la direction de H. Martineau, la lettre est adressée « au Comte Salvagnoli à Florence » (STENDHAL, *Correspondance, II, cit.*, p. 482-84). Ici, le dédicataire est plus simplement « Vincenzo Salvagnoli ».

<sup>67</sup> STENDHAL, *Correspondance, II, cit.*, p. 482. (V. en outre H. MARTINEAU, *Le calendrier de Stendhal, cit.*, p. 177 ; H. MARTINEAU, *Le cœur de Stendhal, II, cit.*, p. 264).

<sup>68</sup> « 26 octobre 1832. [...] Temps adorable. Je suis revenu depuis peu du lac Fucino, Chieti, Pescara, l'Aquila ; admirables murs d'Alba ». (STENDHAL, *Journal (1818-1842), cit.*, p. 168. Et encore : « 1832 octobre. - Voyage au lac Fucino. Vu Alba, Pescara, Chieti, Aquila, C[ittà] Ducale, Rieti ». (Y. DU PARC, *Quand Stendhal relisait les «Promenades dans Rome», cit.*, p. 43 ; *Correspondance de Stendhal, VIII, cit.*, p. 27 nota n. 2).

<sup>69</sup> Cf. *Viaggiatori francesi in Abruzzo : '800-'900*. A cura di M.-J. HOYET. Chieti, Vecchio Faggio, 1989 ; L. PICCIONI, *Storia del turismo in Abruzzo. Viaggiatori, villeggianti e intellettuali alle origini del turismo abruzzese (1780-1910)*, Cerchio (Aq.), Adelmo Polla Ed., 2000 ; E. ANGELELLI, *André Morel e altri viaggi nell'Abruzzo «fin de siècle», in « Bollettino del C.I.R.V.I. », a. XXI, fasc. I (janvier-juin 2000), p. 121-32.*

<sup>70</sup> Cf. P. ARBELET, *Stendhal épicier ou les infortunes de Mélanie, cit.* ; P. ARBELET, *Louason ou les perplexités amoureuses de Stendhal, cit.* (Louis-Henri Tivollier (1768-1833) était le beau-frère de François Périer-Lagrange, qui épousa en 1808 Pauline Beyle, la sœur de Stendhal, devenant ainsi un parent par alliance).

rencontre une profonde amitié, qui se poursuit jusqu'à la mort de Lambert, advenue en 1832<sup>71</sup>.

Dans une lettre écrite probablement entre fin 1806 et début 1807, Léon, désormais en Italie, envoie à Beyle cette description des Abruzzes : « Les Abruzzes que j'habite sont l'extrémité de l'Appennin. Une portion (l'intérieur) est un désert perpétuel. C'est, je crois, là que le décorateur de *Psyché* a pris ses modèles. Je me rappellerai longtemps de ce coup d'œil en plein midi ; le soleil donnant à plomb sur un nombre considérable de montagnes incultes et arides, sur lesquelles paraissent de loin en loin quelques chênes verts. L'Abruzze ultérieure est plus fertile et plus riche, lorsqu'on descend davantage vers la Pouille »<sup>72</sup>. Dans les *Promenades dans Rome*, portant la date fictive du 18 avril 1828, Stendhal fait allusion à un voyage présumé « à Pesenta sur le lac de Fucino et à Subiaco »<sup>73</sup>, la petite ville historique du Latium située dans la vallée de l'Aniene. Il semble toutefois que le tour des Abruzzes ne se fera réellement que quelques années plus tard, et précisément en octobre 1832, comme l'auteur le mentionne dans sa missive à Salvagnoli.

En observateur attentif et bien informé, Stendhal parcourt à nouveau l'itinéraire qu'il avait suivi dans les Abruzzes, dont il réinterprète les vestiges historiques, et il l'offre à son ami souffrant : il s'arrête en premier lieu sur le lac Fucino<sup>74</sup>, à présent desséché, mais qui était à l'époque le plus ample bassin karstique de l'Italie péninsulaire, situé à 669 mètres au-dessus du niveau de la mer, et occupant une vaste zone de cette montagne. Le Fucino ou Lac de Celano, qui avait représenté une source de vie essentielle pour les anciens peuples du Paléolithique supérieur, commença à représenter un danger pour les populations à l'époque de Jules-César, à cause de ses crues soudaines et dévastatrices. Comme l'écrit Stendhal, l'état des choses et la certitude des effets bénéfiques pour l'agriculture de la conque de Fucino incitèrent l'empereur Claude Tibère à poursuivre le projet de Jules-César et d'en activer le dessèchement. « L'Empereur Claude fit un trou de 6 milles de long sous la montagne »<sup>75</sup>, en creusant dans la roche du Mont Salviano une conduite souterraine

---

<sup>71</sup> Cf. H. MARTINEAU, *Le cœur de Stendhal*, I, cit., p. 196 ; F. MICHEL, *Un ami de Stendhal : Lambert de Lyon* in « Le Divan » n. 271 (juillet-septembre 1949), ; STENDHAL, *Correspondance*, III, cit., p. 934.

<sup>72</sup> STENDHAL, *Correspondance*, I, cit., p. 1234.

<sup>73</sup> STENDHAL, *Promenades dans Rome*, cit., p. 804. (Del Litto remarque au contraire que « Stendhal ne visitera cette région des Abruzzes qu'en l'automne 1832, c'est-à-dire après la publication des *Promenades dans Rome* ». (*Ibid.* p. 1681 note n. 2). Il est probable que Pesenta corresponde à Pescara.

<sup>74</sup> Cf. M. FONDI, *Abruzzo e Molise*, Torino, UTET, 1970, p. 323-329 ; *Guida d'Italia. Abruzzo Molise*, Milano, TCI, 1979, p. 261-264 ; *Il Fucino*, Silvana Ed. d'Arte 1977 ; E. AGOSTINONI, *Il Fucino*, Bergamo 1908. Et encore, C. LIPPI, *Lago Fucino ed emissario di Claudio nella regione de' Marsi*, Napoli 1818, p. IV-208 ; I. STILE, *Relazione del Lago Fucino e dell'emissario di Claudio ecc.* in « Annali Civili del Regno delle Due Sicilie », fasc. CI (1854), p. 39-69 ; N. MARCONI, *Il lago dei Marsi e i suoi dintorni*, Roma 1886, p. IV-164.

<sup>75</sup> STENDHAL, *Correspondance*, II, cit., p. 482.

qui, à travers les Campi Palentini, devait diriger les eaux au Liri ou Garigliano, une rivière qui prend sa source dans la Marsica et se jette dans le Golfe de Gaeta.

Cette œuvre colossale fut inaugurée en 52 ap. J.-C., au cours de l'été ; on améliora ces travaux sous Trajan et Hadrien, mais au Moyen-Âge, suite aux grandes invasions, cette conduite, dont on n'assurait plus la maintenance, cessa de fonctionner et les eaux envahirent à nouveau la conque. Malgré les tentatives effectuées sous Frédéric II, Alphonse I<sup>er</sup> d'Aragon, et à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, on n'obtint quasiment aucun résultat effectif. Ferdinand IV, roi de Naples, commença les travaux d'expurgation de la galerie claudienne, mais ce n'est qu'en 1852 que l'on constitua une société par actions où le duc Alessandro Torlonia, auquel Vittorio Emanuele II décernera le titre de prince du Fucino, souscrivit la moitié de l'immense capital. Cependant, de grandes difficultés techniques et bureaucratiques provoquèrent quasiment l'échec du projet, jusqu'à ce que le duc se vît contraint à acheter le reste des actions pour continuer seul cette difficile entreprise. La conduite Torlonia, longue de 6342 mètres, fut creusée en suivant la direction de la conduite claudienne, mais le lac ne sera véritablement asséché qu'en 1875, même si les travaux d'assainissement se poursuivirent pendant encore la décennie suivante. Lorsque Stendhal écrit qu'« en septembre 1833, l'eau du Fucino coulera dans le Liri »<sup>76</sup>, il fait donc allusion à la gestion précédente des travaux effectués sous le contrôle de Afán de Rivera, directeur de l'Ufficio topografico del Regno di Napoli, auquel Francesco I confia la direction des travaux d'assèchement du lac entre 1826 et 1835.

Après sa longue dissertation sur le Fucino, Stendhal se dirige plus au nord, et évoque Alba Fuentia, l'ancienne ville des Marsi, qui l'attire « par ces murs singuliers qu'on appelle cyclopéens »<sup>77</sup>, où Syphaxe, roi de Numidie, fut relégué par les

---

<sup>76</sup> *Ibid.* Cf. en outre C. AFAN DE RIVERA, *Progetto della restaurazione dell'emissario di Claudio e dello scolo del Fucino*, Napoli 1836, p. XVI-376.

<sup>77</sup> STENDHAL, *Correspondance*, II, p. 482.

Ville de l'antiquité remise récemment à la lumière, Alba Fucens, fondée en 303 av. J.-C. par des colons envoyés par l'Urbs pour contrôler les populations locales belliqueuses, signifie *hauteur* ; en effet, elle se trouve sur trois collines au pied du Velino et occupe une position dominante sur le Fucino ; la petite Rome des Abruzzes est connue pour sa ceinture de remparts, une des plus complètes que l'on connaisse au plan militaire, construite sous forme de polygone. Les énormes remparts sont constitués d'une enceinte continue, que n'interrompt aucune tour, et qui est percée de quatre portes. C'est ici que l'on reléguait les souverains qui avaient été vaincus par les légions romaines. (Cf. *Alba Fucens* in *Études de Philologie, d'Archéologie et d'Histoire anciennes* publiées par l'Institut Historique Belge de Rome, XII-XIII, I-II, Bruxelles 1969 ; F. DE RUYT, J. MARTENS, *Les Annales d'Alba Fucens* in *Alba Fucens*, II, Bruxelles-Roma 1969 ; J. MARTENS, *Alba Fucens. Rapports et études* in *ibid.* ; J. MARTENS, *Alba Fucens*, Lovanio 1981 ; K. MAES, F. VAN WONTERGHEM, *Il settore sud-est del centro monumentale di Alba Fucens*, Acta A-Lov, XXIV, 1985, pp. 119-137). Je signale en outre l'exposition *Effetto Alba Fucens* (Avezzano, Villa Torlonia, juillet-décembre 2002). Dans l'éd. Martineau, on lit : « Alba fuentia », écrit en minuscule.

Romains<sup>78</sup>. Dans son récit, Stendhal souligne encore la beauté du paysage des collines de Chieti, « ville située comme Volterra » et liée au souvenir douloureux de Métilde Viscontini Dembowski<sup>79</sup>, car sa situation géographique lui rappelle les doux paysages de la Toscane. Après une rapide allusion à l'Aquila, où c'est « l'hiver », dans la mesure où la ville est à une altitude de 700 mètres, Beyle pousse jusqu'à Antrodoco, l'antique *Interocrium*, site d'une grande beauté et point de convergence de deux vallées des Apennins, où les gorges sont nettement marquées. C'est un lieu de thermes alimentées par des eaux sulfureuses<sup>80</sup>.

La relation de ce voyage s'interrompt ici pour retourner, brusquement, à la réalité florentine. Pleinement imprégné du souvenir de séjours si enrichissants, Stendhal présente ses hommages à une des amies de Salvagnoli : M<sup>me</sup> Gio[rdani], épouse de Pietro, M<sup>me</sup> Enrichetta, fille du marquis Pietro Torrigiani, à sa mère qui, au dire de Beyle, « a toute la grâce de M<sup>lle</sup> Mars »<sup>81</sup> et à sa sœur « qui ne conspire pas, malgré son beau nom de Poz »<sup>82</sup>. Stendhal fait allusion à Eleonora, qu'une tendre amitié lie à Salvagnoli lui-même, et qui a épousé en 1822 Gaetano de' Pazzi. L'absence de l'autographe ne permet pas de vérifier plus nettement le texte ; toutefois, il semble que « de Poz » doive être lu comme « de Paz », vu le jeu de mots de Stendhal, selon lequel, même si elle s'appelle « de Paz », la marquise ne conspire pas, ce qui est une claire allusion à la conjuration des Pazzi<sup>83</sup>.

---

<sup>78</sup> Syphaxe (? - Rome 201 env. av. J.-C.), souverain des Massaessyles, une population de la Numidie occidentale, s'allia tout d'abord aux Romains, pendant la Seconde Guerre punique, du fait de ses visées expansionnistes, puis aux Carthaginois et prit possession du royaume de Massinissa. Il fut vaincu par Scipion, privé de son royaume et, comme le fait remarquer Stendhal, confiné à Alba Fucens. Il fut ensuite conduit à Rome, et tué. (Cf. TITE LIVE, 24,48,2 ; 28,17,5 ; 30, 17,3 ;30,45,4 et PLINE L'ANCIEN, *N. Hist.* , 5,19).

<sup>79</sup> Chieti se trouve à une altitude de 330 mètres au-dessus du niveau de la mer et Volterra à 555 mètres, ces villes sont donc construites toutes les deux sur des sommets et sont très anciennes. Chieti est l'antique *Taete*, chef-lieu des Marrucini, alliés de Rome pendant les guerres contre Hannibal. Volterra, d'un aspect moyen-âgeux, a un passé de riche lucumonie étrusque.

<sup>80</sup> Comme la *Interocrium* romaine est située entre les montagnes, elle fut le siège, pendant le Haut Moyen-Age, d'un *gastaldo* des ducs de Spoleto et fut le théâtre de différentes guerres. Assiégée par Frédéric II en 1231, elle fut détruite par les Aquilani en 1362, puis elle opposa une farouche résistance en 1494 aux soldats de Charles VIII. Dans les Gorges d'Antrodoco, situées à proximité, le peuple insurgé battit les Français en 1799.

<sup>81</sup> Anne-Françoise Boutet-Monvel (1779-1847), mieux connue sous le nom de M<sup>lle</sup> Mars, fut une actrice dramatique de très grand talent. Stendhal l'admirait profondément et ne manquait jamais une occasion pour faire l'éloge de son élégance et de son art. Par exemple, le « 17 prairial an XII [6 juin 1804] », il fait cette réflexion, après avoir assisté au Théâtre-Français à une pièce de J.-F. Collin d'Harleville, *L'optimiste* : « M<sup>lle</sup> Mars joua comme un ange un rôle qui ne signifie rien ». (STENDHAL, *Journal (1801-1817)*, *cit.*, p. 81).

<sup>82</sup> STENDHAL, *Correspondance, II, cit.*, p. 482.

<sup>83</sup> La conjuration des Pazzi fut ourdie le 26 avril 1478 par Francesco et Iacobo de' Pazzi, avec la complicité du pape et de l'archevêque de Pise, Francesco Salviati, pour tuer Lorenzo et Giuliano de' Medici et s'assurer ainsi la domination de Florence. Mais le complot échoua. Dans le chapitre XXI de la

L'auteur, qui alterne emploi consulaire et longs séjours à Rome, regrette de ne pas pouvoir fréquenter l'aimable société qui se réunissait à Palazzo Torrigiani et se demande : « Hélas, pourquoi le palais Torrigiani n'est-il pas à Rome? ». <sup>84</sup> En effet, lorsqu'il se trouvait dans la ville toscane, en compagnie de son ami Vincenzo, il fréquentait régulièrement, comme nous l'avons vu, la demeure du marquis, tout comme sa loge de second ordre, au n° dix-huit du Teatro della Pergola. <sup>85</sup> Dans *Henry Brulard*, Stendhal raconte l'anecdote suivante, relative à Pietro Torrigiani, « gros joueur dans sa jeunesse et fort accusé de gagner comme il ne faut pas » <sup>86</sup> : ses trois enfants auraient dissipé des sommes considérables au jeu et pour leur éviter la gêne de devoir s'adresser directement à leur père, le marquis mit à leur disposition « 3000 fr[ancs] » auprès d'un vieux et fidèle portier pour régler leurs dettes et pour servir d'intermédiaire entre lui-même et ses fils, au cas où cette somme serait entièrement dépensée.

Puis, après ses salutations fort chaleureuses à ses amis florentins, Stendhal introduit un argument, déjà annoncé dans sa missive du 26 octobre, qui finira par l'emporter sur tous les autres, par choix et par ordre d'importance. Le problème saillant est encore une fois lié à la reconnaissance qu'il espère voir attribuée au *Rouge et Noir* dans les pages de l'*Antologia*. Il n'y a pas lieu de s'étonner de cette requête, fondée sur une confiance inconditionnelle, vu la profonde amitié qui liait Stendhal à Salvagnoli. En effet, l'écrivain n'enverra, à l'avocat d'Empoli, que l'« ossature ; vous, vous devez donner chair et pulpe à ce squelette » écrit-il, « et également merci, si vous avez le temps de le faire » <sup>87</sup>. Il espère que Salvagnoli ne cédera pas à la paresse et qu'il ne se contentera pas de traduire simplement le texte en question dans sa langue, « [a]uquel cas » - conclut Stendhal - « cela restera obscur en diable, ennuyeux, enfin tout ce qu'il y a de pis. Un extrait de roman obscur et ennuyeux ! » <sup>88</sup>, et il l'invite à donner à ces pages un style « à la Métastase ». Le processus que Stendhal suggère à Salvagnoli de suivre vise à déconstruire le sens de l'écrit, pour en extraire les lieux de préférence, intimement liés à la fonction de *Le Rouge et le Noir*, en tant que modèle de la société française de province, et à sa réception dans la France de Louis-Philippe. Et ici Stendhal retient ses propos, car il craint qu'ils

---

*Vie de Henry Brulard*, Stendhal fait allusion à Eleonora de' Pazzi, une femme d'une grande beauté, « dont les beaux yeux [lui] avaient inspiré une si vive admiration en 1817 ». (STENDHAL, *Vie de Henry Brulard*, cit., p. 730 ; STENDHAL, *Rome, Naples et Florence (1826)*, cit., p. 486 et 504).

<sup>84</sup> STENDHAL, *Correspondance*, II, cit., p. 482.

<sup>85</sup> Le Teatro della Pergola, situé aux numéros 12 et 13 de la rue du même nom, fut construit dans les locaux d'un ancien séchoir de l'Arte della Lana (ou corporation des lainiers) sur un projet de F. Tacca pour l'Accademia degli Immobili de 1652 à 1661. Suite à de nouvelles restructurations, il devint le théâtre du Grand-duché et il demeure aujourd'hui encore le théâtre le plus prestigieux de Florence. (Cf. P. ROSELLI, G.C. ROMBY, O. FANTOZZI MICALI, *op. cit.*, p. 156-79).

<sup>86</sup> STENDHAL, *Vie de Henry Brulard*, cit., p. 730.

<sup>87</sup> STENDHAL, *Correspondance*, II, cit., p. 483.

<sup>88</sup> *Ibid.*

n'éveillent les soupçons de la police du Grand-duché. En effet, il n'entend pas parler à l'avocat d'Empoli « de choses qui pourraient faire arrêter [sa] lettre » ; il sait de manière certaine que Salvagnoli a été convoqué par le Préfet, même s'il n'est pas véritablement au courant des faits. Le diplomate français ne cache pas une certaine inquiétude et avoue qu'il vit « dans une complète ignorance » du sort de Vincenzo Salvagnoli qui, comme nous le verrons, accusé de conspiration, sera emprisonné en 1833 dans la Fortezza Vecchia de Livourne<sup>89</sup>.

La réflexion sur le roman, qui est aussi l'occasion de révéler des émotions profondes, est suivie du compte rendu d'un événement dont on parla beaucoup au sein de la diplomatie romaine, événement relatif à l'arrivée de l'ambassadeur russe dans les États de l'Église, M. Nicolas de Gourieff, qui avait fait venir de Rotterdam « 340 colis de belles choses pour tenir maison. Voilà du luxe ! »<sup>90</sup>. Stendhal ne manque pas de saluer les amis florentins qui gravitent autour du cénacle du Palazzo Buondelmonti, tout comme la famille Bartolommei, proche de Salvagnoli. Après avoir fait l'éloge du milieu libéral de Palazzo Torrigiani, Beyle annonce sa visite pour l'hiver suivant ; en effet, il sera à nouveau dans la ville toscane en novembre.

Dans son récit du quotidien, Beyle insère à présent une parenthèse sur ses lectures les plus récentes et il confie à son ami qu'il a trouvé « bavard[s] et assez ennuyeux les deux volumes de Guillon »<sup>91</sup>. Dans sa contribution mensuelle au « New Monthly Magazine », consacrée aux publications étrangères, Stendhal avait présenté, en avril 1825, un bref compte rendu des *Mémoires de M. l'Abbé Guillon pour servir à l'Histoire de la Ville de Lyon, pendant la Révolution*<sup>92</sup>, où il soulignait que l'abbé Aimé Guillon fut chassé de Paris par la police napoléonienne et qu'il se réfugia à Milan où il fut bien accueilli par le vice-roi d'Italie, Eugène de Beauharnais. Intrigant et querelleur, il eut maille à partir même avec Ugo Foscolo et lors de son retour dans sa patrie, il publia le volume consacré à l'histoire de Lyon qui connut un grand succès parmi les « *hobereaux* ou propriétaires terriens du midi de la France ». Cet ecclésiastique, souligne encore Stendhal, avait si mauvaise réputation que son homonyme, l'abbé

---

<sup>89</sup> T. FRACASSINI, *La prigionia di Vincenzo Salvagnoli a Livorno (F.D. Guerrazzi e V. Salvagnoli)* in « Bollettino Storico Livornese », a. II, n. 1 (1938), p. 69-83.

<sup>90</sup> STENDHAL, *Correspondance*, II, cit., p. 483.

<sup>91</sup> *Ibid.* Il existe deux Guillon et Stendhal les connaissait tous les deux. Le premier, « Abbé Aimé, dit Guillon de Montléon, pseud. G. Andry et Genest », comme on peut le lire dans les catalogues de la Bibliothèque Nationale de Paris, un pseudonyme ajouté pour ne pas être confondu avec son homonyme, était lui aussi un ecclésiastique et a vécu à la même époque. On reporte également sa date de naissance, le 24 mars 1758, à Lyon. (Cf. en outre, J.-M. QUERARD, *La France Littéraire ou Dictionnaire Bibliographique...*, tome III, Paris, Maisonneuve & Larose, 1964, p. 540).

<sup>92</sup> STENDHAL, *Chroniques pour l'Angleterre. Contributions à la presse britannique*. Tome III. - 1825-1826, cit., p. 84. (Le lieu bibliographique exact est : A. GUILLON, *Mémoires pour servir à l'histoire de la ville de Lyon*, Paris, Baudouin, et Gauthier frères, 1824, 3 vol.)

Marie-Nicolas-Sylvestre Guillon, dut publier un libelle intitulé *Des deux abbés Guillon*<sup>93</sup>, où il expliquait qu'il n'avait rien à voir avec l'auteur des *Mémoires*.

En mai de l'année précédente, Stendhal avait également envoyé, dans la même section du périodique de Londres, la recension qu'il avait faite d'une œuvre précédente de l'abbé Guillon, et plus précisément les *Mémoires pour servir à l'Histoire du Siège de Lyon*. Par l'Abbé Guillon<sup>94</sup>. Le jugement exprimé par ce critique anticlérical et progressiste à l'encontre de cet ultra est des plus sévères. Dans une partie de son commentaire, on peut lire : « Les habitants [de Lyon] accusent l'abbé d'avoir rempli son livre des plus grossiers mensonges. M. Guillon est un jésuite et, par conséquent, il a écrit pour favoriser les intérêts des jésuites »<sup>95</sup>.

Or, il n'est pas possible d'établir avec exactitude à quelle œuvre se réfère Stendhal dans sa lettre à Salvagnoli et lequel des deux Guillon en était l'auteur ; on ne peut que supposer qu'il s'agisse des *Mémoires*, vu le renvoi successif à ceux de Sully. En effet, dans sa recension pour le « New Monthly Magazine », Stendhal qualifie de « mémoires » l'*Histoire du siège de Lyon*, publiée en deux volumes en 1797; il semble en outre important de souligner que les problèmes de Lyon et d'autres villes du Midi sont le sujet d'une lettre envoyée à Mons. Peraldi, délégué apostolique à Civitavecchia, qui le précédait de peu<sup>96</sup>.

Dans la dernière partie de la missive, le « fidèle compagnon » demande à Salvagnoli s'il a lu « les mémoires de M. de Mortemart, publiés comme ceux de Sully, par son secrétaire M. Mazas »<sup>97</sup>. Pendant la révolution de 1830, et plus précisément le 29 juillet, le duc de Mortemart, appartenant à une des familles les plus proches de Charles X<sup>98</sup>, fut chargé par le monarque – mais il n'y parvint pas – de former un nouveau ministère qui devait comprendre deux membres éminents de l'opposition modérée : le baron Gérard et Casimir Périer. Mortemart perdit un temps précieux en allant et venant entre Saint-Cloud, résidence d'été du roi, et Paris, et il ne fut pas à la hauteur de la situation. Charles X, se sentant en difficulté, préféra s'éloigner et se rendre vers Cherbourg, et se réfugia tout d'abord en Écosse, puis en Autriche. C'est effectivement Alexandre Mazas, officier de l'État-Major, nommé par Charles X

---

<sup>93</sup> *Ibid.* Le catalogue de la B.N. reporte comme date de naissance de l'abbé l'année 1760, tandis que Quérard donne le premier janvier 1766 à Paris. La date de la mort est la même, advenue en 1847.

<sup>94</sup> STENDHAL, *Chroniques pour l'Angleterre. Contributions à la presse britannique*. Tome II. – 1823, *cit.*, p. 192-93. (Le titre exact de l'écrit est *Histoire du siège de Lyon, des événements qui l'ont précédé, et des désastres qui l'ont suivi*, Paris, Ad. Leclerc, 1797, 2 vol. *Royaliste*; l'abbé Guillon refusa de prêter serment à la constitution. À partir de 1816, il fut Conservateur de la Bibliothèque Mazarine et fut longtemps persécuté pour son gallicanisme).

<sup>95</sup> *Ibid.* p. 193.

<sup>96</sup> Cf. STENDHAL, *Correspondance*, II, *cit.*, p. 475.

<sup>97</sup> *Ibid.* p. 483.

<sup>98</sup> Cf. STENDHAL, *Chroniques pour l'Angleterre. Contributions à la presse britannique*. Tome VII. -1825-1826, *cit.*, p. 49.

secrétaire du dernier Président du Conseil des Ministres, qui raconta le déroulement des faits<sup>99</sup>.

À propos de l'allusion aux mémoires de Maximilien de Béthune, seigneur de Rosny, puis duc de Sully, ministre de Henri IV, qui furent effectivement rédigés par ses secrétaires<sup>100</sup>, nous rapportons également cette note, tirée de la *Bibliographie Universelle* qui explique davantage encore l'assertion de Stendhal : « La forme du récit est des plus bizarres : les secrétaires de Sully racontent à leur maître les circonstances de sa vie, qu'il devait certainement mieux connaître que personne. On a pensé que ses secrétaires, si bien instruits, sont des personnages supposés, mis en scène pour éviter à Sully l'embarras de raconter lui-même ses actions »<sup>101</sup>. Il est également opportun de signaler que dans le catalogue de la bibliothèque du cabinet littéraire Molini de Florence, que Stendhal connaissait et fréquentait, on pouvait trouver les *Mémoires* du duc de Sully<sup>102</sup>.

À la fin de la lettre, rédigée dans un style très dense, qui révèle la grande complicité avec son destinataire et s'apparente à une rencontre source de profondes émotions, Stendhal informe son ami que « les Potenti sont [...] encore à Rieti et se portent bien »<sup>103</sup> - lire Potenziani. En effet, Stendhal fait allusion au marquis Lodovico

---

<sup>99</sup> A. MAZAS, *Saint-Cloud, Paris et Cherbourg. Mémoires pour servir à l'histoire de la révolution de 1830. Mission de M. le duc de Mortemart pendant la semaine de juillet. Nouveaux détails politiques sur le voyage de Cherbourg.* Paris, Urbain Canel ; Adolphe Guyot, 1832.

<sup>100</sup> « Dès 1611, avec une équipe qu'il forma, il entreprit la rédaction des *Mémoires des sages et royales économies d'Etat de Henry le Grand*. La forme qu'il donna à ce volumineux écrit est particulière : un secrétaire est censé l'interpeller et lui rappeler des faits passés qu'il a vécus. Ce stratagème lui permit de se mettre en valeur et de s'adresser des compliments qu'il n'aurait pu se faire s'il s'était exprimé à la première personne. Plus fâcheux : il a introduit dans ses mémoires bien des documents. Il n'est pas exclu qu'il en ait fabriqué plusieurs et qu'il en ait falsifié d'autres. On notera que, pour satisfaire sa vanité, il a inséré des lettres de la reine Marguerite, qu'il prétendait vouloir aider à obtenir d'importants avantages lors de l'annulation de son mariage, dont il a modifié le début : elle l'y appelle 'mon cousin' (1598-1599), alors qu'il ne fut duc et pair qu'en 1606, pouvant alors seulement mériter ce titre ». (A. JOUANNA, J. BOUCHER, D. BILOGHI, G. LE THIEC, *Histoire et Dictionnaire des Guerres de Religion*, Paris, Laffont, 1998, p. 724).

<sup>101</sup> SULLY, *Mémoires, ou Les Œconomies royales de Henry-le Grand*, (Nouv. édit.) Amsterdam (Trévoux) 1723, 12 vol. C'est l'auteur qui fit imprimer cette œuvre dans son propre château, en 1638. Sully naquit à Rosny-sur-Seine en 1559 (ou 1560) et mourut dans le château de Villebon, près de Chartres, en 1641. Stendhal fait allusion à l'« immortel Sully » dans *l'Esquisse de la société, de la politique et de la littérature, XIII in Chroniques pour l'Angleterre. Contributions à la presse britannique*. Tome VI. - 1825-1826, *cit.*, p. 395. (Cf. en outre, L. AVEZOU, *Sully à travers l'histoire. Les avatars d'un mythe politique*, Genève, Droz, 2001).

<sup>102</sup> *Mémoires du Duc de Sully*, Liège 1788, 10 vol. in *Catalogo dei libri che si trovano attualmente vendibili presso Molini, Landi, cit.*, p. 29. Ce catalogue, qui sortait aussi à l'étranger dans les librairies Molini, fut mis à jour jusqu'en 1840.

<sup>103</sup> STENDHAL, *Correspondance, II, cit.*, p. 483-84.

Potenziani<sup>104</sup>, prince de San Mauro, gouverneur de la Banca Romana, et à sa famille qui résidait dans les alentours de Rieti, dans leur somptueuse villa de campagne à Colle San Mauro, « une belle propriété, dans un parc immense, avec des collines et des étangs, endroit très romantique et attachant »<sup>105</sup>, lorsqu'elle n'était pas à Rome. Il est donc probable, comme le remarque Martineau, que pendant l'excursion dans les Abruzzes, une fois à Rieti, « Beyle, qui l'estimait et était lié avec sa famille, ne passa certainement pas à sa porte sans y heurter »<sup>106</sup>.

Le marquis de Rieti était né en 1784 de Antonio et Albisia Fabroni de Pistoia. Il commença ses études au Collegio Tolomei de Sienne, puis les poursuivit au Collegio Romano et révéla très tôt un don précoce dans le domaine de l'économie et de l'agriculture. Il s'occupa en effet de la culture du coton dans la campagne romaine, dont on avait interrompu le commerce pendant la période napoléonienne, et il laissa un opuscule qu'il dédia au général Miollis, intitulé : *Istruzioni sulle probabilità di naturalizzare il cotone* (Instructions sur les probabilités de naturaliser le coton). C'était un homme éclectique, et il fut nommé en 1835 gouverneur de la Banca Romana, en 1841 président de la Camera di Commercio de Rome, puis consul à vie de l'Arte Agraria, conseiller d'État et député pour la province de Rieti<sup>107</sup>. Il se rendit également en Angleterre pour étudier les innovations en matière d'agronomie et à son retour il appliqua, sur ses propres terrains, les derniers progrès effectués dans le domaine agricole. En 1836, il fut aussi l'exécuteur testamentaire de Madame mère, Letizia Ramolino Bonaparte. Il s'est éteint en 1854 et il repose à Rieti, dans l'église de San Francesco. En 1814, il a épousé Angelica, fille de Laura Boerio et de Antoine

---

<sup>104</sup> Cf. M. MICHAELI, *Memorie storiche della città di Rieti e dei paesi circostanti*, IV, Rieti 1898 ; A. SACCHETTI SASSETTI, *Rieti nel Risorgimento italiano (1796-1870)*, Rieti, Tip. Trinchi, 1911 ; F. SERENELLI, *I Potenziani : storia di una famiglia in Una banca, la sua città. Rieti 1846-1996*. A cura di G. FORMICHETTI e R. MARINELLI. Rieti, 1996 ; A. DI NICOLA, *Da Rieti a Chicago. La biografia di un realizzatore : Lodovico Spada Potenziani*. Pref. di G. PARLATO. Rieti, Amministrazione Comunale di Rieti, 2002.

<sup>105</sup> Cit. in Y. DU PARC, *Quand Stendhal relisait les «Promenades dans Rome»*, cit., p. 43-44.

<sup>106</sup> H. MARTINEAU, *Le cœur de Stendhal*, II, cit., p. 264. Le marquis est cité par Stendhal, toujours avec le plus grand respect, dans une lettre, écrite à Rome le 19 juillet 1831, à l'homme d'état, le comte Roederer (STENDHAL, *Correspondance*, II, cit., p. 327) ; il est également mentionné dans une missive au comte de Rigny envoyée de Civitavecchia le 26 octobre 1834 (*Ibid.* p. 710) et dans une autre plus tardive, envoyée au duc de Broglie, datant probablement de 1835, où il est cité parmi les plus grands experts de science des finances de Rome. (STENDHAL, *Correspondance*, III, cit., p. 121). Dans une lettre de Salvagnoli à J.-P. Vieusseux, envoyée d'Empoli le 23 décembre 1829, l'avocat retrace un bref portrait de son frère bien-aimé Giuseppe, mort depuis peu, qui fut depuis l'année 1826 le précepteur du jeune marquis Giovanni, fils de Lodovico Potenziani, décédé à l'âge de 28 ans en 1845. Dans une autre missive de Florence, datée du 6 février 1833, et adressée au même destinataire, on peut lire : « Le M.e Potenziani est toujours en Corse. Il doit, à son retour, passer par ici. Je ne manquerai pas de vous prévenir ». (E. MANCINI, *Tra carteggi del Risorgimento. Lettere inedite di V. Salvagnoli a GP. Vieusseux*, cit., p. 96 e 100 ; A. BOTTACIN, *Una comune amicizia di Vincenzo Salvagnoli e Stendhal: i marchesi Potenziani. Con documenti inediti*, cit.

<sup>107</sup> Cf. A. DI NICOLA, *op. cit.*, p. 40 et suiv.

Christophe Saliceti, l'homme politique corse<sup>108</sup>, dont la fille aînée, Caterina, avait contracté mariage avec l'aristocrate napolitain, Don Giuseppe Caracciolo, prince de Torella, duc de Lavello. Stendhal maintint toujours des relations cordiales non seulement avec Lodovico Potenziani, mais aussi avec la marquise Angelica et sa sœur, la princesse Caracciolo. Peut-être, comme le note Crouzet, eut-il aussi « des vellétés de coquetterie »<sup>109</sup> à l'égard de la belle Madame Potenziani. À ce propos, dans les *Souvenirs d'égotisme*, on peut lire : « Je suis vif, passionné, fou, sincère à l'excès en amitié et en amour jusqu'au premier froid. Alors, de la folie de seize ans je passe, en un clin d'œil, au machiavélisme de cinquante et, au bout de huit jours, il n'y a plus rien que *glace fondante*, froid parfait. (Cela vient encore de m'arriver ces jours-ci *with lady* Angelica, 1832, mai) »<sup>110</sup> - qui semble bien être Madame Potenziani. Lysimaque Tavernier, chancelier de Stendhal, paraît avoir connaissance du trouble éprouvé par le consul puisque dans une missive qu'il lui a adressée, il reporte une indiscretion sur les Potenziani, selon lequel « Mr P[otenziani] s'y rend tous les soirs [dans une maison de plaisir] et passe quelques heures avec des jeunes filles, et enfin que Mad[ame] la M[arqui]se P[otenziani] est courtisée par un Avocat »<sup>111</sup>.

Enfin, pour inciter Salvagnoli à le rejoindre, ce qui l'aurait comblé de joie, il révèle un agréable épisode de ses journées romaines, relatif à une « *tesa* ou chasse aux alouettes »<sup>112</sup> (terme dérivant du fait que l'on tendait des filets pour la chasse aux oiseaux, sans recourir aux armes à feu), en compagnie de deux des plus belles dames de la ville pontificale.

Annonçant quelques jours plus tard, et plus exactement le deux novembre 1832, à Salvagnoli lui-même, l'envoi de « 2 paquets [qui] arriveront de Livourne le 6

---

<sup>108</sup> Antoine-Christophe Saliceti (ou Salicetti) (1757-1809) fut membre de la Convention et il promut l'union formelle de la Corse à la France. Il fut commissaire de la République Française en Italie, fiduciaire de Napoléon, Ministre de la Police et de la Guerre dans le Royaume de Naples, tout d'abord sous Joseph Bonaparte, puis sous Joachim Murat. Il mourut mystérieusement, sans doute empoisonné. Angelica Potenziani, née à Corté en Corse, en 1792, était encore dans un monastère à Florence à la mort de son père et elle était promise au prince de Caramanico, mais en 1814, elle épousa en fait le marquis Potenziani, dont elle eut cinq enfants, Giovanni, Sofia, Carolina, Laura et Luisa. La marquise s'éteindra à Rome en 1854, où elle repose dans la Chiesa del Gesù. (Cf. A. SACCHETTI SASSETTI, *Angelica Potenziani Saliceti*, Rieti, Tip. Nobili, 1962 ; A. DI NICOLA, *op. cit.*).

<sup>109</sup> M. CROUZET, *Stendhal ou Monsieur Moi-même*, *cit.*, p. 601.

<sup>110</sup> STENDHAL, *Œuvres intimes*, *II, cit.*, p. 493.

<sup>111</sup> *Stendhal e il «suo cancelliere»*, *cit.*, p. 169.

<sup>112</sup> STENDHAL, *Correspondance*, *II, cit.*, p. 484. Contrairement à son créateur, Fabrice del Dongo « avait emprunté un vieux fusil à un coup, il tira quelques alouettes ; l'une d'elles blessée alla tomber sur la grande route ». (STENDHAL, *La Chartreuse de Parme* in *Romans et Nouvelles II*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1968, p. 193). Dans l'édition de Martineau de la *Correspondance*, on lit : « Tesa » avec la majuscule.

ou 7 »<sup>113</sup>, Stendhal commence une nouvelle missive – la troisième très précisément – adressée à un ami auquel il confie de plus en plus souvent ses sensations les plus secrètes. Il avait une telle estime et une telle confiance en son noble ami qu’il pouvait compter sur son silence absolu à propos de ce pli précieux, que le bateau à vapeur *Francesco I*<sup>114</sup> devait laisser au port de Livourne. Ce pli contenait en effet la recension, établie sous forme de lettres, et connue sous le nom de *Projet d’article sur Le Rouge et le Noir* qui, une fois traduite et réélaborée par Salvagnoli, devait trouver une place, selon le souhait de l’auteur, parmi les pages de l’*Antologia*. Comme nous l’avons déjà mentionné, cette chose resta sans suite, bien que parmi les documents de Salvagnoli, conservés à la Biblioteca Nazionale Centrale de Florence, il y ait quelques feuillets, que j’ai édités récemment, datés du « 23 nov. [1832] » et intitulés : *Dei romanzi in Francia e del romanzo in particolare di M. S[tendhal] le R[ouge] et le N[oir]*<sup>115</sup>.

Après une allusion au commentaire critique signé de Giuseppe Montani sur les *Promenades dans Rome*, qui lui valut les applaudissements d’un des salons vénitiens les plus amusants, sans doute celui de Marina Benzon ou de Caterina Polcastro, que Stendhal, consul à Trieste<sup>116</sup>, fréquentait pendant ses séjours dans la Sérénissime, il aborde à nouveau la question de *Le Rouge et le Noir*, et Stendhal informe Salvagnoli qu’il lui joint « un article de M. J[ules] J[anin], romancier qui n’aime pas les romanciers »<sup>117</sup>, et il lui demande de le lui rendre. Il insiste de nouveau, entre les lignes, sur la sortie de son roman en France et sur ses répercussions dans le monde

---

<sup>113</sup> *Ibid.* La lettre fut publiée pour la première fois par Ronald Davis dans *Le Rouge et le Noir. Chronique des chroniques*, cit., p. 18-20 et rapportée par Martineau dans le huitième volume de la *Correspondance de Stendhal*, cit., aux p. 31-34.

<sup>114</sup> La ligne Livourne-Civitavecchia était régulièrement desservie par des bateaux à vapeur français, napolitains et toscans. Le *Francesco I* faisait partie de la marine napolitaine. « Bateaux napolitains. *Maria Christina* [sic.], *François 1<sup>er</sup>* et *Mongibello* de la Maison Auguste Viollier de Naples./ Chaque mois, un de ces bateaux était destiné à la navigation de la Sicile touchant une seule fois Malte. Les deux autres devaient arriver à Civita-Vecchia, venant de Naples, les 8, 18, 28 de chaque mois, et les 9, 19 et 29, venant de Marseille ». (*Appendice. Tableau de la navigation à vapeur en Méditerranée 1830-1840* in STENDHAL, *Correspondance Générale, IV (1831-1833)*, cit., p. 750).

<sup>115</sup> Cf. L.F. BENEDETTO, *Storia di un’autocritica stendhaliana*, cit. ; V. SALVAGNOLI. *Dei romanzi in Francia e del romanzo in particolare di M. Stendhal «Le Rouge et le Noir» (1832)*. Inedito. Con integrazioni autografe e postille di STENDHAL. A cura di A. BOTTACIN. Prefazione di M. DI MAIO. Nota di L. MAZZIOTTA. Firenze, Polistampa, 1999.

<sup>116</sup> Cf. L. FARGES, *Stendhal diplomate*, cit., pp. 31-38 ; R. DOLLOT, *Les journées adriatiques de Stendhal*, Paris, Argo, 1929 ; A. BOTTACIN, *Passeggiando a Venezia con Stendhal*, in *Stendhal, l’Italie et le voyage. Mélanges offerts à V. Del Litto*. Textes rassemblés par E. KANCEFF. Moncalieri, C.I.R.V.I., 2003, pp. 73-93.

<sup>117</sup> STENDHAL, *Correspondance, II*, cit., p. 484 ; J. JANIN, «*Le Rouge et le Noir, chronique de 1829*», par M. de Stendhal in *Henri Beyle-Stendhal*, cit., pp. 65-75. L’article de Janin fut publié dans le *Journal des débats* du 26 décembre 1830. (Cf. en outre *Stendhal sous l’œil de la presse contemporaine*, cit., pp. 567-622 ; R. DAVIS, Avertissement in STENDHAL, *Le Rouge et le Noir. Chronique des chroniques*, cit., pp. 8-9).

de la littérature et de la presse. En effet, les quotidiens et les périodiques consacrèrent un ample espace à l'œuvre de Stendhal mais, « [p]armi les recensions dictées à chaud, la seule qui présentât quelques réflexions circonstanciées était celle de Jules Janin, même si ce dernier portait davantage d'intérêt aux scènes fortes et crûment réalistes qu'aux qualités profondes de l'œuvre et à ce qu'elle apportait de nouveau au roman français »<sup>118</sup>.

Quoi qu'il en soit, la lecture de Janin<sup>119</sup> devient pour Stendhal, malgré les critiques dont elle a fait l'objet, une occasion pour relancer le discours sur la transformation du roman en France, étroitement lié à l'évolution historico-sociale du pays. En remettant ainsi à l'ordre du jour la matière de *Le Rouge et le Noir*, Stendhal parvient à nouveau à instaurer un discours qui lui tient à cœur, visant à reporter l'attention sur la construction moderne de l'affaire Julien Sorel. En effet, écrit Beyle à son ami d'Empoli, en Angleterre et en France, le roman est en train de remplacer, au plan des habitudes, le spectacle théâtral. Or, en Italie aussi, on va au théâtre davantage pour admirer le talent d'« un bon acteur comme Vestris [*sic.*], [d'] une excellente actrice comme M<sup>lle</sup> Marchioni [*sic.*] »<sup>121</sup> que pour la pièce en soi. Sur la scène - poursuit Stendhal en reprenant ce qu'il a écrit dans son *Projet d'article* - il n'y a aucun renouvellement, ce qui est lié, tout particulièrement, au rigorisme moral qui tenaille la France, une nation qui est bien différente de la nation « gaie, amusante, un peu libertine, qui de 1715 à 1789 fut le modèle de l'Europe »<sup>122</sup>. Donc, pourquoi ne pas faire bouger les idées et les habitudes désuètes et surannées, en les alimentant de visions plus modernes, censées intervenir efficacement sur un terrain désormais privé de toute innovation ? Stendhal souligne la finalité et l'importance du roman, comme *Le Rouge et le Noir*, par exemple, pour son approche de la nouveauté et de la modernité.

La lettre s'interrompt ici et est reprise le lendemain. L'auteur s'arrête encore une fois sur le profond sentiment qui le lie à Florence, et en particulier à Vincenzo Salvagnoli, un juriste qui « [c]onsidérerait tout avocat comme un très noble magistrat

---

<sup>118</sup> E. FACCIOLI, Nota introduttiva a *Il rosso e il nero. Cronaca del 1830*, Torino, Einaudi, 1993, p. XII.

<sup>119</sup> Cf. J. JANIN, *op. cit.*

<sup>121</sup> STENDHAL, *Correspondance, II, ibid.*

Le Vestris cité ici est en réalité le célèbre acteur de théâtre Luigi Vestri dont Stendhal francise le nom en souvenir de la famille de danseurs florentins bien connue, qui domina le monde du ballet français du milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle au début du XIX<sup>e</sup>. Vestri est né à Florence en 1781. Grand acteur de genre, il fut admiré de M<sup>me</sup> de Staël, de Di Breme et Byron ; il excellait dans la comédie goldonienne. Tommaseo le définit un « artiste consommé et sincère ». Il mourut à Bologne en 1841.

Carlotta Marchionni (1796-1861), une grande actrice comique et tragique, fit ses débuts sur scène en 1810. Stendhal l'avait remarquée la première fois à Florence dans *Oreste* d'Alfieri, du fait aussi de sa ressemblance avec Mélanie Guilbert. Cinq ans plus tard, elle triomphait dans la pièce *Francesca da Rimini* de Silvio Pellico. En 1823, elle entra dans la Compagnia Reale Sarda et elle fut considérée comme l'artiste italienne la plus complète de l'époque.

<sup>122</sup> STENDHAL, *Le Rouge et le Noir, cit.*, p. 704.

et la toge était à ses yeux, comme pour Charles Quint, un ordre chevaleresque qui imposait des devoirs sacrés et de la plus haute noblesse »<sup>120</sup>. Il se demande donc s'il a démenagé et il lui promet, lors de sa visite suivante, une relation détaillée de son voyage dans les Abruzzes, et en particulier sur Alba Fucens, l'antique petite ville aux puissants remparts<sup>121</sup>.

Les tentatives d'insurrection organisées par les sociétés secrètes d'esprit libéral et constitutionnel de 1820-21 ne virent pas la participation de Vincenzo Salvagnoli, mais, comme l'affirme son disciple Piero Puccioni, il est quasiment certain qu'il ait adhéré aux mouvements insurrectionnels de 1831. Les circonstances firent qu'il se retrouva « ensuite uni à ceux qui y prirent part ; et au vu de l'échec de ces tentatives, ni lui ni ses compagnons ne s'arrêtèrent, et après avoir quasiment repris des forces, ils se mirent à en rechercher de nouvelles »<sup>122</sup>. Dans une lettre de Jean-Pierre Vieusseux à Pietro Giordani, datée Florence 19 décembre 1830, figure cette allusion à la détention de Salvagnoli : « Salvagnoli et tous les autres détenus ont été libérés, et à leur sortie de la forteresse de Livourne, ils ont été invités à déjeuner par le Gouverneur !! ». <sup>123</sup> Accusé de conspiration avec d'autres patriotes, l'avocat fut à nouveau emprisonné par le gouvernement du Grand-duché, dans la Fortezza Vecchia de Livourne, de septembre au 15 novembre 1833, date qui est rapportée dans une lettre de G.B. Niccolini à Antonio Ranieri<sup>124</sup>. Ce *martyre candi*, comme il se définit lui-même car il fut traité avec tous les égards<sup>125</sup>, bien qu'en état d'arrestation, ne ralentit pas ses activités légales et « traita de là le mariage de son pupille, le comte Geppi di Prato, et il effectua magnifiquement ces démarches »<sup>126</sup>. On sait qu'en 1833, tous les membres de la famille Salvagnoli Marchetti étaient suspects aux yeux de l'autorité et suivis dans chacun de leurs mouvements, comme le montrent les rapports de la police secrète, car considérés comme des « libéraux dangereux, se consacrant à la diffusion d'écrits et de livres subversifs et visant à faire du

---

<sup>120</sup> Cit. in M. PUCCIONI, *Vincenzo Salvagnoli Avocat* in *Miscellanea Storica della Valdelsa*, fasc. 1-2, (1932), p. 86.

<sup>121</sup> Cf. la lettre du 29 oct. 1832. Dans l'édition de la *Correspondance de Stendhal* dirigée par Martineau, on peut lire la note suivante, fort intéressante : « Les murs cyclopéens ont toujours préoccupé Stendhal archéologue. Il parle de ceux de Volterre dans *Rome, Naples et Florence* [...]; et de ceux des environs de Rome dans les *Promenades dans Rome* [...] ». (*Correspondance de Stendhal, VIII, cit.*, p. 34).

<sup>122</sup> P. PUCCIONI, *Vincenzo Salvagnoli, cit.*, p. 30. (Cf. en outre, G. RUFFINI, *Le cospirazioni del 1831 nelle memorie di Enrico Misley*, Bologna 1931, p. 85 ; G. PROCACCI, *Vincenzo Salvagnoli, cit.*, p. 314 e seg.).

<sup>123</sup> *Carteggio Giordani-Vieusseux, cit.*, p. 77.

<sup>124</sup> Cit. in C. MASI, *Amicizie di Vincenzo Salvagnoli, I. Salvagnoli e G.B. Niccolini, cit.*, p. 161 ; Cf. G. ARRIGHI, *Ricordo di Vincenzo Salvagnoli nel 1833* in *Miscellanea Storica della Valdelsa*, fasc. 1 (1962).

<sup>125</sup> Cf. P. BARGELLINI, *La splendida storia di Firenze*, Firenze, Vallecchi, 1964, p. 248.

<sup>126</sup> M. PUCCIONI, *Vincenzo Salvagnoli Avvocato, cit.*, p. 86-87.

prosélytisme dans les campagnes »<sup>127</sup>. Et l'on ignore pas, comme nous l'avons vu, que le consul français lui-même, sur le signalement des États Pontificaux, était suspect et soupçonné<sup>128</sup>.

Il n'y a donc pas lieu de s'étonner si, dans de telles circonstances, il n'y eut pas la moindre trace de correspondance entre Stendhal et Vincenzo Salvagnoli, en une année aussi problématique pour ce juriste. Mais, grâce à une de ces surprises inespérées qui récompensent parfois les efforts des chercheurs, a été récemment retrouvée, dans le Fonds Salvagnoli Marchetti de l'Archivio Storico d'Empoli<sup>129</sup>, une brève missive que Beyle a écrite à Rome, à son retour d'un voyage en Toscane, datée du « 20 juin [1833] », ce qui élève à huit le nombre de lettres parvenues jusqu'à nous, que Stendhal a écrites à cet ami entre 1832 et 1841. En revanche, nous n'en possédions que deux, envoyées par Salvagnoli à Stendhal, la première écrite en 1835 et la seconde trois ans plus tard, mais M. Houbert a récemment publié dans les numéros 7 (2008) et 9 (2010) de « L'Année Stendhalienne » des nouvelles inédites de très haute importance, qu'il nous a paru essentiel de signaler ici.

Ce billet<sup>130</sup> se compose d'une seule page écrite des deux côtés ; au recto, en haut à droite, Salvagnoli appose le nom de l'expéditeur, "Stendhal", qui avait signé avec le pseudonyme de "Pardessus" ; au verso on peut lire, au milieu de la feuille, l'adresse avec des indications précises pour la remise : « L'aimable voyageur qui va / à Florence / est prié de faire remettre / cette lettre au n. 6401/ à M[onsieu]r Salvagnoli ». Le cabinet de Salvagnoli se trouvait, en effet, via de' Servi au n. 6401, près du Duomo<sup>131</sup>. Stendhal était rentré de Rome d'un voyage à Florence et dans ses alentours depuis une quinzaine de jours<sup>132</sup>. On présume que l'"aimable voyageur", non

---

<sup>127</sup> M. PUCCIONI, *Lettere di Vincenzo Salvagnoli a Enrico Poggi e a Giulia Poggi Romagnoli (1842-1861)* in *Miscellanea Storica della Valdelsa*, fasc. 1 (1938), p. 6. Les Salvagnoli ajoutèrent Marchetti à leur nom de famille à la mort d'Isabella Marchetti, dernière descendante, qui fut l'épouse d'Anton Niccolò Salvagnoli (1684-1725), aïeul de Vincenzo, comme on peut le déduire de l'arbre généalogique de la famille d'Empoli.

<sup>128</sup> Cf. M.-J. DURRY, *Stendhal et la police pontificale*, Paris, Éd. du Stendhal-Club, n. 11, 1925 et dans *Éditions du Stendhal Club (1822-1835)*, cit.

<sup>129</sup> ACE, Archivio Salvagnoli Marchetti, 91,5 in *Inventario dell'Archivio Storico Salvagnoli Marchetti*, cit., p. 184.

<sup>130</sup> Voici le texte : "Votre lettre est digne de Voltaire cher ami./ Chaque mot porte./ Dans la narration c'est un fait de/ plus qu'à le lecteur, dans les/ r[é]flexions c'est une autre idée piquante/ qu'il acquiert : M[adam]e Po[tenziani] vous a écrit./ Je compte sur vous après le/ premier mois. Comment s'arrangeront/ la fatuité bête, et l'esprit fin ? /20 Juin [1833]/ Pardessus. (Cf. A. BOTTACIN, *Una lettera autografa di Stendhal a Vincenzo Salvagnoli. Con documenti inediti* in "Studi Francesi", a. XLIV, fasc. III, n. 132, (septembre-décembre. 2000), p. 517-26).

<sup>131</sup> Salvagnoli avait un autre cabinet, avec probablement des associés, via del Corso ; son habitation se trouvait au n° 412, à l'angle entre la via della Spada et l'Arco di San Pietro.

<sup>132</sup> C'est ainsi que l'auteur annote l'exemplaire Tavernier des *Promenades dans Rome* : « 19 mai-8 juin 1833/Voyage de l'Antella. / Parti de Rome le 19 mai 1833, à 10 heures du soir with a priest ; rentré à Rome à midi le 8 Juin 1833 ». (Cit. in Y. DU PARC, *Quand Stendhal relisait les «Promenades dans*

identifié, qui devait remettre ce billet, connaissait l'emplacement exact du cabinet du célèbre avocat si Stendhal ne lui rappelle que le numéro de la maison. Son anonymat révèle à nouveau que Stendhal craignait que l'on ne surveillât son courrier. En effet, le consul français, nommé par Louis-Philippe à Civitavecchia le 11 février 1831, imposa plus d'une fois, à son secrétaire Lysimaque Tavernier, d'envoyer certaines de ses lettres par des bateaux français, et demanda même de transcrire sous forme d'anagrammes les noms qui auraient pu éveiller des soupçons<sup>133</sup>. La position de Stendhal était extrêmement délicate et dérangement ; les autorités pontificales n'ignoraient pas, certes, les rapports établis par la police autrichienne pendant ses séjours milanais<sup>134</sup>, ni le *veto* de Metternich à sa nomination de consul de France à Trieste, et s'étaient employées, de toutes les manières, auprès du nonce apostolique à Paris, Mons. Lambruschini, pour éloigner un diplomate qu'il fallait considérer comme « une menace révolutionnaire, un outrage et un scandale »<sup>135</sup>. Ainsi s'était formée une étroite collaboration entre les fonctionnaires du Royaume lombard-vénitien, du Grand-duché de Toscane et des États Pontificaux qui interceptaient sa correspondance.

La situation s'était encore aggravée après la révolution de 1830, parce que Civitavecchia, un port franc, était devenue le lieu d'accueil des dissidents provenant de France ; dans ce contexte, un libéral et un athée comme Stendhal était vu plus fortement encore comme un « propagandiste bien connu »<sup>136</sup>. En outre, même en

---

*Rome*», *cit.*, p. 52). Une fois à Florence, Stendhal prend le 23 mai un abonnement d'une semaine au Cabinet Vieusseux : « M. Beyle une semaine, Pension Suisse/ Payé ». (*Registro n. 3 (1831-1843)*, p. 55. Fondo Vieusseux. Archivio Contemporaneo A. Bonsanti del Cabinet Vieusseux, Firenze). Stendhal quitte le 26 mai l'hôtel situé via Larga dei Legnaiuoli, l'actuelle via de' Tornabuoni, pour se rendre « à la Villa de l'Antella de M[adam]<sup>e</sup> Hom[be]rt », une superbe demeure près de Bagno a Ripoli, qui avait appartenu à l'ancienne famille florentine des Venturi-Ginori et qui avait été transformée en hôtel par M<sup>me</sup> Hombert. (Cf. en outre Y. DU PARC, *De Rome à l'Acropole avec Stendhal* in *Stendhal e la Toscana*, *cit.*, p. 170-73).

<sup>133</sup> Cf. STENDHAL, *Correspondance inédite de Stendhal, consul de France dans les États Romains*. Établissement du texte, préface et notes de V. DEL LITTO. Genève, Slatkine, Moncalieri, C.I.R.V.I., 1994, p. 130-31 et *passim*. La ligne Naples-Marseille, avec escale à Civitavecchia, Livourne et Gênes, est desservie par des bateaux français, toscans, napolitains, ainsi que par ceux du royaume de Sardaigne. (Sur les bateaux français, cf. *Tableau de la navigation à vapeur en Méditerranée (1830-1840)*, *cit.*, p. 747-52).

<sup>134</sup> Cf. CH. SIMON, *Stendhal et la police autrichienne. D'après des documents inédits*. Éd. du Stendhal-Club, n. 2, 1923 et in *Éditions du Stendhal Club (1922-1935)*, *cit.*

<sup>135</sup> M. CROUZET, *Stendhal ou Monsieur Moi-même*, *cit.*, p. 541.

<sup>136</sup> Ch. SIMON, *Stendhal et la police pontificale*, Éd. du Stendhal-Club, n. 11, 1925, p. 10 et *Éditions du Stendhal Club (1922-1935)*, *cit.* ; Ch. SIMON, *Stendhal et son travail consulaire : un échantillon inédit*, Éd. du Stendhal-Club, n. 12, 1925 et in *ibid.* ; L. FARGES, *Stendhal diplomate*, *cit.* ; F. BOYER, *Le gagne-pain de Stendhal (1830-1842)* in Éd. du Stendhal-Club, n. 6, 1924 et in *Éditions du Stendhal Club (1922-1935)*, *cit.* ; L.F. BENEDETTO, *Stendhal consul a Civitavecchia e la diplomazia austriaca* in « Atti dell'Accademia Nazionale dei Lincei » (janvier 1954) ; V. DEL LITTO, *Chronique stendhalienne. Sur Stendhal consul à Civitavecchia* in « Cahiers d'Histoire publiés par les Universités de Clermont, Lyon, Grenoble », t. III (1958) ; V. DEL LITTO, *Un épisode inconnu de la vie de Stendhal. Stendhal, Lysimaque*

Toscane, où avaient trouvé refuge un grand nombre de patriotes après les insurrections de 1821, la tolérance politique, que l'on pratiquait indéniablement par rapport à d'autres états italiens, même si c'était d'une manière limitée, se réduisait de plus en plus<sup>137</sup>, surtout à cause des pressions extérieures, et l'« Antologia » elle-même, la prestigieuse revue fondée par Jean-Pierre Vieusseux, avait été supprimée par la censure des Lorraine<sup>138</sup>. Il n'y a donc pas à s'étonner si chacun des voyages à Florence du consul Beyle, intimement lié au groupe des Toscans modérés, éveillait les soupçons de la police du grand-duché, qui connaissait ses écrits<sup>139</sup> et le fit suivre, comme on l'a vu, par l'inspecteur Giovanni Chiarini<sup>140</sup>, qui s'acquittait fort consciencieusement de sa tâche. Par ailleurs, Salvagnoli lui-même, avec qui étaient entrés en contact les « Romagnols insurgés » qui voulaient le placer, après la révolution de juillet, « à la tête du mouvement florentin » car, bien qu'il « étudiat Machiavel, il ne pouvait pas croire aux miracles des conjurations »<sup>141</sup>, pensait déjà, certes, à l'unification de l'Italie. C'est pourquoi il était considéré comme un libéral dangereux, et si hautement suspect qu'il fut détenu deux fois dans la Fortezza Vecchia de Livourne, pour avoir aussi entretenu une correspondance, semble-t-il, avec Giuseppe Mazzini.

Dans ce contexte, il n'est donc pas surprenant que la réponse de Stendhal à un écrit de son ami, que nous ne possédons pas par ailleurs, soit à ce point prudente et dénuée de références spécifiques. Et le fait qu'elle ait été réduite au seul jugement, d'un enthousiasme croissant, sur le style, a pour fonction de neutraliser le sens explicite d'une prose vivante, polémique, nerveuse et engagée, « digne de Voltaire », justement, un écrivain intimement lié à ses souvenirs d'adolescence<sup>142</sup>. En effet, le grand-père maternel de Stendhal possédait un petit buste du patriarche de Ferney, un lieu privilégié où le docteur Gagnon s'était rendu en pèlerinage ; la sculpture avait été placée dans son cabinet. « [C]'était pour moi » – comme le rappelle Henri Beyle – « une rare faveur d'y être admis, et une plus rare de voir et de toucher le buste de Voltaire »<sup>143</sup>. Il recommande vivement, à sa bien-aimée Pauline, le nom de ce philosophe parmi ses lectures de formation : Stendhal s'occupa personnellement de

---

*et le gouvernement pontifical. (Documents inédits)* in « Stendhal Club », n. 34 (15 avril 1967), p. 119-37 ; F. BARBARANELLI, *Henri Beyle Stendhal Console di Francia a Civitavecchia*, cit.

<sup>137</sup> Cf. R.P. COPPINI, *Il Granducato di Toscana dagli "anni francesi" all'Unità*, cit., p. 247-97.

<sup>138</sup> Cf. P. PRUNAS, *op. cit.*, p. 269-377 ; A. DE RUBERTIS, « L'Antologia » di J.-P. Vieusseux, cit.

<sup>139</sup> C. PELLEGRINI, *Nota stendhaliana in Ricordi e studi in memoria di Francesco Flamini*, Napoli, Città di Castello, Libr. Ed. Perrello, 1931 ; F. S[ERZAY], *Stendhal et la police de Florence* in « Le Divan » (juin-juillet-août 1933) ; F. BOYER, *Stendhal et la police* in *ibid.* (septembre-octobre-novembre 1933).

<sup>140</sup> Cf. L.F. BENEDETTO, *Giornate fiorentine dello Stendhal*, cit.

<sup>141</sup> L. LAZZERI, *op. cit.*, p. 315.

<sup>142</sup> Cf. J.C. ALCIATORE, *Stendhal et les romans de Voltaire* in « Stendhal Club », n. 10 (15 janvier 1961), p. 15-23 ; J.C. ALCIATORE, *Stendhal, Voltaire et le verbe « éduquer »* in *ibid.* n. 11 (15 avril 1961), p. 127-28.

<sup>143</sup> STENDHAL, *Vie de Henry Brulard*, cit., p. 553.

l'éducation littéraire de sa sœur<sup>144</sup> et dans les lettres qu'il lui écrivit après son départ de Grenoble, le nom de Voltaire apparaît régulièrement, car il souhaite lui transmettre une culture qui "résume Voltaire dans tous les aspects de son œuvre"<sup>145</sup>. Or, même si la position de l'écrivain oscille souvent vis-à-vis de ce grand nom des Lumières, il n'en demeure pas moins qu'il admire profondément le style<sup>146</sup> et plus fortement encore l'"esprit" de l'auteur de *Zadig* ; par ailleurs, "la réputation d'"esprit" de Stendhal" – écrit Crouzet – "l'a désigné à ses contemporains comme un railleur impitoyable, auteur de ces mots qu'on n'oublie pas et qui marquent un homme, de ces épigrammes mortelles qu'il a prétendu décocher innocemment"<sup>147</sup>. Beyle apprécie vivement cette qualité qu'il retrouve chez Vincenzo Salvagnoli, lui aussi poète, auteur d'épigrammes caustiques, esprit railleur, souvent provocateur<sup>148</sup>.

Dans le texte de l'«intrigante» missive adressée au juriste, le lexique étroitement lié à l'intention de vérité ("chaque mot porte", écrit Stendhal) s'allie indissolublement à un style dont le dispositif veut capturer le lecteur. L'auteur poursuit ainsi, avec une grande acuité : "Dans la narration c'est un fait de/ plus qu'a le lecteur, dans les/ r[é]flexions c'est une autre idée piquante/ qu'il acquiert [...]". La phrase est interrompue par la ponctuation (les deux points) ; on passe rapidement à un autre argument et plus précisément au signalement d'une lettre envoyée à l'avocat d'Empoli par une mystérieuse "M[adam]e Po" qui devrait être, pensons-nous, au vu de certains documents, la marquise Angelica Potenziani.

Ce choix de lecture impose une autre réflexion encore : à quoi se réfère Stendhal ? Nous avons tout d'abord pensé, à titre d'hypothèse, à une harangue de Salvagnoli, prononcée lors d'un célèbre procès, mais comme il s'agissait d'une affaire publique, cela ne justifierait pas la réponse lapidaire du romancier. Il pouvait s'agir également de vellétés littéraires du futur Ministre des Cultes qui, comme nous l'avons souligné tout récemment, était à l'époque un poète apprécié. En effet, Salvagnoli évoquera son intention d'écrire un roman, dont il ne reste toutefois aucune trace, mais cela n'advint que six ans plus tard, et plus précisément dans sa lettre à

---

<sup>144</sup> Cf. A. CLOT, *Henri Beyle et sa sœur Pauline ou Stendhal et l'éducation des filles* in « Le Trésor des Lettres » (1<sup>er</sup> décembre 1933), p. 771-75.

<sup>145</sup> M. CROUZET, *Stendhal ou Monsieur Moi-même, cit.*, p. 21.

<sup>146</sup> « Le XVIII<sup>e</sup> siècle avait ses préférences ; les écrivains de ce temps ne furent pas seulement pour lui des modèles de style, mais encore des maîtres de pensée [...]. Après Corneille, Pascal, Montesquieu, Beyle, que la façon d'écrire en son temps exaspère, demanda à Voltaire des leçons de style. Il fit interfolier une belle édition in-octavo, imprimée chez Didot, des romans célèbres, *Zadig*, *Micromégas*, *Candide*, et, sur sa nouvelle reliure, le livre ne porte qu'un mot : "Stile" ». (F. BOYER, *Les lectures de Stendhal*, Éd. du Stendhal-Club, n. 14, 1925, p. 13 e 15 et in *Éditions du Stendhal Club, (1922-1935)*, cit.

<sup>147</sup> M. CROUZET, *Polémique et politesse ou Stendhal pamphlétaire (I)* in « Stendhal Club » n. 89 (15 octobre 1980), p. 53.

<sup>148</sup> Cf. L. LAZZERI, *op. cit.* ; T. FRACASSINI, *Vincenzo Salvagnoli Poeta, cit.*, p. 50-74.

Stendhal de septembre 1839<sup>149</sup>. Une autre hypothèse possible, bien qu'elle ne soit pas historiquement prouvée, semble renvoyer à un signalement extrapolé du dernier rapport établi par l'inspecteur Chiarini, avant le départ de Stendhal de Florence, le 3 juin 1833<sup>150</sup>. De l'ensemble des faits qui caractérisent la journée du consul français, qui sont tous minutieusement notés, il ressort ce passage important : "[...] et il se rendit au Caffè del Bottegone piazza del Duomo, puis à celui des Colonne où il trouva l'avocat Salvagnoli qui lui remit *une lettre* et ils se quittèrent"<sup>151</sup>. Et s'il s'agissait précisément de la missive à laquelle Stendhal répondra le 20 juin ? Cette déduction personnelle est confortée également par la surveillance incessante à laquelle était soumise Vincenzo Salvagnoli et dont la correspondance était constamment interceptée, au point qu'il décida d'adopter, en 1833, le pseudonyme de Guglielmo Ortaia<sup>152</sup>. Du reste, les recherches dans les archives laissent de plus en plus entendre

---

<sup>149</sup> « Florence, 18 septembre 1839./[...] Votre roman ne m'est pas encore parvenu. [Salvagnoli se réfère à la *Chartreuse de Parme*, sorti en avril]. Le mien n'est pas commencé et je le commencerai peut-être à Sienne en octobre. La matière grandit dans mon imagination, mais je crains de ne pas bien savoir la digérer. Je m'en remettrai à votre jugement, lorsque vous retournerez ici [...] ». (STENDHAL, *Correspondance, III, cit.*, p. 571).

<sup>150</sup> Stendhal, parti de Rome, était arrivé en bateau à Livourne ; il repart le 21 mai pour Florence où il arrive le jeudi 23. Le 26 mai, un dimanche, comme nous l'avons signalé ci-dessus, il se rend à l'Antella et le 28, il est à nouveau à Florence, où il reste jusqu'au 3 juin.

<sup>151</sup> L.F. BENEDETTO, *Giornate fiorentine dello Stendhal, cit.*, p. 551. C'est nous qui avons mis les italiques.

<sup>152</sup> « Du R. Tribunal d'Empoli 10 Juin 1833./ Au Prés. du Buon Governo./ N. 333 – Le 7 Sept. 33. Giovanni Chiarugi notifie que l'av. Vincenzo Salvagnoli reçoit son courrier à Florence sous le nom de Guglielmo Ortaia ». (*Documenti dai Rapporti della Polizia Segreta, cit.* in M. PUCCIONI, *Lettere di Vincenzo Salvagnoli a Enrico Poggi e a Giulia Romagnosi (1842-1861), cit.*, p. 3-40). Du reste, non seulement Vincenzo, mais aussi ses frères Antonio et Francesco étaient constamment suivis. Les rapports de la police secrète comportent, au moins à partir du 4 avril 1833, un très grand nombre de documents, dépêches, notes relatives aux Salvagnoli Marchetti. (Cf. *ibid.* p. 34 et suiv.). Stendhal prouve qu'il est lié à tous les Salvagnoli, et notamment à Antonio, le jeune frère de Vincenzo. En effet, dans une lettre que Vincenzo Salvagnoli a écrite de Paris à Antonio, le 9 novembre 1841, au cours du voyage qu'il effectua avec Stendhal, entre octobre 1841 et février 1842, dans la capitale française, on peut lire : « M[onsieur]r Beyle te salue ». (ACE, Archivio Salvagnoli Marchetti, 88 in *Inventario dell'Archivio Salvagnoli Marchetti, cit.*, p. 183). Antonio Salvagnoli (1810-1878), qui était fortement estimé à la fois comme chercheur et comme personne, vécut et travailla à Grosseto, où il était inspecteur médical de la province. Après la mort de Vincenzo, il prit sa place, aussi bien au sein de la noblesse d'Empoli que de la vie politique italienne. C'était le plus jeune enfant de la famille ; le vif intérêt qu'il prêta aux questions d'hygiène et de santé dans les Maremmes lui valut le poste de secrétaire de l'Association agraire de la province de Grosseto. Il s'occupa en effet avec beaucoup de sérieux des opérations d'assainissement de cette région et de l'Agro Pontino. Il participa, en qualité de secrétaire de cette Association, au neuvième Congresso Internazionale degli Scienziati Italiani, qui se déroula à Venise en septembre 1847 dans les salles du Palais des Doges. Il fut membre de l'Accademia dei Georgofili, député au Parlement et sénateur. (Cf. I. CANTÙ, *L'Italia scientifica contemporanea e sugli Italiani ascritti ai primi cinque congressi*. Milano, ved. di A.F. Stella, 1844, parte III, p. 99-100 ; *Dizionario del Risorgimento nazionale, IV, cit.*, p. 184-85 ; *Agricoltura e società nella Maremma grossetana dell'800*, Firenze, Olschki, 1980 ; S. TERRENI, *Sezione VI – Antonio Salvagnoli* in *Inventario*

que si Salvagnoli ne faisait pas véritablement partie de la Giovane Italia, il a travaillé à la diffusion de ce mouvement, comme l'attesterait une lettre datant de quelques mois plus tard, et pour être plus précis, du 16 août, envoyée à Vincenzo Salvagnoli par Giuseppe Mazzini en exil à Genève, signée Filippo Strozzi, qui répondait au pseudonyme de Giacomo Corraggi, défini "directeur fédéré des finances de la Congrega Centrale Toscana"<sup>153</sup>.

Rien d'étonnant, par conséquent, si Vincenzo Salvagnoli hésite à envoyer ses lettres, et préfère recourir à d'autres moyens, comme par exemple de les remettre en main propre. On sait, par ailleurs, qu'en septembre de la même année, il sera à nouveau emprisonné à la Fortezza Vecchia de Livourne au moins jusqu'au 20 novembre, comme le note Carlo Ridolfi, qui signale une lettre écrite par le juriste à cette date et envoyée, de cette forteresse, à Gino Capponi<sup>154</sup> : le chef d'accusation est contenu dans le décret de libération, rédigé à l'occasion des secondes noces du Grand-duc Léopold II avec Marie-Antoinette de Bourbon-Sicile, célébrées le 7 juin 1833. On peut y lire :

"Autrement dit, coercitions, condamnations, perquisitions, ordonnées par le sage, juste et louable gouvernement toscan. Incarcéré pour avoir commis le délit de lire à certains de ses amis *la défense* qu'il avait proposée pour certains Siennois qui avaient fait l'objet d'une enquête à cause de leurs opinions politiques VINCENZO SALVAGNOLI d'Empoli, avocat à Florence"<sup>155</sup>. À ce propos, Giuseppe Mazzini, dans la lettre mentionnée ci-dessus, s'exprime en ces termes : "La Toscane doit s'insurger rapidement, énergiquement, républicainement et juvénilement. La promptitude du mouvement sera notre salut. [...] L'insurrection toscane est nécessaire pour empêcher les Autrichiens de se mettre au milieu des Italiens orientaux et occidentaux. L'insurrection toscane est destinée, pour ce qui est de l'Insurrection de la région de Sienne et de Montepulciano, à renforcer l'Insurrection de la proche région de Pérouse". Et il conclut : "*Confidentielle*. Si Livourne devait faire acte de récusation, la

---

dell'Archivio Salvagnoli Marchetti, cit., p. 187-95 ; A. VOLPI, *Stato e «salute pubblica» nel pensiero di Antonio Salvagnoli* in *ibid.* p. 17-28). Dans la même lettre, Vincenzo informe son frère médecin qu'il a connu à Genève le célèbre docteur Prévost, qui soignait son ami Stendhal, qui était alors en mauvaise santé.

<sup>153</sup> La missive que Gino Arrighi a retrouvée dans les Archives Garzoni-Venturi, conservées dans l'Archivio di Stato de Lucques, porte en haut à gauche la note suivante, rédigée de la main de Paolo Garzoni-Venturi, qui fut Gouverneur Civil et Militaire de la Ville et du Port de Livourne entre 1823 et 1835 ; « Estratto. Ginevra 16 Agosto 1833. A Giac. Corraggi Firenze. Segnato F. Strozzi ». Il y a en outre une note que Garzoni-Venturi lui-même a mise en marge : « Note. Le premier ; le Sujet auquel elle est adressée est l'Av.to Salvagnoli. Le deuxième ; le Sujet qui écrit de Genève est Mazzini ». Une autre annotation encore de ce dernier : « 1833. 16 Août. Extrait des plus intéressants ». (*Cit.* in G. ARRIGHI, *Ricordo di Vincenzo Salvagnoli nel 1833*, cit., p. 78).

<sup>154</sup> Cf. C. RIDOLFI, *Di Vincenzo Salvagnoli...*, cit., p. 7.

<sup>155</sup> *Atti di Clemenza del Granduca Leopoldo II dopo le sue seconde nozze*, cit. in M. PUCCIONI, *op. cit.*, p. 40. C'est nous qui avons mis les italiques.

Congrega Fiorentina reste de plein droit chargée de l'exécution des dispositions avec la Congrega Senese, et avec les autres de Toscane. "Les membres de la Giovane Italia, autrement dit les Carbonari, ne sont plus associés et il faut trouver un nouveau chef tant à Livourne qu'à Florence".

Les paroles de Mazzini cernent bien le rôle de Salvagnoli et l'importance de la Congrega Senese, que l'avocat patriote avait si fortement défendue qu'il fut arrêté.

Or, pourquoi ne pas supposer que la lettre remise par Salvagnoli à Stendhal, au cours de leur dernière rencontre au caffè delle Colonne, ne contenait pas précisément cette défense patriotique, un genre de composition conforme au jugement exprimé par l'écrivain ? En effet, les deux amis avaient l'habitude fort stimulante de confronter directement leurs travaux, comme ils l'avaient fait pour *Le Rouge et le Noir* : sur la proposition de Beyle lui-même, née des pages du *Projet d'article*, le juriste devait en effet en publier la recension dans l'« Antologia ». Il faut dire toutefois que le commentaire critique de Salvagnoli, qui est longtemps resté inédit, comme nous l'avons déjà souligné, éclaire admirablement l'atmosphère du roman. "Ce livre est plein de vie", – écrit Salvagnoli – "coloré, plein d'intérêt et d'émotion. La plus grande simplicité s'allie à la plus grande énergie, à la manière de l'auteur. Il dépeint les deux amours qui se partagent l'empire des cœurs en France, avec la plus grande vérité. Avant lui, personne n'avait cherché à le faire : personne n'avait peint les mœurs fort singulières données aux Français par les différents gouvernements, qui ont pesé sur eux au cours du premier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle. Ce livre, qui dépeint avec tellement de vérité les mœurs d'aujourd'hui, aura un jour le mérite des romans de Walter Scott. Il donnera à nos petits-enfants l'idée de ce qui existait en France en 1829"<sup>156</sup>.

En revenant à la lettre en question, le passage suivant renvoie à Angelica Potenziani, que Stendhal a vue à son retour à Rome, après son séjour en Toscane. La marquise avait dû l'informer qu'elle avait écrit à Vincenzo Salvagnoli, car Beyle

---

<sup>156</sup> V. SALVAGNOLI, *Dei romanzi in Francia e del romanzo in particolare di M. Stendhal «Le Rouge et le Noir», cit.*, p. 63. L'appel de Stendhal à son ami pour la diffusion du *Rouge* en Italie fut largement entendu, comme l'écrit Cosimo Ceccuti : « C'est à Salvagnoli que Stendhal confie la «défense» de *Le Rouge et le Noir* » (« La Nazione », 7 mars 1899). Ceci est également attesté par une autre lettre inédite, de trois pages, non signée et non datée, attribuée à Maddalena Niccolini Adimari et adressée à Vincenzo Salvagnoli, avec lequel cette aristocrate eut une liaison tourmentée : « Je te renvoie le Roman que je ne suis pas contente d'avoir lu, il m'a laissée plus mélancolique, le caractère de ce M. Sorel m'irrite ! Il ne sait faire que des projets sans suite et tout le reste est un amas de sots, y compris M[adam]<sup>e</sup> Renal [*sic.*] ; je m'avance peut-être trop, mais c'est ce que je ressens et ce que je veux exprimer ». La lettre est datable entre la fin de l'année 1832 et le début de l'année 1833. On peut déduire du texte que la lettre a été commencée un certain « 21 » et terminée un « 22 », dont il manque à la fois le mois et l'année. Comme il s'agit d'une relation extraconjugale, on peut comprendre l'extrême prudence de l'auteur de la lettre. (ACE, Archivio Salvagnoli Marchetti, 82,2 in *Inventario dell'Archivio Salvagnoli Marchetti, cit.*, p. 180). Le pseudonyme de la destinataire, utilisé par Salvagnoli, était « Emilia de Conny ».

continue ainsi dans son billet : “M[adam]<sup>e</sup> Potenziani vous a écrit”, et l’information est exacte. Au sein de l’Archivio Salvagnoli Marchetti a été en effet retrouvée la lettre que Angelica Saliceti Potenziani a adressée à son ami Vincenzo, rédigée à Rome le 11 juin 1833, relative aux négociations pour le mariage de sa fille Luisa avec un propriétaire de Prato, où Salvagnoli lui-même était impliqué. Un lien de profonde amitié unissait Stendhal aux marquis Potenziani : “Angelica Saliceti [...]” - comme le suggère Trompeo - “est sans doute cette marquise romaine [...] chez qui il se rendait quatre fois par semaine pour passer la soirée”<sup>157</sup> et pour laquelle il avait aussi quelque inclination. Il semble en outre que pendant son voyage dans les Abruzzes, en octobre 1832, il ait été accueilli dans la somptueuse maison de campagne de San Mauro à Rieti. Stendhal appréciait profondément le marquis Lodovico pour sa grande compétence dans le domaine économique et il le considérait, avec Don Alessandro Torlonia, comme l’un des meilleurs experts en matière de finances<sup>158</sup>, et pendant ses séjours à Naples, il fréquentait le célèbre salon tenu par Caterina Caracciolo di Torella, sœur d’Angelica<sup>159</sup>, où régnait un esprit nettement libéral.

Vers la fin de l’année 1826, les Potenziani avaient en outre choisi, comme percepteur pour leur fils Giovanni, Giuseppe Salvagnoli, le frère aîné de Vincenzo, un homme aux grandes vertus, lettré, poète, qui est mort prématurément en 1829, au grand regret de tous<sup>160</sup>.

---

<sup>157</sup> P. P. TROMPEO, *La contessa Sandre in Nell’Italia romantica sulle orme di Stendhal, cit.*, p. 305.

<sup>158</sup> Cf. STENDHAL, *Correspondance, II, cit.*, p. 327, 710, 727 ; ID. *Correspondance, III, cit.*, p. 121, 183 et 424 ; A. COLARIETI, *op. cit.* ; A. DI NICOLA, *op. cit.*.

<sup>159</sup> Stendhal écrit : « Je suis devenu ami de M<sup>me</sup> la princesse Torella (Caraccioli), qui loge à Chiaja. Vous connaissez mon goût pour l’aristocratie ; je l’aime quand elle n’est pas étioyée par une éducation de *trop bon ton* ». (Lettre à Domenico Di Fiore, écrite à Civitavecchia le 12 juin 1832 in STENDHAL, *Correspondance, II, cit.*, p. 446). L’écrivain admirait beaucoup aussi la sixième princesse, Maria Angelica, qu’il appelle par un plaisant jeu de mots « l’angélique Angélique ». Maria Angelica était née en 1814 et s’éteignit en 1887. Elle épousa Giovanni Siciliano, marquis de Rende, dont elle eut, entre autres enfants Camillo (1847-1897) qui fut ordonné prêtre en 1871 et qui retourna à Naples, après avoir passé un certain temps à Londres à l’archidiocèse de Westminster. Il devint ensuite évêque titulaire de Tricarico, puis archevêque de Benevento, cardinal, administrateur apostolique de Lucera puis, à partir de 1892, Nonce à Paris. Dans sa lettre au comte Cini, écrite d’Albano le 5 septembre [1834], Stendhal s’exprime ainsi : « Soyez assez bon pour présenter mes respects à M<sup>me</sup> la princesse Torella, au duc son fils et à l’angélique Angélique » (*Ibid.* p. 689). Caterina Torella eut aussi deux fils : Nicola (1807-1884), prince de Torella qui épousa en 1835 Maria Serra des princes de Gerace et Camillo (1821-1888), marquis de Bella, qui épousa en 1848 la comtesse Anna Longinov. Nous ne savons pas auquel des deux se réfère Stendhal. La princesse Caterina exprime les mêmes sentiments d’estime et d’amitié dans une lettre à Stendhal, écrite de Rome le 28 juillet 1840, alors qu’elle est accueillie chez sa sœur Angelica, à l’occasion du mariage de sa dernière enfant, Maria Laura, avec le marquis Balbi de Gênes, qui eut lieu le 5 août 1840. (STENDHAL, *Correspondance, III, cit.*, p. 577-78).

<sup>160</sup> Giuseppe Salvagnoli (Corniola 1799-ivi 1829). Il acheva ses études au séminaire de Florence en 1820, attestant un grand talent littéraire. Il fut parmi les premiers à adhérer à la Carboneria et fut relégué pour cette raison, suite à la délation d’un prêtre, au couvent franciscain de San Valdo près de Montaione in Valdelsa. Il quitta la Toscane avec Mons. Marchetti, nommé Vicaire Apostolique à Rimini

La lettre – restée à ce jour inédite – à laquelle Stendhal fait allusion, qui a été retrouvée dans l'Archivio Comunale di Empoli parmi les documents de Salvagnoli (ce qui nous conforte dans le choix de la datation que nous avons proposée pour le billet de Stendhal à Salvagnoli) et qui a été envoyée de Rome par la marquise Potenziani le 11 juin 1833, porte le cachet de la poste du 13<sup>161</sup>. Écrite sur trois côtés, elle constitue le témoignage sincère des profonds sentiments d'estime et d'amitié qu'elle éprouvait pour l'avocat d'Empoli. La marquise répond à une missive de Vincenzo du 2 juin (à cette date, Stendhal était encore à Florence) “avec le Post scriptum du 6, retardée à cause de l'inadvertance de votre domestique, elle l'a été aussi à cause de l'inexactitude de la poste, puisqu'elle ne m'est pas parvenue avant hier, le 10”. Il s'agit de pages denses et touchantes, inhérentes précisément aux préliminaires pour un contrat de mariage entre Luisa Potenziani et Giuseppe Vai di Prato, auprès duquel Salvagnoli lui-même s'était rendu, vu la grande amitié qu'il nourrissait pour les marquis<sup>162</sup>. À ce propos, dans une lettre précédente, retrouvée dans le même Fonds et datée du dix-sept janvier 1832, Angelica rappelle à Vincenzo, avec son affection de toujours, la figure de l'“excellent Beppe”, le regretté instituteur de son fils Giovanni. « Rappeler le souvenir de no[tr]e ami perdu – écrit la marquise – m'est très doux au sein de l'immense malheur d'être privé de sa présence, c'est pourquoi j'aime parler de lui avec ceux qui furent de vrais amis pour lui, mais si parfois je ne parle pas de lui, pour ne pas attrister les autres, je ne manque pas de penser à lui, qu'infiniment de choses rappellent à mon souvenir, et sa mort fut pour moi, pour mes enfants, pour mon mari une de ces fatalités qui arrivent en ce misérable monde pour les priver

---

et il le suivit à Rome où en 1826, comme nous l'avons déjà signalé, il abandonna son emploi de secrétaire et devint précepteur de Giovanni, le fils du marquis Potenziani. En tant qu'académicien, il collabora au *Giornale Arcadico*, fondé par Giulio Perticari ; mentionnons, parmi ses écrits, la traduction de certains psaumes (*Esperimento di traduzione di alcuni salmi in terza rima*, Roma, Marsoner e Grandi, 1823, ainsi que la traduction en octaves de la VI<sup>e</sup> *Églogue* de Virgile et d'un texte sur Pétrarque). Profondément anti-romantique, il est surtout connu pour ses *Dubbi intorno gl'Inni Sacri di A. Manzoni*, Roma 1829 (mais imprimés à Macerata par Cortesi) qui firent beaucoup de bruit à l'époque. (Cf. E. MANCINI, *Vincenzo Salvagnoli e la sua terra natale* in « *Miscellanea Storica della Valdelsa* » n. 75-76 (1918) ; T. MAZZANTINI, *Un aristarco manzoniano. Giuseppe Salvagnoli Marchetti* in *ibid.* n. 99-100 (1926) ; P. PRUNAS, *op. cit.*, p. 156 ; E. MAYER, *Intorno gl'Inni Sacri di Alessandro Manzoni. Dubbi di Giuseppe Salvagnoli Marchetti* in « *Antologia* » n. 104 (août. 1829) ; A. BOTTACIN, *Una comune amicizia di Stendhal e Vincenzo Salvagnoli: i marchesi Potenziani, cit.*).

<sup>161</sup> ACE, Archivio Salvagnoli Marchetti, 85,1 in *Inventario dell'Archivio Salvagnoli Marchetti, cit.*, p. 181. (Sous cette référence sont rassemblées toutes les lettres de la marquise Potenziani à Vincenzo Salvagnoli).

<sup>162</sup> ce mariage n'eut pas lieu. Luisa épousa Ermanno Benedetti, duc de Montevercchio, dont elle eut le fils Astorre.

en partie ou entièrement du bonheur qu'ils ne doivent jamais éprouver longuement" »<sup>163</sup>.

Mère d'une grande tendresse, Angelica demande à l'avocat des informations précises sur le compte de la famille Vai, en usant toutefois de la plus grande discrétion à l'égard de son futur gendre : « D'ailleurs – poursuit la marquise – ne lui dites pas que je vous ai écrit ». Dans un autre passage de la lettre, elle informe Vincenzo que le marquis Lodovico, de son côté, lui avait aussi écrit de Corse à propos de cette même question, et que son retour était prévu pour le mois de juin, « mais quant à moi – ajouta la marquise – je pense qu'il m'est nécessaire d'avoir un peu plus de temps pour régler mes affaires, de manière à pouvoir les confier tranquillement à d'autres »<sup>164</sup>.

À la fin de sa lettre paraît cette allusion à Stendhal : « M[onsieu]r Beyle m'a dit qu'il vous a beaucoup vu et que vous êtes trop occupé ; pensez à v[ot]re santé, et à vous conserver pour vos amis, et particulièrement pour nous ». Ce passage confirme la rencontre de la marquise effectivement advenue avec l'écrivain qui, à son retour de Florence, devait l'avoir informée du mauvais état de santé du gentilhomme d'Empoli, ce qui impliquait Angelica émotionnellement, surtout après la mort prématurée de Giuseppe.

Même pendant sa seconde incarcération, qui fut plus brève, l'avocat resta aussi constamment en contact avec les Potenziani. En effet, dans une lettre du deux novembre 1833, Angelica répond à un billet du détenu : « Je vois à mon plus grand regret – écrit-elle – que v[ot]re situation n'a pas encore changé et vous pouvez imaginer jusqu'à quel point elle me touche ». Et elle ajoute : « [m]on mari a eu le grand chagrin de devoir quitter la Toscane sans avoir eu d'abord la consolation de vous réembrasser et de vous parler, comme il le souhaitait. Il lui reste à présent l'espoir que ma famille et moi-même partageons, de voir que justice sera rendue au plus tôt à v[ot]re innocence [...] »<sup>165</sup>. Celle qui nourrit, envers Vincenzo, « les sentiments de la plus tendre sœur » cultivera avec ce dernier une amitié que les années n'affaibliront pas : le cœur lourd, Angelica confie, dans une missive autographe du 4 juillet 1854, qui a été trouvée aussi dans le Fonds Salvagnoli

---

<sup>163</sup> *Ibid.* Lettre autographe datée « Rome 17 [janvier] 1832 ». On a pu connaître le mois grâce au cachet de la poste. (Cf. en outre d'autres missives d'Angelica Potenziani à Vincenzo Salvagnoli in A. BOTTACIN, *Una comune amicizia di Stendhal e Vincenzo Salvagnoli: i marchesi Potenziani*, cit.)

<sup>164</sup> Dans une lettre de Salvagnoli à Jean-Pierre Vieusseux du 6 février 1833, on peut lire : « Le M[arquis]e Potenziani est toujours en Corse. À son retour, il doit passer par ici. Je ne manquerai pas de vous prévenir ». On peut donc percevoir la longue durée du séjour du marquis de Rieti. (E. MANCINI, *Tra carteggi del Risorgimento. Lettere inedite di Vincenzo Salvagnoli a J.-P. Vieusseux*, cit., p. 100). Dans une missive datée « Civita-Vecchia, le 9 novembre 1834 » et adressée au ministre Rigny, où il discute, entre autres, de la justice romaine, Stendhal fait allusion à un célèbre procès où était impliqué le marquis Potenziani « pour un marais qu'il desséchait », en le qualifiant de « grand propriétaire en Corse ». (STENDHAL, *Correspondance*, III, cit., p. 727).

<sup>165</sup> Lettre autographe d'une seule page, datée : « S. Mauro presso Rieti 29<sup>bre</sup> 1833 ».

Marchetti, et qu'elle avait écrite peu après la mort de son mari, advenue le 19 juin, le profond chagrin qu'elle apparente à la souffrance de l'avocat, due à la disparition d'un cher ami et à la grave infirmité de sa sœur Virginia Nardi<sup>166</sup>. Stendhal ne fut pas témoin de la mort de l'économiste de renom, car il s'est éteint à Paris au printemps 1842.

Après cette longue incise sur la marquise Potenziani, revenons à la lettre du 20 juin 1833, que Stendhal a écrite à son ami Salvagnoli. Si l'on continue, on peut lire : « Je compte sur vous après le/ premier mois », une autre expression obscure qu'il faut peut-être interpréter en relation avec une phase de double abandon, où Beyle demande de l'aide à l'avocat d'Empoli : d'un côté, sa rupture définitive avec Giulia Rinieri de' Rocchi<sup>167</sup>, qui épousera le 24 juin – donc quatre jours à peine après l'envoi de la lettre – son cousin Giulio Martini<sup>168</sup>, et, de l'autre, le départ de Rome d'Abraham Constantin<sup>169</sup>, le peintre genevois avec lequel Stendhal avait partagé, jusqu'au 16

---

<sup>166</sup> Lettre autographe de deux pages, datée : « Rome 4 juillet 1854 ». La fille aînée de Cosimo et Silvia Genovesi épousa un Nardi di Fabbiana. Parmi les papiers de Salvagnoli, la mention : *Serie 8 : Processi, cause e attività forense*, correspond à la documentation relative au mariage de Virginia, et à sa dot (1830-1831). (ACE, Archivio Salvagnoli Marchetti 42,1 in *Inventario dell'Archivio Salvagnoli Marchetti, cit.*, p. 159 et 135). Salvagnoli avait une autre sœur, Tommasa, qui épousa le comte Giuseppe Figlinesi. Parmi les frères Salvagnoli, Giuseppe prononça les vœux, Vincenzo et Antonio restèrent célibataires et seul Francesco se maria. Il épousa Alessandra Castellani dont il eut trois enfants, Anna, Cosimo et Silvia.

<sup>167</sup> Dans son testament, rédigé le 8 juin 1836, Stendhal exprime cette volonté : « Je lègue un bel exemplaire des œuvres de J.-J. Rousseau (que Colomb achètera) à madame Giulia Martini Berlinghieri (rue du Marché-d'Aguesseau, n. 4) ». (*Cit.* in A. CORDIER, *Comment a vécu Stendhal*, Genève, Slatkine Reprints, 1998, p. 67).

<sup>168</sup> Stendhal avait rencontré Giulia Rinieri de' Rocchi à Paris, dans le salon du baron Cuvier ; il en naquit une liaison amoureuse, encouragée par la jeune Siennoise. Bien qu'elle ait refusé de l'épouser, Beyle resta une présence intime dans la vie de Giulia, qui lui laissa toujours une lueur d'espoir. En effet, Stendhal continuait à envisager la possibilité d'un mariage à l'avenir, en fréquentant sa famille à Sienne. Lorsque Giulia rentra de Paris, ils purent se rencontrer fréquemment, jusqu'à la célèbre lettre envoyée de Pietrasanta le 11 avril 1833, où Giulia lui demande de recouvrer sa liberté. En effet, Daniello Berlinghieri avait entamé les négociations du mariage, tout d'abord avec M. Giuseppe Fracassetti, puis avec Giulio Martini qu'elle épousa et avec lequel elle retourna à Paris, où il commença sa carrière diplomatique. Cependant, Giulia poursuivit sa liaison avec Stendhal : elle continua à le traiter comme un ami affectueux et sincère ; pour l'écrivain, il s'agissait au contraire d'un amour véritable et profond.

<sup>169</sup> « L'homme qui était le plus proche de Stendhal à Rome » écrit Crouzet « était toujours le peintre genevois Abraham Constantin. Il avait une mission officielle du gouvernement français : il devait reproduire un portrait de Charlemagne conservé au Vatican ». (M. CROUZET, *Stendhal ou Monsieur Moi-même, cit.*, p. 707; D. PLON, *op. cit.*). Abraham Constantin (1785-1855) partagea avec Stendhal, de décembre 1832 au 16 juin 1833, le logement romain situé au Palazzo de' Cavalieri, qui se trouvait via de' Barbieri au n. 1, près de Largo Argentina, aujourd'hui démolie. Stendhal annote dans le *Journal* : « Le 16 juin M. C[onstantin] le quitte ». L'auteur quittera à son tour Palazzo de' Cavalieri, comme il l'indique toujours dans le *Journal* : « M. B[eyle] le quitte le 25 ou le 26 août 1833, après 21 mois de séjour », pour un long congé à Paris. (STENDHAL, *Œuvres intimes, II, cit.*, p. 183 et 184. Cf. en outre F. BOYER,

juin, son appartement de Palazzo de' Cavalieri à l'Argentina, un ami patient et sensible, dont la présence pouvait l'aider à se détacher d'une figure qui avait longtemps dominé – et qui dominera encore – la sphère affective d'Henri Beyle.

Dans ce jeu subtil d'énigmes, on pourrait encore cerner une allusion à Giulio Martini dans la phrase sévère qui conclut la lettre : « Comment s'arrangeront/ la fatuité bête et l'esprit fin ? » La petite vanité de Giulio Martini, un honnête gentilhomme de campagne, natif de Monsummano, dans les alentours de Pistoia, que le tuteur avait enfin choisi comme époux à la pupille, et qu'il emmena à Paris, où il s'occupa de l'insérer dans le monde de la diplomatie (le préposé à la légation qu'il était deviendra chambellan, puis Ministre du Royaume de Sardaigne), ne semble-t-elle pas s'opposer, ici, à la fine intelligence, à l'exubérance et à l'excentricité de la capricieuse Giulia, qui a inspiré certains traits du caractère de Mathilde de la Mole ? La profondeur de la souffrance sillonne la page et engendre un fort ressentiment qui affleure, de manière sourde et déchirante : la question semble davantage s'adresser à lui-même qu'à Salvagnoli, précisément car elle reste dénuée de réponse. La lettre s'achève par un dispositif du plus grand effet : elle est signée d'un pseudonyme, "Pardessus"<sup>170</sup>, conformément à une stratégie très répandue – quasiment obsessionnelle – et tendant à la dissimulation. Il s'agit d'une attitude ironique, ludique, relevant de la symbolique factice ou, comme dans ce cas, d'une apparente autodéfense et prudence envers son destinataire, qui sera à nouveau emprisonné en septembre à Livourne. "Pardessus" est un pseudonyme occasionnel, qui n'a été relevé qu'une seule fois dans la *Correspondance* : il apparaît la même année dans une lettre envoyée de Civitavecchia le 30 avril à une autre victime de la politique, l'avocat napolitain Domenico Di Fiore, exilé dans la capitale française<sup>171</sup>. Avec une variante

---

*Les logements de Stendhal à Rome (1831-1842)*, Éd. du Stendhal-Club n. 5, 1924 et in *Éditions du Stendhal Club (1922-1935)*, cit. ; P. P. TROMPEO, *Stendhal a Roma* in *Nell'Italia romantica sulle orme di Stendhal*, cit., p. 217-69 ; G.F. GRECHI, *Les logis romains de Stendhal (1831-1836)* in « Stendhal Club » n. 50 (1971) ; A. BOTTACIN, *L'incontro di Stendhal con Firenze e con l'entourage del Vieusseux*, cit., pp. 31 et suiv.

<sup>170</sup> Jean-Marie Pardessus (1772-1853), homme de loi, érudit et historien, est cité par Stendhal comme « le célèbre avocat » dans l'*Esquisse XVI* qui fait partie des *Esquisses de la Société, de la Politique et de la Littérature*, publiées dans le « New Monthly Magazine ». (STENDHAL, *Chroniques pour l'Angleterre. Contributions à la presse britannique*. Tome VII. – 1825-1826, cit., p. 77 ; Cf. J. STAROBINSKI, *Stendhal pseudonyme* in « Les Temps modernes », n. 72 (octobre 1951), pp. 577-617 puis dans *L'Œil vivant*, Paris, Gallimard, 1961 et G. GENETTE, *Stendhal et le jeu littéraire* in *Figures, II*, Paris, Seuil, 1969).

<sup>171</sup> Domenico Giuseppe Di Fiore (Cesa -Naples 1769 – Paris 1848). Après le sanginaire épilogue de la République Parthénopéenne (1799), dont il fut fonctionnaire, Di Fiore débarqua à Marseille, puis gagna Paris en 1800. Ce fut un ami intime de Stendhal. Il connu aussi Romain Colomb, cousin et exécuteur testamentaire de l'auteur, qu'il aida dans la réalisation de l'édition que ce dernier avait faite des *Lettres familières d'Italie* du Président de Brosses, publiées en 1836. Stendhal songea à lui lorsqu'il campa le personnage du comte d'Almaviva du *Rouge et Noir*. On trouve aussi les graphies Fiori, De Fiori, ou encore Fiore. (Cf. STENDHAL, *Correspondance Générale, IV*, cit., p. 629 ; B. CROCE, *L'amico*

toutefois : “Pardessus” est précédé d’un “Jules”<sup>172</sup>, qui révèle peut-être l’inextinguible regret envers Giulia Rinieri de’ Rocchi qui, au début du mois d’avril, dans sa célèbre lettre envoyée de Pietrasanta, n’avait plus laissé le moindre espoir à Henri Beyle<sup>173</sup>.

On retrouve à la fin de ce billet la même immédiateté qu’au début, ce qui permet d’extrapoler toute une série de faits extrêmement significatifs pour reconstituer l’histoire de l’amitié entre Stendhal et Vincenzo Salvagnoli, une amitié qui a marqué des années de très haute importance non seulement dans la vie d’Henri Beyle, mais aussi pour les ferments qui menèrent notre pays à l’indépendance. C’est un écrit qui révèle un malaise profond et semble déclencher un mécanisme visant à en cacher le sens manifeste, et à lui préférer un non-dit qui lui assure non pas tant la possibilité de se masquer qu’une utilisation très personnelle de l’écriture. Dans cet assemblage de signes, qui est un démembrement de la mémoire, dans la mesure où le lecteur pourrait très bien ne pas comprendre, s’insinue avec superbe le geste exaltant de l’égotiste qui se réinvente à loisir et offre cette image de lui à quelques lecteurs indésirables – que ce soit un éventuel censeur, ou les autorités elles-mêmes. Son écriture même, parfois très difficile à déchiffrer<sup>174</sup>, est complice de ce jeu subtil et ne permet l’accès de ses pages qu’à ses destinataires, comme dans le cas de Vincenzo Salvagnoli qui montre avoir bien su interpréter l’écriture de son ami dans le *Projet d’article sur Le Rouge et le Noir*<sup>175</sup> « auquel Salvagnoli donne suite en traduisant et en élaborant ce ‘squelette’, auquel il devait donner -comme lui écrivit Stendhal lui-même - ‘chair et pulpe’, avec un style ‘à la Métastase’ »<sup>176</sup>.

---

*napoletano dello Stendhal: (Monsieur di Fiore)* in « La Critica », a. XVII, fasc. I (20 janvier 1919) ; B. CROCE, *Aneddoti di storia civile e letteraria. L’amico napoletano di Stendhal* in *ibid.* a. XXXVII, fasc. II (20 mars 1939) ; B. CROCE, *L’inedito ritratto dell’amico napoletano di Stendhal (Domenico Fiore)* in *Aneddoti di varia letteratura*, Napoli, Ricciardi, 1942, p. 86-88 ; A. DOYON et Y. DU PARC, *Un ami italien de Stendhal : Domenico Di Fiore* in « Stendhal Club » n. 8 (15 juillet 1978), p. 327-41).

<sup>172</sup> STENDHAL, *Correspondance, II, cit.*, p. 513-15.

<sup>173</sup> La lettre d’adieu de Giulia contient le passage fatal : « Vous me demandez comment se passe ma relation avec *l’Ange*, et moi, qui veux toujours être sincère avec vous, je vous dis qu’après votre départ, j’ai connu une personne bien aimable et plus chère, je sens qu’elle pourrait devenir dangereuse pour moi si je continuais à la voir longtemps. Mais je sens aussi que je ne suis pas faite [pour] être heureuse, et que je ne le serai jamais. Cher ami, ne m’en voulez pas de cette sincérité ; vous m’avez souvent dit que vous aimez que je vous ouvre mon cœur, eh bien ce cœur court bien des dangers. Espérons qu’il saura garder sa fermeté ». (*Ibid.* p. 907).

<sup>174</sup> Romain Colomb, dans une lettre à Stendhal du 18 avril 1833, se plaint des difficultés à déchiffrer une écriture quasiment illisible : « [...] tâche de me donner quelques conseils en caractères un peu lisibles, car il n’est que trop vrai que ce n’est qu’à la 4<sup>ème</sup> lecture que je commence à comprendre un peu tes lettres ». (STENDHAL, *Correspondance Générale, IV, cit.*, p. 630).

<sup>175</sup> V. SALVAGNOLI, *Dei romanzi in Francia e del romanzo in particolare di M. Stendhal «Le Rouge et le Noir», cit.*, p. 67-83.

<sup>176</sup> C. CARENA, *Una secolare recensione per Stendhal. «Il rosso e il nero» secondo Salvagnoli* in « Il Sole – 24 Ore », n. 242 (5 septembre 1999), p. 26.

En avril 1835, c'est le célèbre avocat qui s'adresse à l'écrivain français<sup>177</sup>. Cette lettre à Henri Beyle, la première de celles qui nous sont restées, fut imprimée par Henri Martineau en 1947 ; elle a été retrouvée dans un recueil de missives envoyées à l'écrivain et offertes à cet éminent chercheur par le dernier des descendants de la famille Colomb, des cousins de Stendhal du côté maternel des Gagnon<sup>178</sup>. Restées inédites, elles ne furent publiées qu'après la Seconde Guerre mondiale et, fait gravissime, « les originaux dispersés à la suite de leur publication »<sup>179</sup>. La destruction des autographes ne permet donc pas de vérifier de manière plus précise le texte.

Cette missive, rédigée en italien, avec la subtilité et le mordant qui caractérisaient les harangues et les discours du grand avocat, a été envoyée à l'adresse romaine de Palazzo Conti alla Minerva au « Signor Bel », en date du deux avril<sup>180</sup>1835. C'est la réponse naturelle à une lettre précédente de Stendhal, dont il ne reste aucune trace et que le comte dit « avoir désirée 14 mois ! ». Salvagnoli se demande avec curiosité quel était « le doux loisir »<sup>181</sup> qui empêchait le consul non seulement de se rendre à Florence, mais même d'écrire<sup>182</sup>. Il enchaîne alors : « Je me vengerai, c'est moi qui viendrai vous surprendre » (en faisant allusion aux présumées intrigues amoureuses de Beyle), et il lui fera parvenir les *Annali* de Ludovico Antonio Muratori, un auteur que Stendhal connaissait bien<sup>183</sup>.

---

<sup>177</sup> Dans une lettre écrite à Rome le premier avril 1834, et envoyée à Florence au célèbre graveur Samuele Jesi, Stendhal envoie « Mille choses à M. Salvagnoli ». (STENDHAL, *Correspondance*, II, cit., p. 627. Sur Samuele Jesi, voir G. E. SALTINI, *Le Arti Belle in Toscana da mezzo il secolo XVIII ai dì nostri. Memoria storica*. Firenze, Le Monnier, 1862, p. 71).

<sup>178</sup> Henri Martineau note : « [J]'ai reçu communication d'une collection nouvelle, d'une richesse que je n'eusse osé et presque entièrement inconnue. Elle comprenait des lettres que Stendhal avait conservées par devers soi, et s'échelonnent de 1810 à 1842 ». (*Cent soixante-quatorze lettres à Stendhal, (1810-1842)*, I, recueillies et annotées par H. MARTINEAU. Paris, Le Divan, 1947, p. 1-2, 2 vol.)

<sup>179</sup> Bibliothèques Municipales de Grenoble. *Catalogue du Fonds Stendhal. Deuxième partie. Manuscrits* par V. DEL LITTO et P. HAMON, avec la collaboration de M.-TH. IMBERT. Grenoble 1995, p. XVII.

<sup>180</sup> « Palazzo Conti. Minerva. Roma » (*Cent soixante-quatorze lettres à Stendhal*, II, cit., p. 99).

<sup>181</sup> Stendhal dans une lettre à M<sup>me</sup> Jules Gauthier, envoyée de Civitavecchia le 4 mai 1834, où il annonce *Lucien Leuwen*, s'exprime en ces termes : « Je passe toutes les soirées chez une marquise de dix-neuf ans, qui croit avoir de l'amitié pour votre serviteur. Quant à moi, elle est comme un bon canapé, bien commode. Hélas ! rien de plus, je n'ai pas davantage ; et, ce qui est bien pis, je ne désire pas davantage ». (STENDHAL, *Correspondance*, II, cit., p. 644).

<sup>182</sup> Comme nous l'avons déjà remarqué, Stendhal fut absent de Florence pendant l'année 1834 ; il n'y resta que quelques jours au tout début (jusqu'au 3 janvier), prolongeant le séjour qu'il avait commencé le 26 décembre 1833, après un congé de trois mois à Paris. Il ne se rendra pas non plus en 1835 chez ses amis florentins. De mai 1836 à août 1839, il sera en France.

<sup>183</sup> Ludovico Antonio Muratori (1672-1750), un historien érudit, jeta les bases de l'historiographie moderne. C'était un homme d'église qui laissa de nombreuses œuvres, dont une riche *Correspondance*, le *Rerum Italicarum Scriptores*, les *Dissertazioni sopra le antichità italiane*, et les *Annali d'Italia* (1744-49), auquel fait allusion Salvagnoli. Il est souvent cité par Stendhal.

Certains passages obscurs du texte transcrit ne permettent pas de comprendre le reste de cette période ; Salvagnoli fait allusion à des faits précis de la politique du Grand-duc et par crainte de la censure, il limite toute confrontation. En effet, il dira plus loin de lui-même : « Vous verrez les documents s'épuiser, l'activité décliner, la parole quasiment mourir : à peu près comme nos grands hommes »<sup>184</sup>. Mais ce ton grave est aussitôt chassé par une aimable confiance : connu pour ses succès en amour, l'avocat déclare à Stendhal qu'il passe (lui aussi) ses soirées « avec une belle marquise de 23 ans - et, ajoute-t-il - si elle ne voulait plus de moi, je ne me contenterais pas de dire, *mais rien de plus* »<sup>185</sup>. Suivent quelques nouvelles sur la vie florentine : en premier lieu, il annonce la mort du Professeur Francesco Pacchiani, advenue le 31 mars<sup>186</sup>, puis Salvagnoli s'attarde sur le peu de succès remporté, au Teatro della Pergola, par la *Beatrice di Tenda* de Vincenzo Bellini, représentée ce même 31 mars, au point que le théâtre en « est attristé »<sup>187</sup>. Dans le climat éteint qui règne sur le Grand-duché, il n'y a « aucun nouveau livre, même pas des almanachs : s'il n'y avait le bruit des carrosses, on se croirait dans une ville de morts »<sup>188</sup>, précise encore Salvagnoli. Il manque les réunions mondaines, et le corps diplomatique lui-même semble assoupi, malgré la présence à Florence de M. Belloc<sup>189</sup>. « Le grand Directeur du Cabinet », leur ami commun Jean-Pierre Vieusseux, s'occupe encore, après la suppression de l'« Antologia » en 1833, d'initiatives culturelles comme le « Giornale agrario toscano » dont « il fera certainement pousser un brin d'herbe de plus »<sup>190</sup>, comme l'affirme Salvagnoli en plaisantant. Dans ce récit un peu désordonné de ce qui arrive à Florence, le juriste s'arrête donc sur certains événements relatifs au

---

<sup>184</sup> *Cent soixante-quatorze lettres à Stendhal, II, ibid.* (Cette lettre est également rapportée dans STENDHAL, *Correspondance, III, cit.*, p. 525-26).

<sup>185</sup> *Ibid.* Suit une référence ironique aux échecs amoureux de Stendhal, dont Salvagnoli semble être au courant.

<sup>186</sup> *Ibid.* p. 100. Originaire de Prato, Francesco Pacchiani (1772-1835) fit ses études au séminaire, puis à l'Université de Pise, où il enseigna en 1801 la Logique et les Mathématiques, et l'année suivante, la Physique. Membre de l'Accademia della Crusca, il obtint en 1803 un canonicat dans la cathédrale de Prato. Il fut lié à Pignotti. Il est aussi l'auteur d'un petit poème en octaves, *Colombo*, dont Monti fit l'éloge. Guerrazzi le cite aussi dans une note de son roman, *Veronica Cybo*.

<sup>187</sup> *Cent soixante-quatorze lettres à Stendhal, II, ibid.* (Cf. « Il Giornale di Commercio e d'Industria, Teatri, Varietà, Bibliografia ed Avvisi », Firenze, anno VIII (8 apr. 1835), p. 59).

<sup>188</sup> *Cent soixante-quatorze lettres à Stendhal, II, ibid.*

<sup>189</sup> Salvagnoli écrit « Belloc », en confondant la graphie de la cantatrice Maria Teresa Trombetta Belloc et du peintre Jean-Hilaire avec celle du diplomate cité par le juriste : Pierre-Vincent Bellocq, *chargé d'affaires* à Rome, qui fut ministre de France en Toscane de 1833 à 1841. L'édition de la Pléiade reporte : « Bellocq ». (Cf. entre autres, *Le relazioni diplomatiche fra la Francia, il Granducato di Toscana e il Ducato di Lucca, cit.*).

<sup>190</sup> *Cent soixante-quatorze lettres à Stendhal, II, ibid.* Les contacts que Vieusseux avait eus avec Lambruschini, Capponi et Ridolfi lui avaient donné l'idée du « Giornale per i contadini », dont il imprima une affiche en 1826. C'est ainsi que fut fondé l'année suivante le « Giornale agrario toscano », créé avec Lambruschini, de' Ricci et Ridolfi. (Cf. G. SPADOLINI, *Fra Vieusseux e Ricasoli. Dalla vecchia alla «Nuova Antologia», cit.*, pp. 105-10).

monde de l'art et il raconte à son ami un « accident » subi par le graveur Giovita Garavaglia<sup>191</sup>, et il ajoute que le peintre Pietro Benvenuti « s'est luxé une épaule ; les peintres Ricci et Zoppo... les beaux-arts toscans sont à l'hôpital »<sup>192</sup>. Puis il informe Henri Beyle sur l'excellente santé de la marquise Torrigiani, l'amie Eleonora de' Pazzi, tandis que sa sœur Enrichetta « est désorientée », et il demande à son tour des nouvelles de leurs nobles amis communs, les marquis Potenziani. Une dernière allusion au « jeune auteur des hypothèques », très probablement Girolamo Poggi, qui lui parle toujours de Stendhal<sup>193</sup>. Pour échapper à la platitude du quotidien, l'énergique avocat invite à présent son ami à le suivre au printemps, selon une bien agréable habitude, et à « faire de petites étapes d'une journée à travers toute la Toscane » ; tout d'abord dans la Valdichiana<sup>194</sup>, puis à travers les Salines de Volterra, dans les Maremmes, une région de marécages et de malaria où avaient été entrepris en 1828 les travaux

---

<sup>191</sup> Célèbre graveur né à Pavie le 18 mars 1790, et mort à Florence le 27 avril 1835. Il se perfectionna à Milan avec Longhi et remporta différents prix académiques. Il fut appelé en 1833 à l'Académie de Florence pour remplacer Raffaello Morghen, avec lequel il avait été quelques années plus tôt en compétition directe. Il acquit une très grande renommée grâce à sa gravure intitulée *Incontro di Giacobbe con Rachele benedetto dal Padreterno* (*Rencontre de Jacob et de Rachel, bénie par le Père éternel*) de l'Appiani et à celle de l'*Assunzione di Maria* (*l'Assomption de Marie*) de Guido Reni qu'il venait d'achever lorsqu'il subit l'attaque apoplectique à laquelle se réfère Salvagnoli, qui entraîna rapidement sa mort. (Cf. F. BROCCHI, *Collezione alfabetica di uomini e donne illustri della Toscana*, Firenze 1852 et G.E. SALTINI, *op. cit.*, p. 71). Stendhal qualifia Garavaglia de « divin » dans une lettre envoyée de Rome le 5 juillet 1831 à Domenico Di Fiore. (STENDHAL, *Correspondance, II, cit.*, p. 311).

<sup>192</sup> *Cent soixante-quatorze lettres à Stendhal, II, ibid.*

Pietro Benvenuti (Arezzo 1769 – Florence 1844) est considéré comme l'initiateur de la peinture toscane du XIX<sup>e</sup> siècle et comme l'un des plus grands représentants du néoclassicisme italien. Il entra à l'Ecole des Beaux-Arts de Florence, puis fit des études à Rome, devint membre de l'Accademia di Santa Lucia et grâce à l'appui de Canova, qui l'estimait beaucoup, il fut d'abord professeur puis directeur de l'Ecole des Beaux-Arts de Florence. Outre des tableaux sur des sujets sacrés et mythologiques, il réalisa des portraits de personnages illustres. Il fut aussi le peintre de cour d'Elisa Baciocchi Bonaparte, qu'il immortalisa dans *Elisa Baciocchi e la sua corte*. (Cf. G. E. SALTINI, *op. cit.*, pp. 47-48 ; A. M. COMANDUCCI, *I pittori italiani dell'800*, Milano 1934 ; A.M. COMANDUCCI, *Dizionario illustrato dei Pittori, Disegnatori, Incisori Italiani*, Milano 1970-1974, 5 voll. ; M. SALVI, *Pietro Benvenuti 1769-1844*. Mostra di opere inedite nel secondo centenario della nascita. Arezzo, Gall. Com. Arte Contemporanea, 1969 ; L. LUCIANI, *Dizionario dei pittori italiani dall'800*, Firenze, Vallecchi, 1974). Stefano Ricci, florentin (1765-1837) fut le disciple de Francesco Corradori et lui succéda comme professeur à l'Académie de Florence. Habile sculpteur apprécié de Canova, il travailla à Arezzo et à Florence. (Cf. entre autres, G.E. SALTINI, *op. cit.*, p. 26-27). Sans doute Salvagnoli se trompe-t-il d'art ; quant à Zoppo, nous manquons de références suffisantes.

<sup>193</sup> Girolamo Poggi, florentin (1803-1837), diplômé en droit à Pise, est l'auteur d'un *Saggio di un trattato teorico pratico sul sistema livellare secondo la legislazione e la giurisprudenza Toscana* en trois volumes (1829-32). Il fut membre ordinaire de l'Accademia dei Georgofili et d'autres institutions culturelles. Il fut aussi auditeur du Magistrat suprême de Florence et mourut prématurément en 1837 ; Salvagnoli fit son *Eloge*. (V. SALVAGNOLI, *Elogio di Gerolamo Poggi*, detto nell'Adunanza solenne dell'Accademia dei Georgofili di Firenze, il 31, XII, 1837. Firenze, Tip. Galileiana, 1838).

<sup>194</sup> La Valdichiana, qui s'étend au sud de Florence, où se trouve Castiglion Fiorentino, est une plaine entourée de collines et de monts qui culminent avec le monte Cetona.

d'assainissement sur l'initiative du Grand-duc Leopoldo II, une entreprise qui progressait très lentement et qui ne devait s'achever qu'au XX<sup>e</sup> siècle<sup>195</sup>.

À la fin de cette dense missive, le juriste demande à Beyle des informations sur les « deux statues antiques représentant Jules César sans lauriers, vainqueur des Gaullois »<sup>196</sup> que l'on vient de retrouver, ce qui met en évidence l'intérêt de plus en plus vif de Stendhal pour l'archéologie, notamment étrusque<sup>197</sup>, éveillé également par la proximité de Donato Bucci, l'antiquaire de Civitavecchia qui fut son ami intime, et par l'aristocrate romaine Teresa Gherardo de' Rossi Caetani, passionnée de fouilles, la mère de ses chers amis, les princes Don Michelangelo et Don Filippo Caetani. C'est fort probablement à ce dernier, plus proche de Stendhal, que fait allusion Salvagnoli à la fin de sa lettre<sup>198</sup>.

---

<sup>195</sup> Alors que le Grand-duc commençait les travaux d'assainissement des Maremmes, Salvagnoli écrivit un poème sur ce thème, intitulé *Addio alla Maremma*. (Cf. T. FRACASSINI, *Vincenzo Salvagnoli Poeta*, cit., p. 55).

<sup>196</sup> *Cent soixante-quatorze lettres à Stendhal*, II, cit., p. 101. Nous n'avons rien trouvé sur la découverte à laquelle fait allusion Salvagnoli, mais dans une lettre envoyée de Civitavecchia le 24 (ou 26) mars 1835 à l'historien Jean-Jacques Ampère, Stendhal parle de fouilles qui étaient alors en cours dans le Forum romain relatif à une « statue colossale en bronze, on en est au nez. Le reste est sous une fenile à l'occident de la colonne de Phocas ». (STENDHAL, *Correspondance*, III, cit., p. 29 ; Cf. R. LANCIANI, *Fascino di Roma antica*, Roma, Quasar, 1986). Stendhal possédait dans sa bibliothèque les volumes suivants relatifs à ce thème : CH. DIDIER, *Rome souterraine*, Bruxelles, Meline, Cans et Comp., 1837, 2 vol. ; D. D'HALICARNASSEUS, *Les Antiquités romaines*, Paris, Calixte-Volland, 1807, 11 vol. Les trois premiers furent imprimés par Calixte-Volland, tandis que les autres furent imprimés à Chaumont, par l'Imprimerie de Cousot. An VIII Républicain. (*Catalogo del Fondo Stendhaliano Bucci*, cit., p. 67-68). C'est peut-être à cela que se réfère Salvagnoli. Sur la colonne de Phocas, cf. STENDHAL, *Promenades dans Rome*, cit., p. 747-48 et *Stendhal a Roma*, cit., p. 34. L'auteur espère qu'il ne s'agit pas d'une statue de l'empereur byzantin Phocas, mais de Néron. Sur Stendhal archéologue, je signale : A. HUS, *Stendhal et les Étrusques* in *Mélanges offerts à J. Heurgon*, Paris, De Boccard, 1976 ; *Je deviens antiquaire en diable ! lo Stendhal, console a Civitavecchia e " cavatesori " (1831-1842)*. Catalogo della mostra fotografica a cura di S. NARDI, Tarquinia, Palazzo dei Priori (6 juillet-31- août 1996), Tarquinia 1996).

<sup>197</sup> Stendhal écrit à Adolphe de Mareste : « Je viens d'assister à la plus admirable découverte : un sarcophage quadrilatère, huit pieds de long, et quatre scènes d'un fait tragique à nous inconnu et apparemment célèbre parmi les Étrusques, fort bien sculptées sur les quatre faces. C'est le plus bel échantillon de l'art étrusque ». Le récit est ici interrompu par un *croquis* qui illustre le sarcophage, et il poursuit ainsi : « Cela est contemporain d'Homère, peut-être antérieur, et vaut deux mille écus ». La lettre est datée « Civ[ita-Vecchia], 1<sup>er</sup> avril [1835] ». (STENDHAL, *Correspondance*, III, cit., p. 31-32 ; cf. O. SPADONI, *The Etruscans. An Historical and Critical Notice of the origin, development and civilization of the early Italian race*, Rome, Piale, 1887 ; F. PRAYON, *Gli Etruschi*, Bologna, Il Mulino, 2002).

<sup>198</sup> De toute la famille Caetani, Don Filippo Caetani (1805-1864) fut le membre le plus proche de Stendhal et celui avec qui l'amitié fut la plus longue. (Cf. P.P. TROMPEO, *La contessa Sandre* in *Nell'Italia romantica sulle orme di Stendhal*, cit., pp. 302-10 ; H. MARTINEAU, *Petit Dictionnaire Stendhalien*, Paris, Le Divan, 1948, p. 102-03 et 126-27 ; H. MARTINEAU, *Le cœur de Stendhal*, II, cit., pp. 234-35 ; Y. DU PARC, A. DENIER, *Stendhal, Ernest Hébert et le prince Caetani* in *Dans le*

Il fait également référence, avant de passer aux formules de salutations, aux copies en plâtre des sculptures de Michel-Ange à envoyer à Paris, situées dans la Sagrestia Nuova de la Cappella dei principi à San Lorenzo. Le « Musée de Paris » - écrit Salvagnoli sur un ton sarcastique, en faisant allusion aux transferts des œuvres d'art voulu par Napoléon - « se contente à présent des plâtres et des copies », et plus précisément de celles des figures de la *Nuit* et du *Jour*, placées sur les volutes du tombeau de Giuliano, duc de Nemours, et des statues de l'*Aurore* et du *Crépuscule* du monument funèbre de Lorenzo, duc d'Urbino.

La seconde lettre adressée à « Mr le Chevalier Beyle, Consul de France, à Civita Vecchia », écrite cette fois encore en italien, est datée Florence, dix-huit septembre 1839. Salvagnoli lui reporte à nouveau, avec la rapidité du journaliste, des faits divers advenus dans la ville du grand-duc, pour souligner les difficultés que connaissent ces années. « Vous voyez - commence-t-il aussitôt - qu'ici on meurt d'ennui ou de faim : mais plus d'ennui, car la sagesse est si grande que les jeunes semblent des vieux, et les vieux, des statues »<sup>199</sup>. Mais, malgré tout cela, il sait encore rire, et il le fait avec Giulio Martini, qui est en ville sans son épouse, Giulia Rinieri de' Rocchi. Il l'informe ensuite que leurs amies sont encore « à la villa » (c'est une claire allusion à Eleonora Torrigiani qui avait l'habitude d'aller en villégiature à Camugliano ou à San Miniato, dans le palais médiéval de la famille de' Pazzi, que l'avocat dénomme ironiquement « il Castellaccio », ou vilain château), mais elles s'apprêtent à rentrer à Florence pour un événement important, le premier Congrès des Savants Italiens, qui se tiendra à Pise du premier au 15 octobre 1839. « Ce sera un joyeux spectacle car Pise se remplira de gens curieux, qui profiteront et animeront les fêtes qui sont préparées »<sup>200</sup>. Parmi les célébrations organisées pour cet événement de renom, Salvagnoli annonce à Stendhal « l'inauguration de la statue de Galilée dans la grande cour de l'Université »<sup>201</sup>. Rosini lira un discours, en interrompant - plaisante-t-il - la *Storia della Pittura Italiana*<sup>202</sup>.

---

*sillage de Stendhal*. Études stendhaliennes dirigées par Y. DU PARC. I.A.C., Les Éditions de Lyon, Lyon, 1955, pp. 157-63).

<sup>199</sup> *Cent soixante-quatorze lettres à Stendhal*, II, cit., p. 203. (Cette lettre est également rapportée dans STENDHAL, *Correspondance*, III, cit., p. 570-71).

<sup>200</sup> *Ibid.* p. 203-04. (Cf. I. CANTU', *L'Italia scientifica contemporanea*, cit. ; F. FILIPPINI, *Il I Congresso degli Scienziati Italiani in Pisa* in « Studi Storici » (1903), pp. 225-64 ; A. CORSINI, *Il I Congresso degli scienziati* in « Nuova Antologia » (1914), p. 110-121 ; T. FRACASSINI, *Il I Congresso italiano degli scienziati*, Pisa, Lischi, 1939 ; *Pisa, ottobre 1839. Il I Congresso degli scienziati italiani*, Pisa, Biblioteca Universitaria, 1989 ; *La prima riunione degli scienziati italiani*, Pisa, Giardini, 1989).

<sup>201</sup> Sous les arcades donnant accès à la vieille Aula Magna de l'Université de Pise, qui remonte au XV<sup>e</sup> siècle, se trouve une statue de Galilée de Paolo Emilio Demi, inaugurée justement en 1839 à l'occasion de ce congrès.

<sup>202</sup> Giovanni Rosini (1776-1855) fut critique, lettré et romancier. Professeur à Pise, il participa à la vie littéraire de l'époque et fut lié au groupe de l'« Antologia ». Il est l'auteur d'une *Storia della pittura Italiana* en 7 volumes et de quelques romans, dont *La signora di Monza* et *Luisa Strozzi*. Salvagnoli

Le juriste poursuit son léger récit, et raconte à Stendhal que leur ami commun Niccolini a publié une nouvelle tragédie *La Rosmunda inglese*, autrement dit *Rosmunda d'Inghilterra*, représentée en 1838, et le comte Luigi Serristori a fait paraître la *Statistica del regno di Napoli*. Il évoque donc le futur voyage à Rome de ce dernier, qu'il doit effectuer, accompagné de son épouse, Sofia Franchini, en hiver, et auquel il espère participer<sup>203</sup>. Suit une réflexion sur les promenades « au milieu de ces ruines majestueuses » qu'il devait faire, une fois à Rome, avec Stendhal, ce qui démontre à nouveau leur profonde amitié. Il mentionne également un volume qu'il n'a pas encore reçu ; il s'agit de la *Chartreuse de Parme*, mise en vente le six avril 1839 par Ambroise Dupont, un éditeur parisien, ce qui éveille davantage encore chez le poète Salvagnoli le désir d'écrire lui aussi un roman, dont la « matière grandit dans [son] imagination, mais [il] craint de ne pas bien savoir la digérer »<sup>204</sup>. C'est donc une nouvelle allusion, qui se transforme bientôt en espoir, à une excursion en Toscane en compagnie de Beyle, au milieu de ces paysages riants ponctués de ruines antiques. Et le choix est bien vaste : «Étrusques, Romains, barbares, moyen-âge, manufactures, commerce, art, finance, poésie, aventures, monuments, ruines, risorgimento, Médicis, Leopoldo, Napoléon... », conclut avec sa verve habituelle notre exubérant avocat.

C'est ainsi que s'achève la dernière lettre de Vincenzo Salvagnoli à Stendhal à avoir été imprimée. Il en reste encore quelques-unes écrites par le consul français entre 1840 et 1841 avant le voyage qui les mènera tous deux, en octobre 1841, en Suisse et en France. (Comme nous l'avons remarqué plus haut, M. Houbert a publié dans «L'Année Stendhalienne» n. 9 une lettre datée du 9 octobre 1841 et dans la même revue au n. 7, une autre datée du 15 octobre 1841). Ce sera le dernier voyage de Stendhal, qui s'éteindra à Paris le vingt-trois mars 1842.

Ce second groupe de missives commence par un billet sur lequel la critique s'est énormément penchée. Nous en retraçons rapidement l'histoire. Dans son bref chapitre consacré à *Stendhal e l'Italia*, situé au sein de ses *Ricordi storici del Risorgimento italiano*, Alessandro D'Ancona fait allusion, en note, à une lettre de l'écrivain à Salvagnoli, retrouvée « parmi les papiers de ce dernier, datée de Civitavecchia ». Les difficultés à lire l'incitèrent à ne publier que les cinq premières

---

considérerait le professeur pisan comme « le premier romancier du siècle ». (Cf. P. PRUNAS, *op. cit.*, p. 178).

<sup>203</sup> Luigi Serristori (1793-1857) fit ses études à Pise et passa sa maîtrise en soutenant un mémoire sur les machines à vapeur, anticipant par ses travaux la nouvelle transformation économique et sociale du pays. Il fut nommé en 1840 gouverneur de Sienne et cinq ans plus tard, il occupa la même charge à Pise. Il passa aussi quelques années en Russie et à son retour à Florence, il rédigea une *Statistica generale dell'Italia*. Il a participé aux I, III, et V Congresso degli Scienziati Italiani.

<sup>204</sup> *Cent soixante-quatorze lettres à Stendhal*, II, *cit.*, p. 204. Nous n'avons trouvé aucune trace, même partielle, d'un roman de Salvagnoli.

lignes du billet, que nous donnons ci-après, en omettant la date : « Je suis venu de Livourne en 14 heures. En repensant à mon voyage de Florence, je trouvais que je vous dois autant qu'à Michelange [*sic.*]. Quand vous n'étiez pas à Florence, je m'ennuyais »<sup>205</sup>.

Cette lettre fut insérée par Henri Martineau dans la *Correspondance de Stendhal*, en avançant comme hypothèse la date du 7 juin 1833<sup>206</sup>. Effectivement, l'écrivain était rentré à cette date à Civitavecchia de l'un de ses nombreux séjours en Toscane, après s'être embarqué à Livourne sur le bateau à vapeur *Sully*. Mais cette missive est bien postérieure. C'est Fracassini, à l'occasion du centenaire de la mort de Stendhal, qui publia la partie restante de la lettre, qui a été retrouvée parmi les papiers de Salvagnoli conservés à l'Archivio de Corniola<sup>207</sup>, et qui a eu le grand mérite de chercher à déchiffrer l'écriture stendhalienne souvent difficile à comprendre. Luigi Foscolo Benedetto fut sans doute trop sévère à son égard lorsqu'il critiqua âprement le travail de Fracassini, l'accusant notamment de « ne pas avoir compris que le billet se compose en fait de deux billets, dont chacun porte une date et une signature bien distinctes. L'un est pour la direction de la poste florentine (*Je prie la poste de remettre à M. Salvagnoli les lettres à l'adresse de M. Beyle*) ; l'autre doit être lu en faisant abstraction des lignes que nous venons de mentionner, car elles ont sans doute été rajoutées dans un second temps dans la marge supérieure de la seconde page »<sup>208</sup>.

La lettre se compose donc de deux parties, présentant deux signatures différentes : la première, envoyée à son ami d'Empoli, est signée « Ch. Duplan » ; la seconde, adressée à la poste, « H. Beyle ». De même, la première est datée « 20 j[ui]l[et] [1840] » et la seconde « 19 juillet 1840 » car, comme le suggère Del Litto, dans son premier billet, Stendhal met la date du 20 au lieu du 19, et oublie de changer aussi la seconde date<sup>209</sup>. L'écrit est adressé au « Signor Salvagnoli/ avvocato [*sic.*] / n° 4000 Arco di S[an] Pietro/Livorno ». Dans l'Archivio Salvagnoli Marchetti, nous avons trouvé une copie de cet écrit tout entier, contenu en une seule feuille présentant différentes erreurs de lecture et d'interprétation (par exemple « codîneurs » et « cardinaux » sont lus « Codini »), et des erreurs dans les

---

<sup>205</sup> A. D'ANCONA, *Stendhal e l'Italia*, cit., p. 31 note n. 1.

<sup>206</sup> *Correspondance de Stendhal*, VIII, cit., p. 90. La source, c'est-à-dire D'Ancona, est citée en note. Nous rapportons ci-après le texte de la lettre publiée par Martineau : « Au Comte Salvagnoli/ à Florence/ Civita-Vecchia, [le 7 juin 1833]. Je suis venu de Livourne en 14 heures./ En repensant à mon voyage de Florence. Je trouvais que je vous dois autant qu'à Michel-Ange. Quand vous n'étiez pas à Florence, je m'ennuyais ». (Cette missive est également publiée dans STENDHAL, *Correspondance*, II, cit., p. 529).

<sup>207</sup> T. FRACASSINI. *Il Centenario della morte di Stendhal. Una lettera inedita di H. Beyle a Vincenzo Salvagnoli* in « Almanacco Italiano », vol. XLVIII (1942), p. 367-71. (Voir, en outre, C. PELLEGRINI, *Stendhal e Vincenzo Salvagnoli*, cit., p. 203).

<sup>208</sup> L.F. BENEDETTO, *Arrigo Beyle Milanese*, cit., p. 682.

<sup>209</sup> STENDHAL, *Correspondance*, III, cit., p. 374 e 727 note n. 1.

signatures aussi, avec la présence de quelques annotations du copiste inconnu à l'intérieur du texte, ce qui souligne une fois encore la longue et laborieuse histoire de cette missive. Rentré de Florence où il était resté du premier au 18 juillet 1840, Stendhal s'arrête à Civitavecchia pendant environ un mois. Dès son arrivée, il écrit à son cher ami « à 7 h. du matin » pour lui démontrer, à nouveau, sa profonde amitié : « Je reconnais que je vous dois autant qu'à Michelange [*sic.*] »<sup>210</sup>. Dans son commentaire de cette missive, Fracassini voit, dans la référence à Michel-Ange, une allusion cachée à certains huitains que Salvagnoli avait écrits en 1839, intitulés justement *Michelangiolo*, défenseur de Florence, un chant riche en allusions politiques et doté d'un épilogue apologétique<sup>211</sup>. Cette hypothèse, qui ne repose toutefois sur aucune donnée certaine, a été du reste écartée par Luigi Foscolo Benedetto.

Je verrais plutôt la phrase de Stendhal comme une immersion momentanée dans un discours esthétique, axé sur sa passion transcendante pour la Beauté idéale, antique et moderne, qui avait caractérisé l'*Histoire de la peinture en Italie*, où l'on voit bien comme la dimension sentimentale s'allie au pur traitement de la peinture elle-même. Dans le septième livre, Stendhal narre la vie de Michel-Ange, qu'il reproduira ensuite en partie dans ses *Promenades dans Rome*<sup>212</sup>. Or, la confrontation entre Salvagnoli et Michel-Ange ne manque pas de fondement, car le lien d'estime et d'amitié qui unissait Stendhal au gentilhomme toscan était si profond qu'il inspirait à Stendhal la même admiration que celle qu'il éprouvait à l'endroit de Michel-Ange, signe donc d'affinité secrètes avec ce sujet mythique, reflet d'un passé grandiose qui fait naître de profondes émotions en lui. C'est le même Beyle qui, à la ligne suivante, souligne le « gros compliment » adressé à Salvagnoli, comparé au génie florentin. Suit le souvenir de leurs amis communs les Torrigiani, Vieusseux, et le groupe de l'« Antologia », qu'il appelle les « codîneurs », en forgeant ainsi un néologisme, comme à son habitude, où il ajoute le préfixe « co » à « dîneurs », ce qui rappelle l'italien « convitati ». Encore empli de l'enthousiasme que lui avait suscité son récent séjour à Florence, l'écrivain formule le souhait d'y retourner au plus tôt. Il sera effectivement de retour dans la capitale toscane du 19 août au 15 septembre. L'écrit se poursuit par une note concernant la maladie qu'avait contractée, vu son grand

---

<sup>210</sup> *Ibid.*

<sup>211</sup> T. FRACASSINI, *Il Centenario della morte di Stendhal*, cit., p. 368 ; T. FRACASSINI, *Vincenzo Salvagnoli Poeta*, cit., pp. 57-8. Certaines stances de ce poème furent publiées dans AVV. VINCENZO SALVAGNOLI, *Michelangiolo; Frammento a un canto a Lorenzo Bartolini* in « La Viola del Pensiero », Miscellanea di Letteratura e Morale - Ricordo pel MDCCCXLII - Anno Terzo, Livorno, p. 88-92, dont nous publions les strophes finales : « Ah ! quella Torre, che esultando serba / Tante vestigia del furor straniero, / Una memoria eternamente acerba / nell'animo severo. / Ma quivi appunto fra' rottami e l'erba / Alzar Tu devi un monumento altero, / Che gridi : - L'Arti agl'Italiani il core / Non empion di viltà, ma di valore. - ».

<sup>212</sup> STENDHAL, *Vie et ouvrages de Michel-Ange* in *Promenades dans Rome*, cit., pp. 1129-37.

âge, le pape Grégoire XVI<sup>213</sup>, qui se trouvait alors dans sa résidence d'été de Castel Gandolfo. Stendhal informe Salvagnoli que le pape avait délégué cinq cardinaux pour le remplacer momentanément, mais quatre d'entre eux, très âgés, ne purent s'acquitter d'une tâche aussi lourde. Cette procédure toutefois ne surprend pas vu que, pendant tout son pontificat, Grégoire XVI compta sur les conseils avisés et la collaboration de cardinaux fort compétents.

La lettre que Stendhal a écrite à Civitavecchia le 2 août 1841, et envoyée à son cousin Ernest Hébert qui, âgé de vingt-quatre ans à peine, avait remporté le *Prix de Rome* de peinture et était donc pensionnaire à la Villa Médicis<sup>214</sup>, atteste à nouveau la grande amitié qui liait l'auteur au juriste d'Empoli. Hébert était arrivé à Civitavecchia en janvier 1840, sans contacter d'ailleurs son cousin consul, ce qui avait légèrement irrité Stendhal qui, même si son lien avec la ville de Grenoble était loin d'être profond, « se sentait tout paternel envers ce bon *sujet* académique »<sup>215</sup> qui sera deux fois directeur de l'Académie de France. En effet, alors que le jeune artiste commence à avoir de la fièvre, il l'exhorte à se rendre « à Val[I]ombrosa, dans le Casentin ou dans un autre *Santuario* de la Toscane à une grande élévation »<sup>216</sup>, en lui recommandant le nom d'« un homme d'esprit », Vincenzo Salvagnoli précisément, qui pouvait l'assister à Florence et l'introduire, en même temps, parmi les intellectuels du Cabinet Vieusseux<sup>217</sup>.

Le même jour, il s'adressa à Salvagnoli<sup>218</sup>, et lui énonça quelques contretemps qui le retenaient au siège consulaire de Civitavecchia et retardaient sa venue : « Par malheur » - écrit Stendhal - « il faut attendre jusqu'au 8 août. Je ne puis espérer d'être à la Porta Rossa que le 10 ». En effet, il ne pourra entreprendre son voyage que le 11 août, et il arrive à Florence par la mer, via Livourne. Il descend à l'Hôtel

---

<sup>213</sup> Bartolomeo Alberto Cappellari, né à Belluno en 1765, fut élu pape sous le nom de Grégoire XVI en 1831 ; il s'est éteint à Rome en 1846. Profondément hostile aux idées révolutionnaires, il affirma et restaura la liberté de l'Église telle qu'on l'entendait au Moyen-Age, et il fut un fier défenseur du pouvoir temporel. Il condamna la liberté de conscience et de presse, les positions christiano-démocratiques de La Mennais, notamment sa théorie des régénérations libératrices avec les encycliques *Mirari vos* et *Singulari nos*. (Cf. en outre *Enciclopedia Cattolica*, VI, Ente dell'Enciclopedia cattolica e per il Libro cattolico, Città del Vaticano, 1951, p. 1148-56, 12 vol. dotée d'une ample bibliographie, et L.F. BENEDETTO, *Arrigo Beyle Milanese*, cit., p. 683).

<sup>214</sup> STENDHAL, *Correspondance*, III, cit., p. 472-73. (Cf. en outre C. PELLEGRINI, *Stendhal et Vincenzo Salvagnoli*, cit., p. 203-06).

<sup>215</sup> M. CROUZET, *Stendhal ou Monsieur Moi-même*, cit., p. 708.

<sup>216</sup> STENDHAL, *Correspondance*, III, cit., p. 473 et C. PELLEGRINI, *Stendhal et Vincenzo Salvagnoli*, cit., p. 203-04.

<sup>217</sup> L'adresse de Salvagnoli, donnée au cousin de Stendhal, est la suivante : « n. 412, à côté de l'*Arco di San Pietro*, derrière la cathédrale ».

<sup>218</sup> Cette lettre fut trouvée dans l'Archivio Salvagnoli Marchetti di Corniola par Carlo Pellegrini et publiée dans C. PELLEGRINI, *Stendhal et Salvagnoli*, cit., pp. 206-07 ; elle apparaît en outre dans STENDHAL, *Correspondance*, III, cit., pp. 474-75. Elle est envoyée « all'ornatissimo signor/ il signor avvocato [*sic.*] Salvagnoli/ n. 412 vicino all'Arco di San Pietro/ Firenze. »

Porta Rossa, tenu par Madame Hombert, situé près du Palazzo Buondelmonti, pour deux jours seulement, le 13 et le 14. À cette occasion, il pourra assister à la *Beatrice di Tenda*<sup>219</sup>, qui lui révélera la musique de Bellini, un compositeur qui ne lui était pas trop familier<sup>220</sup>. Après cette rapide parenthèse, Stendhal consacre la partie centrale de sa lettre à présenter à Salvagnoli son cousin Hébert, qui s'adresserait à lui une fois arrivé en Toscane, et il lui raconte ses problèmes de santé momentanés, qui lui imposent un séjour dans un lieu salubre, comme « Val[l]ombrosa ou dans une autre auberge à 1.500 pieds au-dessus de la mer »<sup>221</sup>. Beyle confie donc le jeune Ernest à l'habile avocat, auquel il demande de bien le conseiller et de bien l'orienter.

La dernière partie de l'écrit concerne le procès intenté contre Giulia Rinieri de Rocchi, qui à la mort du tuteur, Daniello Berlinghieri, est traduite en justice par un neveu du défunt, qui s'est opposé au testament. La cause fut longue et laborieuse ; « seulement quelques jours avant la mort de son ami Stendhal, Giulia était parvenue à obtenir de la Cour de Cassation une sentence définitive en sa faveur »<sup>222</sup>, en entrant ainsi en possession d'une certaine fortune. On perçoit encore le lien profond qui unissait l'écrivain à « la Dame du Palais Ric[c]ardi ai Servi », situé à l'angle de la via dei Servi avec la piazza della SS. Annunziata, un lieu qui lui était bien connu. Du reste, ne peut-on pas percevoir une légère colère envers son ami qui ne l'a pas informé sur un événement qui lui suscitait encore un si vif intérêt ?

À la fin de la lettre, signée « D'Espremesnil », après avoir salué ses « codîneurs », Stendhal se demande si l'avocat pouvait aider d'une manière ou d'une autre le grand latiniste et lettré Michele Ferrucci (que Salvagnoli rencontrera à Genève au cours de son voyage à Paris avec Stendhal) qui, en 1836, ne put obtenir la chaire d'Archéologie à l'Université de Bologne à cause de son libéralisme, université où il enseignait en qualité de professeur remplaçant l'Art oratoire et la Poétique latine et italienne. Puis ce dernier s'installa à Genève, dans une sorte d'exil, où il est resté jusqu'en 1844<sup>223</sup>.

---

<sup>219</sup> Cf. A. MANSOU, *Bellini vu par Stendhal in Stendhal e Milano, II, cit.*, p. 639-47).

<sup>220</sup> Cf. L.F. BENEDETTO, *Le voyage de Stendhal à Florence en août 1841, cit.*, p. 218-20 ; H. MARTINEAU, *Stendhal et la Toscane in Stendhal e la Toscana, cit.*, p. 19-20.

<sup>221</sup> STENDHAL, *Correspondance, III, cit.*, p. 474. Antique localité qui se développe autour d'un ancien monastère ; ainsi appelée car c'était autrefois une forêt riche en hêtres, châtaigniers et sapins. (Cf. D.B. DOMENICHETTI, *Guida storica illustrata di Vallombrosa*, Firenze, Stianti, 1929 ; C. A. KOVACEVICH, *L'Abbazia di Vallombrosa*, Roma, Libreria dello Stato, 1951 ; D. DÉDÉYAN, *Lamartine et la Toscane, cit.*, p. 24-25, 74-75, 97-101).

<sup>222</sup> C. PELLEGRINI, *Stendhal et Vincenzo Salvagnoli, cit.*, p. 111.

<sup>223</sup> Michele Ferrucci (1801-1879) fut rappelé de Genève, où il enseignait la Littérature Latine à Ecole des Beaux-Arts pour succéder à Rosellini à la chaire d'Archéologie de l'Université de Pise. En 1848 il combattit, avec le grade de capitaine, dans le bataillon universitaire à Curtatone et à Custoza. Il publia de nombreuses inscriptions latines et italiennes et différents textes.

Carlo Pellegrini a également retrouvé, dans les archives privées de la villa de Corniola<sup>224</sup>, la lettre envoyée à Salvagnoli le 19 août 1841. Ce n'est que peu de temps après être rentré de Florence au consulat de Civitavecchia, et avant de repartir pour Rome, où il séjournera jusqu'au 23 août, que Stendhal envoie à son confident un billet rapide où il fait allusion à une dame mystérieuse, qu'il appelle tout court « l'Anglaise », qui ne s'était pas rendue au rendez-vous de Florence et qu'il avait cherchée en vain à Livourne pendant trois jours<sup>225</sup>, ce qui montre qu'il écoute encore, malgré son âge et ses ennuis de santé, les mouvements de son cœur.

Il annonce enfin un nouveau voyage à Florence vers le 10 septembre, même s'il ne s'y rendra pas avant le 8 octobre, et il s'informe sur la date d'ouverture de ce qu'il appelle, de manière facétieuse, le « Congrès des antisavants ». Il s'agit du Troisième Congrès des Savants Italiens, qui s'est tenu à Florence du 15 au 30 septembre 1841 et où Vincenzo Salvagnoli fut député pour l'Accademia dei Georgofili. Il s'agit d'une célébration somptueuse, où le Grand-duc Leopoldo II s'employa personnellement pour que les six cents savants environ, provenant de l'Italie tout entière, et aussi de l'étranger, à l'exclusion des États Pontificaux, pussent recevoir le meilleur accueil. Même la « Revue des deux mondes » parla de cet événement et Stendhal en informera Romain Colomb<sup>226</sup>. Après avoir remercié son ami, Beyle conclut son mot et le signe « Dambys », en déclarant qu'il n'a pas l'esprit libre, sans doute à cause de sa passion pour l'« Anglaise ».

La dernière missive qui nous soit parvenue a été découverte, comme les lettres précédentes, par Carlo Pellegrini au sein des mêmes archives privées<sup>227</sup>. Cette lettre suit de peu la lettre précédente ; en effet, elle est datée du 24 août 1841. Stendhal informe « [s]on cher ami » que Jean-Luc Nicolas Poggi, vice-consul français à Livourne, devait lui faire parvenir cinq copies des *Promenades dans Rome*, et il le prie d'en remettre une ou deux au libraire florentin Jochand. Après avoir pris des nouvelles de l'état de santé de Salvagnoli, qu'il souhaite meilleure, Beyle espère ici aussi pouvoir à nouveau séjourner autour du 9 septembre à l'hôtel Porta Rossa ; il fait donc preuve d'intérêt pour le jeune avocat Manfredini, et qui mieux que Salvagnoli pourrait le renseigner<sup>228</sup> ? Le Troisième Congrès des Savants constitue un

---

<sup>224</sup> C. PELLEGRINI, *Stendhal et Vincenzo Salvagnoli, cit.*, p. 209. Cette lettre est également rapportée dans STENDHAL, *Correspondance, III, cit.*, p. 490, avec quelques ajouts. Cet écrit est adressé au « Signor Salvagnoli/ vicino all'Arco di S[an] Pietro/ Firenze ».

<sup>225</sup> Cf. C. PELLEGRINI, *Stendhal et Vincenzo Salvagnoli, cit.*, p. 210.

<sup>226</sup> STENDHAL, *Correspondance, III, cit.*, p. 499. La lettre à Colomb est datée Florence, 8 octobre 1841.

<sup>227</sup> Cet écrit est envoyé au « Signor Avvocato [sic.] Salvagnoli/ vicino all'Arco di S[an] Pietro, n. 412/Firenze ». (C. PELLEGRINI, *Stendhal et Vincenzo Salvagnoli, cit.*, p. 209 ; STENDHAL, *Correspondance, III, cit.*, p. 494).

<sup>228</sup> Del Litto note que parmi les volumes de Stendhal à Civitavecchia figurait une brochure de G.B. MANFREDINI, *Per le fastosissime nozze del signor Dottor Valentino Amici con la signora Alma Minghetti*,

nouveau sujet stimulant pour Stendhal. Il savait que dans le salon du XVI<sup>e</sup> siècle, situé au premier étage du Palazzo Vecchio, on représenterait le 19 septembre l'oratorio *La creazione del Mondo* de Franz Joseph Haydn, un compositeur qu'il appréciait tout particulièrement, et il souhaite que l'exécution en soit parfaite, vu que « [l]e ciel en donnant à l'Italie l'expression vive des passions par les sons, lui a refusé l'art et la patience de faire marcher ensemble 100 instruments »<sup>229</sup>. Toutefois, il ne pourra pas y assister, et c'est Salvagnoli qui lui en parlera. D'un ton oscillant entre l'ironie et le caustique, le «Sphinx» prend congé de son ami, en attendant d'entreprendre le voyage qui les mènera tous deux, l'automne suivant, à Paris<sup>230</sup>.

Dans une lettre envoyée de Civitavecchia au Ministre des Affaires Étrangères, François Guizot, datée du 9 août 1841, Stendhal lui demande, alors qu'il est en pleine convalescence, s'il pourra s'absenter du consulat lorsque son secrétaire Lysimaque Tavernier, alors en congé, rentrera de Constantinople, afin de pouvoir aller consulter à Genève<sup>231</sup> l'éminent clinicien Jean-Louis Prévost, qui l'avait déjà soigné<sup>232</sup>. Une fois obtenue cette autorisation, en date du 15 septembre<sup>233</sup>, Stendhal informe Romain Colomb, par une lettre écrite à Florence le 8 octobre, qu'il partira le 22 de ce mois avec Salvagnoli, un « avocat, homme d'esprit, qui a le projet de passer trente jours à Paris ; on le dit méchant. Mais est-ce que je ne passe pas pour méchant ? ».<sup>234</sup>

Le 21 octobre, l'écrivain laisse donc Civitavecchia pour Livourne, où il ne rencontre pas toutefois Salvagnoli, qui avait appareillé la veille. Stendhal arrivera à Gênes le 23 et s'embarquera le lendemain pour Marseille où l'attendait l'avocat, arrivé après une traversée de vingt-six heures. Comme il l'écrit dans la première lettre envoyée à Eleonora de' Pazzi, Salvagnoli avait l'intention de repartir « le 25, ou avec M. Beyle, s'il arrive, ou seul »<sup>235</sup> ; mais le dimanche 24, il écrit à son amie : « Mr. Beyle est arrivé. Je cours le voir, puis j'écrirai le nouveau plan du voyage : j'en ai assez de Marseille. [...] Mr. Beyle est fatigué et veut se reposer demain : moi je veux passer mon temps à l'extérieur de Marseille : donc ce soir je vais à Toulon en huit heures »<sup>236</sup>. Bien que rapides, ces deux signes laissent toutefois deviner la grande

---

Firenze, Tip. Le Monnier, 1840 (Cf. STENDHAL, *ibid.* p. 742 ; *Catalogo del Fondo Stendhaliano Bucci, cit.*, p. 134).

<sup>229</sup> STENDHAL, *ibid.*

<sup>230</sup> Le billet est en effet signé « Sphinx ».

<sup>231</sup> F. HAYWARD, *Voyageurs illustres en Suisse. Stendhal à Genève* in « La Revue Suisse » (29 juillet 1934).

<sup>232</sup> STENDHAL, *Correspondance, III, cit.*, p. 489.

<sup>233</sup> Cf. *ibid.* p. 592.

<sup>234</sup> *Ibid.* p. 498.

<sup>235</sup> C. MASI, *Con Vincenzo Salvagnoli nella Parigi di Luigi Filippo, cit.*, p.10. La lettre est datée : « Marseille, 22 octobre 41 ». Dans le volume de Masi sont publiées toutes les lettres envoyées par Vincenzo Salvagnoli à Eleonara Torrigiani de' Pazzi, relatives à ce voyage.

<sup>236</sup> *Ibid.* p. 14. La lettre est datée : « Dimanche 24 trois heures de l'après-midi ».

importance de ce « journal épistolaire », ainsi défini par Luigi Foscolo Benedetto, qui l'avait lu dans l'Archivio Salvagnoli Marchetti de Corniola<sup>237</sup>. Cette dernière période de la vie de Stendhal est fort peu documentée et ces informations, tirées de la correspondance de Salvagnoli avec cette aristocrate florentine, se révèlent des plus intéressantes malgré leur brièveté.

Lorsque Salvagnoli revient à Marseille, les deux amis partent l'après-midi du 31 octobre pour Genève, où ils descendent à l'Hôtel de la Couronne, situé au bord du lac. Le juriste laisse entendre à Eleonora de' Pazzi que c'était une très belle journée qui invitait à la promenade, « [m]ais... les devoirs de la compagnie [m'] obligent à rester à l'hôtel »<sup>238</sup>, en soulignant une fois de plus sa dévotion envers Stendhal, malade et affaibli. La même missive, mais datée du premier novembre, nous apprend qu'à Genève ils rencontrent Abraham Constantin, qui sera leur guide, « avec lequel » - écrit l'avocat - « j'ai repris connaissance avec la famille Torrigiani, il m'a parlé de cette époque, et de vous »<sup>239</sup>. Pendant ce bref séjour, accompagné de Constantin (et peut-être de Stendhal lui-même), il rendra visite à Chênes, dans les alentours de Genève, à un vieux et souffrant Sismondi<sup>240</sup>. Nous lisons dans la missive du 3 novembre une autre information relative à Stendhal : « demain chez le célèbre médecin Prévost qui soigne Mr. Beyle malade », et dans la lettre du 5 novembre, il écrit à Eleonora : « Mr. Beyle a été et est encore souffrant : ceci réduit ma liberté, mais j'espère que les soins de Mr. Prévost le guériront parfaitement »<sup>241</sup>.

Dans un billet transmis à son amie florentine, le 10 novembre, depuis la capitale française, Salvagnoli parle d'un déjeuner auquel les trois amis avaient pris part à Genève, chez M. Prévost, que Salvagnoli décrit comme « un grand médecin, de réputation européenne, âgé d'environ 60 ans, ressemblant [à] Bufalini, mais à l'air doux, et doté d'acuité, mais dénuée de méchanceté. Il avait invité les grands hommes du pays, les gouvernants et les professeurs [...] - en soulignant que - la conversation

---

<sup>237</sup> L. F. BENEDETTO, *Arrigo Beyle Milanese, cit.*, p. 72.

<sup>238</sup> C. MASI, *Con Vincenzo Salvagnoli nella Parigi di Luigi Filippo, cit.*, p. 26. La lettre est datée : « Genève, 31 octobre à cinq heures de l'après-midi ».

<sup>239</sup> *Ibid.*

<sup>240</sup> Jean-Charles-Léonard Simonde de Sismondi (1773-1842), historien, lettré et économiste suisse. De 1795 à 1800, il vécut en Toscane, où il fut poursuivi car on le considérait comme un jacobin et parce qu'il entretenait des rapports étroits avec les patriotes italiens. Il rédigea au cours de ce séjour le volume *Prospetti dell'agricoltura Toscana (1801)*, et en 1807 il publia la *Storia delle repubbliche italiane del Medioevo*. Il fut en contact avec M<sup>me</sup> de Staël et on le considère comme l'un des fondateurs de la critique romantique. Il est aussi l'auteur des *Nouveaux Principes d'économie politique (1818)*, où il soutient la nécessité de réformes sociales, et il passa donc pour un des précurseurs du socialisme. (Cf. entre autres, A. FRÈNES, *Jean-Pierre Vieusseux d'après sa correspondance avec J.C.L. De Sismondi*, Roma, Forzani, 1888 ; *Sismondi e la civiltà Toscana*. Atti del Convegno Internazionale di Studi (Pescia, 13-15 apr. 2000). A cura di F. SOFIA. Firenze Olschki, 2001).

<sup>241</sup> C. MASI, *Con Vincenzo Salvagnoli nella Parigi di Luigi Filippo, cit.*, p. 30.

après le déjeuner fut intéressante »<sup>242</sup>. Enfin, le 6 novembre, ils se mettent en route pour Paris, où ils descendent à l'Hôtel de l'Empire, situé au n. 49 de la rue Neuve-Saint-Augustin (aujourd'hui rue Daunou) : telle est l'adresse transmise à Eleonora.

Stendhal remet cette même adresse à Donato Bucci, dans ses deux missives envoyées de Paris, la première en date du 19 novembre, et la seconde en date du 8 décembre 1841<sup>243</sup>. Beyle communique en outre qu'il envisage de rentrer en Italie vers le début du mois de janvier et il lui confie que, grâce au traitement du docteur Prévost, son état de santé s'améliore depuis le 20 novembre, au point que ce même jour il se serait rendu à la « Chambre des Pairs voir juger Quenisset », auteur d'un attentat contre le duc d'Orléans, dont le procès dura du 3 au 23 décembre, et s'acheva par la condamnation à mort de l'inculpé<sup>244</sup>. Il assistait aux débats avec Salvagnoli, qui semblait s'intéresser fortement à cet événement, même s'il ne l'a raconté que sommairement à la marquise<sup>245</sup>.

Dès son arrivée à Paris, l'avocat d'Empoli a pris contact avec ses amis italiens, notamment ses amis toscans, dont beaucoup d'entre eux étaient exilés et vivaient dans la capitale française, et il a commencé à fréquenter des salons importants, introduit partout par Stendhal. C'est ainsi qu'il rencontre, pour ne citer que quelques noms, Pellegrino Rossi, les Mojon, Mérimée, Dumas, Duvergier de Hauranne, ainsi que les grandes figures de la gauche libérale française, comme Cousin, Thiers et Mignet. Les billets à Eleonora sont ponctués de noms de haute importance, dont ceux de Simone Peruzzi, Ministre de Toscane à Paris, qui vivait avec son neveu Ubaldino, qui sera le chef du gouvernement provisoire toscan en 1859. Ubaldino, fils de Vincenzo et Enrichetta Torrigiani Peruzzi, sœur d'Eleonora, était à Paris depuis quelque temps pour ses études, et Stendhal l'introduisit dans le célèbre salon de Madame Virginie Ancelot, une amie proche de l'écrivain<sup>246</sup>.

Un autre événement d'importance avait conduit Vincenzo Salvagnoli, fervent admirateur de Napoléon, à Paris : le 15 décembre 1840, la dépouille de l'Empereur

---

<sup>242</sup> *Ibid.* p. 37. Stendhal campe un bref portrait de Prévost dans le *Voyage en France* in STENDHAL, *Voyages en France, cit.*, pp. 451-52. Bien qu'en 1837, Jean-Louis Prévost (1790-1850) eût renoncé à sa profession pour se consacrer aux travaux scientifiques, inhérents à la goutte et à l'arthrite, il continua à soigner Stendhal, qui de patient devint son ami. L'écrivain souffrait en effet de crises de goutte et avait aussi de graves problèmes circulatoires. (Cf. P.-E. SCHAZMANN, *Un ami genevois de Stendhal : le docteur Jean-Louis Prévost* in « Geneva », t. XIV (1934), p. 266-70 ; H. MARTINEAU, *Le cœur de Stendhal, II, cit.*, p. 272 ; J. OLIVIER, « L'admirable Prévost » de Stendhal in « Le Progrès médical », n. 7-8 (10-24 avril 1954), p. 181-82 ; J. THÉODORIDÈS, *Jean-Louis Prévost, médecin et ami de Stendhal* in « Stendhal Club », n. 42 (15 janvier 1969), p. 177-89.)

<sup>243</sup> STENDHAL, *Correspondance, III, cit.*, pp. 510-12.

<sup>244</sup> *Ibid.* p. 512.

<sup>245</sup> C. MASI, *Vincenzo Salvagnoli nella Parigi di Luigi Filippo, cit.*, p. 134 et *passim*.

<sup>246</sup> Cf. STENDHAL, *Correspondance, III, cit.*, p. 382 et H. MARTINEAU, *Stendhal et le salon de Mme Ancelot*, Paris, Le Divan, 1932. Stendhal possédait, de Virginie Ancelot, *Un mariage raisonnable*, comédie en un acte en prose, représentée au Théâtre Français, le 4 novembre 1835. (*Catalogo del Fondo Stendhaliano Bucci, cit.*, p. 13).

avaient été rendue à la France<sup>247</sup>, et l'on discuta longtemps sur le lieu le plus adapté à la sépulture et sur le type de monument funèbre à ériger à sa mémoire. Stendhal lui-même intervient dans la question par une note, rédigée en 1840, qu'il intitule : *Tombeau de Napoléon*, et où il propose que l'on place sa sépulture à proximité « de la lanterne de Démosthène à Saint-Cloud »<sup>248</sup>. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner si la décision du gouvernement, de « mettre Napoléon dans les *souterrains* de l'église des Invalides !!! », irrite profondément l'avocat, qui confie à son amie son opinion personnelle : « Qu'ils fassent une immense place, et qu'ils élèvent au milieu une pyramide : voilà le seul monument digne de lui »<sup>249</sup>.

Les frénétiques journées parisiennes de Salvagnoli<sup>250</sup>, excité et intrigué par l'accélération de tant d'événements, l'empêchent d'avoir un contact constant et direct avec Stendhal, fortement occupé de son côté à écrire, et relativement souffrant. Il écrit en effet le 18 et le 19 novembre 1841 à Eleonora Torrigiani : « Je regrette de me séparer de ce mauvais diable [Stendhal], bien que je le voie fort peu : il est de mauvaise humeur, et il reste en retrait. Voilà pourquoi. Il a eu plusieurs attaques d'apoplexie cet été, et il en craint de nouvelles. C'est un mystère que m'a révélé un de ses parents et qui explique bien des choses »<sup>251</sup>. Salvagnoli, qui « peu à

---

<sup>247</sup> Cf. entre autres, F. COQUEREAU, *Traslazione della spoglia mortale di Napoleone da Sant'Elena. Narrazione*. Trad. di L.B., Firenze, Soc. Edit. Fiorentina, 1841.

<sup>248</sup> STENDHAL, *Œuvres intimes, II, cit.*, p. 403.

<sup>249</sup> C. MASI, *Vincenzo Salvagnoli nella Parigi di Luigi Filippo, cit.*, p. 36 ; C. MASI, *Vincenzo Salvagnoli e Napoleone* in « Miscellanea Storica della Valdelsa », fasc. 2-3 (1938), p. 156-66.

<sup>250</sup> Dans l'Archivio Salvagnoli Marchetti a été retrouvé un billet, envoyé aux époux Mojon, à l'adresse parisienne de Salvagnoli : « Monsieur et M<sup>me</sup> Mojon prient Monsieur l'Avocat Salvagnoli de leur faire l'honneur de venir diner [*sic.*] chez eux, vendredi 19 prochain à 5 1/2 heures. /13 9bre 1841/ rue des petits hotels [*sic.*] 22 ». (ACE, Archivio Salvagnoli Marchetti, 81,4 in *Inventario dell'Archivio Salvagnoli Marchetti, cit.*, p. 179). Amie de Stendhal, Bianca Milesi Mojon (1790-1849), patriote, affiliée à la Carboneria, fine lettrée (Montani fit la recension de son écrit sur l'instruction populaire dans l'« Antologia ») et artiste peintre, était la cousine germaine de Métilde Viscontini Dembowski. Elle avait quitté l'Italie pour des raisons politiques, et y est retournée après son mariage en 1825 avec l'illustre médecin genevois, Benedetto Mojon ; elle s'installa à Gênes, où Stendhal lui rendit visite en 1827. Bianca Milesi était une amie sincère de l'écrivain. Elle nourrira toujours pour lui de l'estime et de l'affection, comme on peut le déduire des lettres de présentation pour la sculptrice Teresa Benincampi et le Cav. Giuseppe Tambroni, rédigées à Paris les 22 et 23 octobre 1823, avant le voyage de Beyle à Rome. (Cf. STENDHAL, *Correspondance Générale, III, cit.*, p. 406-07). Suite aux persécutions politiques (1832-35), elle se réfugia à nouveau à Paris avec son mari, où elle mourra de choléra. (Cf. E. SOUVESTRE, *Blanche Milesi Mojon, notice biographique*, Paris 1854 ; M.L. ALESSI, *Una Giardiniera del Risorgimento italiano: Bianca Milesi. Con documenti inediti*, Torino, Streglio, 1906 ; P.P. TROMPEO, *Stendhal e Bianca Milesi* dans « Il Libro e la Stampa », a. VIII, fasc. III, (mai-juin. 1914) ; P.P. TROMPEO, *Bianca Mojon Milesi in Nell'Italia romantica sulle orme di Stendhal, cit.*, pp. 129-57 ; A. NERI, *Una lettera di Bianca Milesi Mojon* in « Rassegna Ligure di Scienze, Lettere e Arti », a. XLII (1915) ; P. BERRI, *Bianca e Benedetto [Mojon]* in « Liguria », n. 9 (sett. 1960).

<sup>251</sup> C. MASI, *Vincenzo Salvagnoli nella Parigi di Luigi Filippo, cit.*, p. 65. Le parent en question est le cousin Romain Colomb.

peu se parisianise », donne les mêmes informations à Jean-Pierre Vieusseux, dans sa lettre du 20 novembre : « Monsieur Beyle est dans un état de santé plus mauvais que le mien, et j'ai très peur, surtout après ce que m'a dit l'excellent docteur Prévost », dont le Genevois devait bien connaître la renommée<sup>252</sup>.

Il ne parlera plus de Stendhal, bien qu'il se soit rendu avec lui à l'hôtel où étaient descendus Romain Colomb et Abraham Constantin. La nouvelle adresse qu'il communique à Eleonora de' Pazzi, dans un billet du 17 décembre, est l'Hôtel de Nantes, situé au n. 78 de la rue Neuve-des-Petits-Champs, aujourd'hui rue Danielle Casanova, et c'est la même adresse que celle que Stendhal donne à Donato Bucci, à la date du 14 janvier 1842, où l'on comprend qu'il se sent mieux, aussi bien par le ton de la lettre que par la description de ses journées : « À 9 heures, je suis hors de chez moi tous les jours et je rentre après minuit »<sup>253</sup>. Ce sont là pour l'auteur des mois de travail intense, où il prépare, entre autres, une seconde édition de la *Chartreuse* et l'amélioration de son état de santé devait aussi lui permettre de suivre parfois Salvagnoli dans ses promenades, il écrit à Bucci : « J'étudie Paris ».

L'avocat toscan était déjà rentré à Florence – il avait entrepris son voyage le 5 février – lorsque le soir du 22 mars, suite à une crise soudaine, Stendhal tombe dans la rue Neuve-des-Capucines : il ne se ressaisira pas et expirera aux premières heures le lendemain matin.

---

<sup>252</sup> E. MANCINI, *Tra carteggi del Risorgimento. Lettere inedite di V. Salvagnoli a J.-P. Vieusseux, cit.*, p. 103.

<sup>253</sup> STENDHAL, *Correspondance, III, cit.*, p. 513.